éclairages

N°19
[Printemps/Été 2023]

CRÉATION ET SANTÉ, UN DIALOGUE INATTENDU

ACTUALITÉS D'ALCA : LA PISCINE, DISPOSITIF DE MÉDIATION EN MOUVEMENT

PAR-DELÀ LES FRONTIÈRES : LA COPRODUCTION INTERNATIONALE À BERLIN

UN NOUVEAU REGARD : UNE RÉSIDENCE DE CRÉATION BD POUR RACONTER LE TERRITOIRE

Une artiste à l'œuvre :
Marine Laclotte

ALCA
AGENCE LIVRE CINÉMA & AUDIOVISUEL EN NOUVELLE-AQUITAINE
RÉGION Nouvelle-Aquitaine

ÉDITO

Crise de l'hôpital public, pénurie de soignants, augmentation des troubles psychiques chez les jeunes… Tous les échos que nous entendons aujourd'hui du domaine de la santé sont alarmants. Il ne s'agit pas de nier ces constats mais de regarder les choses différemment, en faisant un pas de côté.
C'est à ce changement de perspective que nous invite ce numéro d'*Éclairages* en examinant de près ce que peut produire la rencontre de deux univers qui furent longtemps séparés : la culture et la santé.
Depuis 1999 et la signature de la convention interministérielle Culture et Santé, élargie au secteur médico-social en 2010, ces deux mondes se côtoient sous de multiples formes. Ce rapprochement participe d'un mouvement plus global qui pousse nombre d'artistes à renforcer le lien entre leur pratique et la société. Leurs créations s'inscrivent de plus en plus au cœur des problématiques actuelles, notamment celles de la santé. Parallèlement, et pour reprendre une notion chère à Barbara Stiegler dont la parole ouvre les pages de ce dossier, la démocratie sanitaire est à l'œuvre depuis la prise de pouvoir du patient, désormais acteur de sa propre santé et davantage impliqué dans les prises de décision. La question du soin et l'approche de la maladie ne sont plus seulement aujourd'hui une affaire de spécialistes. Les lignes bougent et la création artistique y contribue.
D'abord, parce qu'à travers elle, les personnes concernées peuvent exprimer, mieux que quiconque, les troubles ou handicaps qu'elles vivent au quotidien. Aussi, les œuvres du réalisateur Rémi Gendarme-Cerquetti et des autrices Eme et Margot Turcat nous saisissent par la justesse de leur témoignage. Parvenir à filmer, verbaliser ou dessiner ce qui peut paraître au premier abord indicible et qui ne relève pas d'un savoir médical mais de sensations ou d'émotions, est tout l'enjeu de ces créations. Et cela est d'autant plus périlleux quand les artistes ne sont pas directement les sujets impliqués. C'est ce que soulignent les auteurs, autrices et acteurs culturels dans ces pages, dont les récits d'expérience attestent de leur capacité d'écoute et d'adaptation : construire des relations de confiance, s'exposer à l'inattendu, imaginer des procédés spécifiques pour développer des projets qui reposent toujours sur des coopérations. Patients, soignants, familles et artistes s'associent pour imaginer ensemble et ces créations partagées améliorent bien souvent la qualité de vie de tous les participants.

En s'intéressant à l'univers psychiatrique ou aux troubles psychiques, comme le fait Marine Laclotte, artiste invitée de ce numéro, dans son film *Folie douce, folie dure*, ces auteurs et autrices cherchent aussi, dans une éthique de la justesse, à sortir ces personnes de l'invisibilité dans laquelle, trop souvent, la société les cantonne.
Et puisque d'art il s'agit, soulignons enfin la beauté et la vérité de ces créations qui réenchantent le trouble, la maladie ou le handicap en offrant au public une vision esthétique de ce qui pouvait jusqu'alors l'effrayer. C'est le chemin d'une vie que de ressentir et d'accepter, à titre personnel, que la « folie » peut être douce et poétique, alors que pour une société entière, ce sont encore de longues routes à parcourir…
En redonnant du sens à ce qui semblait parfois ne plus en avoir, ces artistes nous offrent le plus beau cadeau qui soit : l'espoir.

Rachel Cordier
Directrice générale d'ALCA

éclairages
N°19 - [Printemps/Été 2023]

Illustration de couverture, page 11 et portfolio : Marine Laclotte

Éclairages est la publication semestrielle d'ALCA, Agence livre, cinéma et audiovisuel en Nouvelle-Aquitaine, association Loi 1901.

Directeur et directrice de la publication :
Bruno Boutleux
Rachel Cordier
Coordination éditoriale :
Marie-Pierre Quintard
Comité de rédaction :
L'équipe d'ALCA

Ont contribué à ce numéro :
Nathalie André
Lucie Braud
Aline Chambras
Maëlle Charrier
Christophe Dabitch
Emma Deleva
Mathias Echenay
Émilie Escourido
Ingrid Florin Muller
Quitterie de Fommervault
Amélie Galli
Claire Géhin
Romuald Giulivo
Benoît Hermet
Hélène Labussière
Pauline Leduc
Margaux Maillard
Fabrice Marquat
Lætitia Mikles
Ève Tailliez
Juliette Warlop
Charles-Édouard Woisselin

La rédaction remercie toutes les personnes qui ont accepté d'être interviewées pour la réalisation de ce numéro.

Conception graphique :
Dan Maurin / www.dandan.fr

Pour écrire à la rédaction :
marie-pierre.quintard@alca-nouvelle-aquitaine.fr

Diffusion : ALCA
Imprimeur : Korus
www.korus-imprimerie.fr
ISSN : 2273-8851
Dépôt légal : mai 2023

IMPRIM'VERT® PEFC 10-31-1118

AGENCE LIVRE CINÉMA & AUDIOVISUEL EN NOUVELLE-AQUITAINE
RÉGION Nouvelle-Aquitaine

ALCA
Site de Bordeaux :
MÉCA – 5, parvis Corto-Maltese
CS 81993
33088 Bordeaux Cedex

Site de Limoges :
24, rue Donzelot
87000 Limoges

Site de Poitiers :
62, rue Jean-Jaurès
86000 Poitiers

Site d'Angoulême :
Maison alsacienne – 2, rue de la Charente
16000 Angoulême

Tél. +33 (0)5 47 50 10 00 – alca@alca-nouvelle-aquitaine.fr – www.alca-nouvelle-aquitaine.fr

sommaire

02 Événements
- Manga Kat s'exporte dans la capitale européenne de la bande dessinée
- Une nouvelle édition du festival Les Menstrueuses en 2023
- Les RADI-RAF à Angoulême

03 Événements/Actualités d'ALCA
- Un séminaire pour les étudiants de l'IMS Rééducation à la MÉCA en mai
- Accompagnement des professionnels : ALCA met en place trois nouveaux outils
- La Piscine : dispositif de médiation en mouvement

04 Actualités d'ALCA/Lecture publique
- 9e Journée régionale de l'inventivité en bibliothèque

05 Infos économiques
Librairie et édition indépendantes : des enjeux communs
Par Mathias Echenay

06 Dispositifs publics
Culture et santé en Nouvelle-Aquitaine
Par Benoît Hermet

08 Par-delà les frontières
L'engagement régional pour la coproduction internationale à Berlin
Par Charles-Édouard Woisselin

09 Un nouveau regard
Une résidence de création BD pour raconter le territoire
Par Pauline Leduc

10 Transversalité
Semer des graines poétiques : rencontre entre une poétesse et des lycéens
Par Margaux Maillard

DOSSIER

CRÉATION ET SANTÉ, UN DIALOGUE INATTENDU

Parole d'invitée

12 **Démocratie : la création continue**
Barbara Stiegler, professeure de philosophie politique
Par Quitterie de Fommervault

Comprendre, sensibiliser, adapter, transcender

14 **« Nos souvenirs par nos voix »**
Rémi Gendarme-Cerquetti, auteur réalisateur
Par Ève Tailliez

16 **Désamorcer les clichés sur les troubles psychiques**
Marylène Sun, autrice réalisatrice
Par Ingrid Florin Muller

17 **Visualiser pour mieux comprendre**
Cortex Productions
Par Ingrid Florin Muller

18 **Hors jeu/En jeu : un festival vraiment tout public**
Par Claire Géhin

19 **Des mains en or pour rendre le livre le plus universel possible**
Par Margaux Maillard

20 **« Filmer mon père est un soin nécessaire »**
Joffroy Faure, auteur réalisateur
Par Juliette Warlop

Les Yeux ouverts – © Joffroy Faure/Sanosi Productions

22 **Raconter la maladie, pour soi et pour les autres : quand la bande dessinée devient outil de prévention et de thérapie**
Eme et Margot Turcat, autrices
Par Hélène Labussière

24 Une artiste à l'œuvre : ***Marine Laclotte***
La force du documentaire d'animation
Par Amélie Galli

Filmer et écrire l'univers de la santé : processus de création/ modes de production

28 ***L'envoûtement* : un cinéma qui embrasse le handicap**
Par Fabrice Marquat

30 **Révéler leur éclat**
Denis Cointe, artiste auteur réalisateur
Par Lætitia Mikles

32 **« Fabriquer ensemble un film a une portée presque thérapeutique »**
Zoé Liénard et Thomas Schmitt, réalisatrice ; producteur
Par Emma Deleva

Les Échappées, de Zoé Liénard – © La Chambre aux Fresques

34 **Les Embobinés ou comment favoriser la rencontre et le partage dans les structures médico-sociales**
Par Émilie Escourido

Le projet Éveil – © Les Embobinés, Lara et Maud Jaskula

36 **Entre la chambre et le laboratoire**
Laurence de la Fuente
Par Nathalie André

Médiation artistique, création partagée : effets et interactions

38 **Des images aux maux**
Christophe Beitz et Laureline Mattiussi, chef de service au Centre Jean Abadie ; autrice
Par Romuald Giulivo

40 **Créer des formes partagées**
Geneviève Rando et Jean-Paul Rathier, autrice ; directeur artistique de l'association Script
Par Christophe Dabitch

42 ***Sortie sèche* : entre action artistique et thérapeutique**
Sonia Billy et Basile Charpentier, infirmière ; psychomotricien et auteur réalisateur
Par Maëlle Charrier

44 **Culture à l'Ehpad**
Par Aline Chambras

46 **Lectrices engagées : du temps, des mots et des images pour reconstruire**
Par Lucie Braud

© A.Li.C.E.

Un site et un plaidoyer en faveur de la lecture dans les établissements de santé et médico-sociaux
Par Marie-Pierre Quintard

Les formations de Médiaquitaine dans les champs du soin et de la santé
Par Lucie Braud

Retrouvez l'intégralité de la revue sur **prologue-alca.fr**

prologue l'e-média d'ALCA

Événements

Manga Kat s'exporte dans la capitale européenne de la bande dessinée

Si Angoulême a su faire de son festival un événement incontournable et une référence internationale, il ne manquait à la ville qu'un lieu de rencontre autour du manga et de la culture asiatique.

Les librairies bordelaises Krazy Kat et Manga Kat, dirigées par Matthieu Saint-Denis, relèvent le défi de s'installer en Charente en ouvrant les portes de Manga Kat Angoulême en juin 2023. « À rebours des discours sur un hypothétique déclin commercial en centre-ville, nous avons choisi de nous implanter dans un immeuble emblématique du plateau : l'ancienne droguerie Coupaud. La façade donne sur la rue Hergé et présente depuis les années 1930 une magnifique mosaïque d'un soleil levant, l'emblème du Japon », raconte Matthieu Saint-Denis, qui a vu en ces pierres charentaises un véritable signe du destin.

La librairie ouvrira d'abord sur un premier niveau, avec une proportion de mangas « cherchant à défier toute concurrence » (plus de 40 000 volumes références à terme). Fin 2023, deux autres surfaces de vente aux différents étages de la bâtisse de 165 m² verront le jour pour élargir l'offre commerciale de l'enseigne – figurines, affiches et arts asiatiques y seront mis à l'honneur –, assortis d'un espace d'exposition. Matthieu Saint-Denis confie : « Je souhaite faire de notre librairie un véritable lieu de rencontre, participatif et inclusif. »

Une nouvelle édition du festival Les Menstrueuses en 2023

Les menstruations durent une quarantaine d'années dans la vie d'une femme et il fallait bien les mettre à l'honneur lors d'un festival à Poitiers ! Marion Coville, maîtresse de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de Poitiers, Héloïse More, médiatrice scientifique à l'Espace Mendès-France, et Stéphanie Tabois, maîtresse de conférences en sociologie, également à l'Université de Poitiers, renouvellent le festival Les Menstrueuses pour une prochaine édition du 21 au 26 novembre 2023.

Ce projet, coconstruit avec des militantes, l'Espace Mendès-France, le Planning familial de la Vienne et des chercheuses sur l'endométriose, rassemble une « myriade d'événements » pour mettre en lumière les menstruations : journées d'échanges, soirée-concert, projection-débat, toutes ces actions constituant une ébauche de la programmation de l'édition 2023. En lien avec le festival, les étudiantes et étudiants du Master LiMés (Livre et médiations) de l'Université de Poitiers sont amenés à fabriquer un fanzine pour cet événement. On retrouve dans ces pages des témoignages sur les règles, des articles, des citations et des illustrations, « beaucoup, pour le plaisir des yeux », comme le souligne l'édito de l'édition 2021.

De nombreux partenaires poitevins ont plaisir à prendre part à cette programmation : le service Santé universitaire et la Maison des étudiants de l'Université de Poitiers, la Fanzinothèque, le Lieu multiple, le festival Égale à égal, le cinéma Le Dietrich, la M3Q, le Bibliocafé, Rocinante, le lavomatic du 178 Grand Rue et la Maison pour tous à Lusignan.

lesmenstrueuses.org

Dessin : Club de bridge

Les RADI-RAF à Angoulême : animation, innovation et formation

Les RADI-RAF réunissent les studios d'animation, sociétés de production, organismes de formation initiale et continue et institutionnels fin novembre à Angoulême pour un partage d'informations et d'expériences.

Les RADI (Rencontres animation développement innovation) se concentrent sur les enjeux de la R&D (Recherche et Développement) et les problématiques techniques des studios de fabrication, afin de les aider à développer leur productivité et leur compétitivité dans un contexte de concurrence internationale. Ce temps de rencontres et de réflexion collective permet, à travers différentes conférences et tables rondes, de dresser un état des lieux des logiques de fabrication et d'échanger sur les

Événements

perspectives de développement logiciel et de renouvellement des outils.
Les RAF (Rencontres animation formation) permettent de réfléchir collectivement aux articulations de l'offre pédagogique avec la pratique professionnelle, de partager des études sur la situation de l'emploi dans la filière et de faire le point sur les évolutions nécessaires.
Organisées par le Pôle Image Magelis avec le soutien du CNC, d'AnimFrance et de la CPNEF Audiovisuel, de l'Afdas, d'Audiens et de la Ficam, ces rencontres, qui l'année dernière ont réuni 400 professionnels de l'animation, se tiendront du 22 au 24 novembre 2023 à l'Espace Franquin à Angoulême.

Plus d'informations sur www.radi-raf.org

Un séminaire pluriprofessionnel pour les étudiants de l'IMS Rééducation à la MÉCA en mai

Comment les pratiques artistiques peuvent-elles accompagner la prise en soin des patients et des patientes, l'écoute des aidants et des aidantes ?
Ce sont les questions posées aux quelque 120 étudiants et étudiantes des filières des instituts de formation aux métiers de rééducation du CHU de Bordeaux dans le cadre d'un séminaire pluriprofessionnel de recherche-création organisé à la MÉCA fin mai 2023.
Répartis en équipes, les étudiantes et les étudiants seront invités à réfléchir et à élaborer une création rendant compte de leur réflexion sur l'accueil dans le soin avec l'aide d'un ou d'une artiste ayant une expérience de la création en contexte de soin. Au-delà de cette nouvelle approche éducative, chaque équipe accueille un duo patient/aidant afin de prendre en compte la pluralité des perspectives présentes sur la scène du soin. Ainsi, c'est un véritable déplacement pédagogique, éthique et épistémologique que ces étudiants et étudiantes vont expérimenter.

Renseignements : Isabelle Galichon (isabelle.galichon@u-bordeaux.fr) Avec le soutien de la Drac Nouvelle-Aquitaine, de l'ARS et de l'IMS Rééducation-CHU de Bordeaux.
Reportage sur cette journée à venir sur :
www.culture-nouvelle-aquitaine.fr/medecine-narrative

Actualités d'ALCA

Accompagnement des professionnels : ALCA met en place trois nouveaux outils

ALCA propose aux professionnels trois nouveaux outils depuis le début de l'année 2023, à commencer par le Catalogue des films soutenus. Celui-ci recense plusieurs centaines de films soutenus par la Région Nouvelle-Aquitaine, tournés et/ou produits sur le territoire, sortis et/ou diffusés depuis 2020. Documentaire, animation, fiction, chaque film possède sa fiche technique comportant un résumé, une bande-annonce, des ressources, sans oublier les équipes techniques et les sociétés de production concernées.
Autre outil : la Scénariothèque, réunissant, comme son nom l'indique et de manière non exhaustive, des scénarios de films ayant obtenu le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine à différents stades, de l'écriture à la production.
L'Annuaire des professionnels, enfin, a été développé pour consolider le soutien et l'accompagnement aux métiers du livre, du cinéma et de l'audiovisuel. Il recense plus de 2 600 contacts néo-aquitains : auteurs, autrices, illustrateurs, illustratrices, traducteurs et traductrices, les maisons d'édition, les librairies, les bibliothèques/médiathèques, les services d'archives, les sociétés de production, les prestataires Cinéma, les bureaux d'accueil des tournages et les associations de professionnels.

Ces outils sont à retrouver sur *alca-nouvelle-aquitaine.fr* (dans la rubrique « Centre de ressources » pour ce qui concerne le Catalogue des films soutenus et la Scénariothèque).

La Piscine : dispositif de médiation en mouvement

La Piscine est un dispositif de médiation culturelle mobile à destination des établissements scolaires sous compétence régionale. Il sera proposé à l'emprunt pour la rentrée 2024-2025 et offrira aux personnels des établissements concernés un panel d'outils pour concevoir et mettre en place des actions d'éducation artistique et culturelle au livre : fiches d'accompagnement à la création d'un projet ; trois dossiers thématiques autour de l'amour, de l'environnement et de la poésie contemporaine coconstruits avec des professionnels du territoire et accompagnés de sélections d'ouvrages papier sur les mêmes thématiques ; des outils numériques et un mobilier immersif pour susciter curiosité et envie.
Sa forme physique a été imaginée par la designeuse Chloé Petitjean à la suite d'un travail collaboratif avec plus d'une

Actualités d'ALCA

Photo : Chloé Petitjean

centaine d'élèves de terminale en Sciences et technologie du design et des arts appliqués du lycée Charles-Coulomb à Angoulême (16), du lycée Magendie à Bordeaux (33) et du lycée Raymond-Loewy à La Souterraine (23). Les outils proposés ont eux été imaginés par ALCA, en lien avec les professionnels du livre et de l'éducation du territoire néo-aquitain.

Toujours dans une démarche de coconstruction et dans l'idée de faire évoluer le dispositif, La Piscine est actuellement en phase de test dans trois établissements de la région, qui ont pour mission d'aider ALCA à répondre aux attentes du terrain et aux besoins concrets des porteurs de projets d'éducation artistique et culturelle.

Retrouvez les fiches pratiques, ressources et dossiers thématiques associés au dispositif à télécharger sur *alca-nouvelle-aquitaine.fr*

Lecture publique

9e Journée régionale de l'inventivité en bibliothèque

Un groupe de travail de responsables de bibliothèque, formé sous l'égide d'ALCA en 2015 et interrogé sur la valorisation des bibliothèques, a opté pour une journée annuelle de présentation de l'énergie des professionnels dans les territoires. C'est ainsi qu'est née la Journée de l'inventivité, première journée régionale des bibliothèques en France.

L'inventivité consiste à mettre en œuvre des actions dynamiques au plus près des besoins des lecteurs et des lectrices sur un territoire, si possible à moyens constants ou à faibles coûts. Il ne s'agit pas d'inventer de nouveaux concepts, mais d'adapter une offre à son environnement et de promouvoir l'intelligence professionnelle des acteurs et des actrices de terrain. Environ 200 professionnels participent à cet événement chaque année.

Le 22 septembre 2023, à la MÉCA, à Bordeaux, aura lieu la 9e édition de la Journée régionale de l'inventivité en bibliothèque. Organisée par ALCA en partenariat avec l'URFIST (Unité régionale de formation à l'information scientifique et technique), Médiaquitaine et biblio.gironde, cette rencontre professionnelle portera cette année sur la transition écologique.

Six projets issus des bibliothèques universitaires et territoriales seront présentés le matin. L'après-midi sera consacrée à des tables rondes et à des ateliers sur la thématique.

Un appel à projets a été lancé auprès de toutes les bibliothèques de Nouvelle-Aquitaine. Les projets peuvent concerner : la sensibilisation du public, la rénovation de la bibliothèque, le recyclage, un travail stratégique avec les élus, la circulation des documents, un audit carbone, une réflexion sur le numérique, etc. Chaque bibliothèque sélectionnée est invitée à présenter en dix minutes une réalisation originale de son établissement en la replaçant dans son contexte.

Retrouvez les huit éditions passées de la Journée régionale de l'inventivité en bibliothèque sur *alca-nouvelle-aquitaine.fr*

© zimmytws – stock.adobe.com

Infos économiques

Librairie et édition indépendantes : des enjeux communs

Par Mathias Echenay

Les 2 et 3 février 2023, à Aix-en-Provence, se sont tenues les premières assises voulues par la Fédération des éditions indépendantes (FedEI), en partenariat avec l'Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur. Pierre posée par cette organisation fondée en 2021, qui regroupe aujourd'hui trois cent quarante maisons et structures associatives régionales dans l'optique de « défendre les intérêts matériels et moraux des structures éditoriales indépendantes et de favoriser leurs échanges professionnels[1] ».
Avec la volonté affichée de « se définir et agir[2] », les interventions et tables rondes ont abordé les sujets des différentes interactions dans la chaîne du livre, en questionnant ce qui constitue les spécificités de cette indépendance et les critères qui permettent de l'apprécier.

L'une des rencontres représentatives de l'esprit à l'œuvre et des questionnements portait sur la notion de bibliodiversité et sur les conditions de la présence de l'édition indépendante en librairie[3].
Si la discussion n'aura pas livré une solution unique, des aspects essentiels ont été cependant mis en lumière, fournissant matière à réflexion. Parmi ceux-ci : l'idée que la production très élevée de livres[4] pèse sur l'ensemble des acteurs et rend plus difficile la présence en librairie des ouvrages de maisons indépendantes ; l'aggravation des conditions de travail et de vie des éditeurs, alors que ce sont eux qui prennent en premier les risques pour dénicher des auteurs. La relation de confiance avec des libraires attentifs aux éditeurs indépendants a été soulignée maintes fois, même si elle n'est pas toujours à la hauteur des attentes des éditeurs, conscients aussi que cela demande beaucoup de temps pour tisser ces liens. Les convergences entre éditeurs et libraires indépendants paraissent naturelles ; les premiers face à des grands groupes éditoriaux, les seconds portant une démarche culturelle, sociale et économique en regard des grandes surfaces de vente qui exigent rotations et volumes plus importants. Comme l'a souligné Guillaume Husson, délégué général du Syndicat de la librairie française, les libraires « font beaucoup pour la diversité », mais le « tsunami de la production », avec 800 000 titres disponibles et l'équivalent de 200 nouveautés par jour, y compris les week-ends et vacances, entraîne bien une difficulté à être visible dans les rayons.

Lors de cette rencontre, il est apparu clairement que pour être mieux accueillie en librairie, pour se distinguer des groupes, la singularité et la voix de la maison d'édition sont déterminantes, ainsi que son ancrage territorial, perçu à la fois comme une composante de son identité et une façon d'être présente auprès des différents acteurs. Le professionnalisme des éditeurs est une condition nécessaire pour bien travailler avec les libraires, notamment en ce qui concerne la diffusion, les conditions de vente ou la qualité de l'information. Cela représente une piste d'amélioration pour certains.
La connaissance mutuelle et le lien, dans un environnement d'accélération et de production massive, sont nécessaires pour faire émerger les propositions des éditeurs, dans une autre temporalité.

Dans le prolongement de ce débat, Esther Merino, directrice des éditions Les Monédières à Limoges (87), souligne qu'étant auto-diffusé et auto-distribué – par choix –, son catalogue a du mal à être pris en considération par les libraires. Des liens ont cependant été tissés dans la durée avec certains points de vente, pour des résultats très positifs. L'éditrice espère que davantage de libraires prendront le temps de découvrir des maisons et des livres inconnus, parce que ceux-ci recèlent un potentiel commercial en plus de préserver une bibliodiversité. En tant que présidente de l'Association des éditeurs de Nouvelle-Aquitaine et membre du bureau de la FedEI, Esther Merino travaille à mieux faire connaître les caractéristiques des maisons indépendantes ; il est d'ailleurs question de créer un label et/ou une charte pour les identifier.
De son côté, Cécile Bory, directrice de la librairie Georges à Talence (33) et présidente de l'Association Librairies indépendantes en Nouvelle-Aquitaine (Lina), est consciente des enjeux communs avec les éditeurs indépendants et demande à ses libraires d'être curieux et de mettre en avant les livres moins connus, ceux des petites maisons diffusées et auto-diffusées, que ce soient des nouveautés ou non. Pour elle, la librairie doit être un espace de liberté, où l'on est capable de choisir les livres que l'on souhaite présenter tout en maintenant un équilibre financier ; finalement, tout comme les éditeurs indépendants… Dans le cadre de Lina, l'accent est mis sur le territoire et les éditeurs de la région, que ce soit par des rencontres, le site ou par des événements tel Pépites en stock[5].
« Ce n'est pas parce qu'on est indépendant qu'on est bon », dit Cécile Bory, faisant ainsi écho aux débats des assises. Il ne suffit pas de prôner l'indépendance économique pour exister auprès des libraires et des lecteurs, mais plutôt de valoriser encore davantage les catalogues singuliers et les démarches inscrites dans une durée et un territoire. Tout cela résonnera de plus en plus face aux questions de l'hyperproduction et à tous les enjeux environnementaux. La FedEI, avec la volonté affichée de faire connaître « l'édition autrement », peut être de plus en plus pertinente dans cette perspective.

1. Voir site de l'association : www.fedei.fr
2. Voir le programme des Assises sur le site de la FedEI.
3. *Bibliodiversité, engagement : par quel(s) prisme(s) inviter l'édition indépendante en librairie ?* Table ronde animée par Sophie Fauché (Normandie Livre & Lecture) et réunissant Guillaume Husson, délégué général du Syndicat de la librairie française (SLF), Ken Morisot, de la librairie La Loupiote à Gap, Marie Hermann, cofondatrice des éditions Hors d'atteinte à Marseille et Florent Patron, dirigeant des éditions Locus Solus à Châteaulin (Finistère).
4. 39 903 nouveautés et 69 577 réimpressions en 2021, selon le rapport « Les chiffres de l'édition 2021 », du Syndicat national de l'édition (SNE).
5. Fête de la librairie indépendante, qui propose des événements et animations pendant deux semaines. Plus d'informations sur : asso.librairies-nouvelleaquitaine.com

Dispositifs publics

Culture et santé en Nouvelle-Aquitaine

Par Benoît Hermet*

« Il existe aujourd'hui une vraie dynamique sur ces sujets qui résulte d'une prise de conscience : celle que la culture peut jouer un rôle important dans le "prendre soin", en amenant une approche plus sensible et plus humaine. » Directrice du Pôle Culture & Santé en Nouvelle-Aquitaine, Clara Bourgeois souligne également la variété des disciplines (arts visuels, arts vivants, littérature, etc.) et des établissements (hôpitaux généralistes ou psychiatriques, Ehpad, Maisons d'accueil spécialisées, etc.). Cette dynamique est bien engagée et progresse, malgré les tensions sur les effectifs dans les secteurs sanitaires et médico-sociaux. « L'enjeu reste la définition des priorités », observe Françoise Liot, maîtresse de conférences en sociologie à l'Université Bordeaux Montaigne et chercheuse au Centre Émile-Durkheim. « Il peut sembler légitime de s'interroger sur les priorités culturelles au regard des urgences médicales. Pourtant, les artistes questionnent des notions essentielles telles que l'accès à la culture, les droits des patients, etc. » La singularité des projets les rend peut-être plus difficiles à identifier pour des établissements médicaux mobilisés par leur quotidien. Un fait certain, la Région Nouvelle-Aquitaine s'est impliquée dans cette voie aux côtés de la Direction régionale des affaires culturelles (Drac), de l'Agence régionale de santé (ARS), mais aussi de plusieurs conseils départementaux puisque ces derniers ont la compétence sur l'action sociale.

Culture et santé, retour sur les évolutions principales

« Le rapprochement de l'art et de la santé s'est opéré dès l'après-guerre, notamment dans la psychiatrie qui entame alors une transformation. Les grands hôpitaux parisiens lancent ensuite des démarches en collaboration avec leurs homologues culturels : musées, opéras, etc. », détaille Françoise Liot, également coautrice de l'ouvrage *Culture et Santé*[1]. Cette vision croisée va se formaliser à travers le ministère de la Culture selon une approche à la fois sectorielle – professionnaliser l'art et la culture – et transversale – l'art et la culture peuvent interagir avec d'autres domaines, notamment la santé. La démarche se renforce dans les années 1980-1990 avec les premiers rapports interministériels qui posent un cadre général et aboutissent aux conventions telles que Culture-Justice ou Culture & Santé en 1999. Au début des années 2000, les Régions créent leurs propres conventions, à l'image de l'Aquitaine et du Limousin en 2007, puis du Poitou-Charentes en 2016, ce dernier s'appuyant jusque-là sur d'autres dispositifs. Plusieurs projets sont menés à cette période dans des établissements psychiatriques néo-aquitains comme la clinique Jean-Sarrailh à Aire-sur-l'Adour dans les Landes, l'hôpital de Cadillac en Gironde ou celui de Charles-Perrens à Bordeaux. Dans un autre champ de compétences, l'Institut Bergonié de lutte contre le cancer entame alors une collaboration avec l'association Script. Ce partenariat fructueux va donner lieu à dix années d'actions culturelles impliquant les patients et aussi leurs familles, ce qui était assez novateur. En 2010, la nouvelle convention Culture et Santé s'élargit au secteur médico-social. La même année voit la création du Pôle Culture & Santé en Aquitaine (aujourd'hui Nouvelle-Aquitaine) qui vient en appui de la politique publique en accompagnant les acteurs de terrain mobilisés sur ces enjeux. Enfin, en 2017, la signature de la première convention régionale Culture et Santé en Nouvelle-Aquitaine entérine la démarche au niveau de la nouvelle région.

Les missions du Pôle Culture & Santé

Avec de nombreux projets menés actuellement, le territoire régional témoigne de la diversité des actions menées, en milieu rural, urbain et dans des structures de tailles différentes. « Tout établissement qui travaille sur la question du soin peut ouvrir sa porte à un artiste autour d'un projet, y compris dans le secteur médico-social », souligne Clara Bourgeois. L'une des évolutions est sans doute un ancrage plus fort des projets au sein des établissements. « Par exemple, beaucoup d'Ehpad s'intéressent aux questions artistiques[2] ; la plupart ont souvent une personne dans leur équipe pour mener à bien un projet », explique Françoise Liot. La définition du soin donnée par l'Organisation mondiale de la santé a elle-même évolué ces dernières années avec un renforcement des notions d'équité, de solidarité et une place plus importante accordée à l'autonomie des patients. Au niveau régional, le Pôle Culture & Santé en Nouvelle-Aquitaine remplit plusieurs missions : mettre en réseau les acteurs, faire connaître les dispositifs (voir encadré p. 7), organiser des temps d'échanges, des formations, partager des ressources, etc. Tout ce qui permet de donner des clés, que ce soit au niveau du financement ou des compétences requises. Il est à noter que le Pôle est lui-même constitué en société coopérative d'intérêt collectif qui réunit cent vingt-trois sociétaires parmi lesquels la Drac et l'ARS, la Région, des collectivités locales, des établissements de santé, des professionnels de l'art et de la culture, dans une démarche de coconstruction des politiques publiques.

« Les projets Culture et Santé sont aussi des leviers d'expérimentation pour les artistes. »

Les Talentueux au Rocher de Palmer – Photo : Cécile Audoin

Quelques exemples de projets

« Les projets Culture et Santé sont aussi des leviers d'expérimentation pour les artistes. Ils leur permettent d'avoir des approches plus participatives, de réinterroger le sens d'une œuvre et ses conditions de réalisation. Ils témoignent aussi de la capacité des artistes à s'emparer de questions sociales », commente Françoise Liot. Parmi tous ceux existants, citons quelques exemples qui témoignent de ces échanges. À Excideuil, en Dordogne, le partenariat entre l'Ehpad du centre hospitalier et l'Agora Pôle national des arts du cirque de Boulazac permet la rencontre avec des artistes de la France entière, dans un esprit d'ouverture. À Pau, les équipes de néonatologie du CHU ont travaillé avec une musicienne formatrice du GAM (Groupe d'animation musicale) sur l'utilisation du chant auprès des nouveau-nés prématurés. Autre exemple, Les Talentueux, mené par l'institut Don Bosco et le collectif Tutti, implique de jeunes adultes en situation de handicap qui chantent, dansent, écrivent et s'expriment sur scène. Lancée en 2020, l'aventure est filmée par un documentariste et les jeunes partent en tournée dans différents lieux. « La culture n'est pas juste un loisir ; il s'agit là de véritables participations à un travail de création qui interroge aussi le regard que l'on porte sur soi et sur les autres, en sortant des points de vue plus habituels de la maladie ou du manque », souligne Françoise Liot.

« Le lien qui s'établit entre toutes ces créations, c'est la réflexion qu'elles engagent sur la place de la culture dans notre société… »

Des évolutions artistiques en résonance avec la société

« Nous ne sommes jamais dans l'art-thérapie, qui est une discipline avec ses protocoles et ses objectifs. Plusieurs démarches peuvent coexister dans un établissement de soins, mais les projets Culture et Santé sont dans une logique de coopération avec des artistes professionnels, c'est fondamental. Ce sont aussi des projets qui prennent soin de nos soignants », relève Clara Bourgeois. Le lien qui s'établit entre toutes ces créations, c'est la réflexion qu'elles engagent sur la place de la culture dans notre société et la manière dont elles nous touchent pour évoquer la santé, la maladie, la mort parfois, mais aussi la liberté d'expression, l'audace, la poésie… Les cycles de l'art ne sont pas figés et entrent en résonance avec leur époque, comme le rappelle Françoise Liot : « Les artistes ont de plus en plus envie de s'engager et de sortir des logiques hyperspécialisées. Beaucoup d'entre eux et de compagnies veulent réinvestir les territoires, au plus près des populations, pour enrichir le débat public et démocratique[3]. Tous ces enjeux sont au cœur des pratiques Culture et Santé. »

* Retrouvez la biographie de Benoît Hermet et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Chloé Langeard, Françoise Liot et Sarah Montero, *Culture et Santé : vers un changement des pratiques et des organisations*, éditions de L'Attribut, 2020.
2. Voir p. 44-45 dans ce numéro.
3. Voir p. 12-13 dans ce numéro.

LES DISPOSITIFS

Un projet de coopération Culture et Santé réunit un ou des artistes professionnels (toutes disciplines confondues), une structure culturelle (musée, théâtre, médiathèque, cinéma, etc.) et un établissement de santé et/ou médico-social. Les partenaires sont engagés au même niveau et partagent des objectifs communs. Les destinataires d'un projet ne sont pas uniquement les patients ou les résidents, ce sont aussi les équipes et les familles qui viennent dans l'établissement.
Les appels à projets sont renouvelés chaque année et coportés par la Drac, l'ARS et la Région Nouvelle-Aquitaine :
- Appel à projets Culture et Santé Sanitaire (hôpitaux) ;
- Appel à projets Culture et Santé Médico-social (établissements accueillant des jeunes en situation de handicap).
Il existe également d'autres dispositifs portés par les Départements.

Pour en savoir plus : *culture-sante-na.com*

Par-delà les frontières

L'engagement régional pour la coproduction internationale à Berlin

Par Charles-Édouard Woisselin*

Photo : ALCA Nouvelle-Aquitaine

La 73e édition de La Berlinale a eu lieu en février 2023 et, avec elle, la 20e édition du Coproduction Market. ALCA a eu le plaisir d'y accompagner plusieurs productrices et producteurs et de leur permettre de participer à ce marché à la fois classique et particulier. Classique, puisqu'il laisse aux sociétés de production tout le loisir d'organiser leurs rendez-vous comme elles l'entendent. « On a, comme dans d'autres marchés, accès aux scénarios ou synopsis, aux intentions du réalisateur ou de la réalisatrice et, bien sûr, aux producteurs et productrices qui travaillent déjà sur le film », résume Louise Bellicaud de In Vivo Films, à La Rochelle. En quoi ce marché se démarque-t-il ? « Par sa taille, surtout », poursuit la productrice qui a enchaîné les rendez-vous avec des professionnels venant présenter des films qui avaient attiré son attention : « Le marché de Berlin est le plus gros après Cannes. Il attire énormément de gens, notamment à l'international. On a pu y croiser des producteurs indonésiens, des Danois, des Allemands, bien sûr… C'est important quand on cherche à toucher d'autres zones géographiques. » Très intéressée par le secteur latino-américain, Louise Bellicaud a aussi pu profiter du Talent Project Market, un marché dédié aux premiers films où elle a retrouvé les effectifs d'un film colombien coproduit par In Vivo.
« Il faut bien comprendre que l'on voit les répercussions d'un événement comme celui-ci deux, parfois trois ans après », rapporte Yohann Cornu de Damned Films, à Bayonne, qui ajoute : « C'est en ça que l'accompagnement d'ALCA est précieux : la plupart de mes rendez-vous ont été des points de suivi. C'est aussi un espace de rencontres et de *networking* [mise en réseau, NDLR]. Notre présence à ce festival enrichit notre métier et venir avec ALCA, c'est l'assurance de pouvoir tenir toutes ces réunions un peu plus confortablement. Sur les trois jours que je prends habituellement, l'accompagnement m'a permis d'étendre à cinq cette fois-ci. »

La spécificité du marché berlinois réside aussi dans la mise en contact de sociétés de production qui ne viennent pas avec un projet précis. En fonction des demandes, l'organisation du marché met en place ces rencontres pour les producteurs et productrices qui en ont fait la demande. Pour Colette Quesson, productrice pour À Perte de Vue, à Vannes, c'était une grande première : « Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir participer à un tel marché sans avoir de projets en développement. On reçoit une liste d'environ quarante-cinq projets parmi lesquels on choisit. Les organisateurs font un travail remarquable pour imbriquer tous les rendez-vous possibles en fonction des disponibilités de chacun. » D'une durée moyenne de vingt-cinq minutes, ces prises de contact déblayent le terrain, comme le précise la productrice : « Parfois, on sent que cela va fonctionner, d'autres fois non, mais c'est toujours intéressant. » Autre point positif pour Colette Quesson : « Au milieu de ces nombreux rendez-vous, on a des conférences sur les fonds d'aide nationaux avec des pays qui viennent présenter en dix minutes leurs spécificités. C'est rapide et, si on a des questions, ils sont dans la salle et on peut aller leur parler. »

Noémie Benayoun, chargée de mission Cinéma et initiative régionale à ALCA, nous explique en détail l'accompagnement effectué par l'agence : « Il se fait sur la base d'une demande argumentée. Pour Berlin, priorité est donnée aux sociétés de production qui font du long métrage et qui ont des projets en cours en coproduction internationale. Nous n'accompagnons qu'une seule personne que nous aidons sur la base d'un remboursement. » « Le marché, poursuit-elle, qui brasse énormément de professionnels, mais aussi de représentants de régions et de fonds divers, peut être un peu déstabilisant. Nous essayons de tirer profit de cet attrait pour créer des synergies et organiser des temps de visibilité et de promotion de nos professionnels. » Cette année, ALCA a ainsi été partenaire de la réception qui a eu lieu à l'ambassade de France, en collaboration avec le bureau des tournages de Gironde, où les Néo-Aquitains qui ne se connaissaient pas encore ont pu interagir. L'agence a aussi organisé des rencontres avec les professionnels du Land Hesse, État fédéré d'Allemagne avec lequel la Nouvelle-Aquitaine collabore. « Une autre région avec laquelle nous coopérons, l'Émilie-Romagne, en Italie, était aussi sur place et en a profité pour se présenter. Ces rencontres facilitent le travail des producteurs et productrices à l'heure d'aller chercher des financements pour des coproductions internationales », précise Noémie Benayoun.
« Que ce soit avec l'ambassade de France sur place ou avec le Land Hesse, nous avons pu parler avec des personnes auxquelles nous n'avions pas nécessairement accès avant et prendre conscience d'autres initiatives », poursuit Yohann Cornu. Pour Louise Bellicaud, « les événements organisés par ALCA nous ont vraiment permis de mettre un pied sur un marché [allemand] qu'on connaissait finalement relativement mal. Les différentes présentations des fonds régionaux laissent aussi entrevoir des possibilités nouvelles ».

* Retrouvez la biographie de Charles-Édouard Woisselin et ses articles sur *prologue-alca.fr*

www.berlinale.de

Un nouveau regard

Une résidence de création BD pour raconter le territoire

Par Pauline Leduc*

Rendre au Pays Mélusin un peu de ce que ce dernier lui a apporté. Mû par cette volonté, Pierre-Laurent Daures a lancé, voilà un an, la résidence de création de bande dessinée Moulin Boissard. Une grande bâtisse, située sur la commune de Cloué, à quelques kilomètres de Lusignan (86), au cœur d'un territoire rural auquel ce professionnel de la BD aux multiples casquettes – auteur, médiateur, consultant et commissaire d'exposition – tient particulièrement : « C'est la région d'origine de mon épouse et j'ai passé beaucoup de temps dans cette maison, qui appartient à sa famille. J'y ai réalisé moi-même des résidences de création, organisé des stages pour adolescents et aussi vécu quelque temps dans une sorte de bulle qui m'a permis de faire le point. Dans mon imaginaire, ces lieux sont très liés à la bande dessinée et à la création. » Au-delà de cet attachement personnel, Pierre-Laurent Daures – qui vit entre Paris, Angoulême et la résidence – a souhaité inscrire son projet dans ce territoire de la Vienne pour rendre hommage à sa « normalité » : « Il ne s'agit pas d'un endroit très connu ni d'une destination de vacances prisée et il n'a pas l'attrait de la proximité avec Paris. Pour autant, il y a de la beauté, de la singularité, de la vie, beaucoup de choses à montrer et à dire… »

Cette volonté de raconter ces lieux est au cœur du concept singulier de la résidence Moulin Boissard. Chaque auteur ou autrice qui y est accueilli est invité à documenter en bande dessinée un aspect du territoire – son histoire, ses paysages ou personnalités… – en s'appuyant sur des propositions de l'organisateur qui l'aide à réaliser son projet. Leur travail artistique s'articule ensuite avec une immersion sur place. Pour ce faire, la temporalité de la résidence s'adapte tant au calendrier de l'artiste qu'aux nécessités du sujet traité, offrant ainsi une flexibilité assez rare. « Imposer une durée de résidence linéaire ne fait pas sens, puisque certains thèmes ont une saisonnalité et s'inscrivent dans un temps plus ou moins long », explique Pierre-Laurent Daures. Il peut donc y avoir plusieurs périodes de présence sur place, échelonnées dans le temps. Chaque résidence donne lieu à la fabrication d'un livre, réunissant les créations de l'artiste. Une manière de laisser une trace du travail accompli, mais aussi de constituer une sorte de bibliothèque documentaire de cet espace, ainsi mis en lumière sous différents angles. « D'ici cinq ans, mon objectif est qu'il y ait une dizaine de livres disponibles dans les bibliothèques de proximité à la disposition des habitants à qui j'ai envie de restituer ces regards sur leur propre territoire », précise le responsable des lieux. Les ouvrages s'appuient donc sur un petit tirage et une diffusion locale.

Le Moulin Boissard – Photo : Pierre-Laurent Daures

Une première BD est déjà née, début 2023. Disponible sur le site de Moulin Boissard et dans des librairies de la région, *Bruno : portrait d'un professeur des écoles titulaire remplaçant* est signée Olivier Crépin, qui a inauguré la résidence au printemps dernier. Porté par un joli coup de crayon, l'album retrace le parcours d'un enseignant sillonnant les écoles de la Vienne. Pour rémunérer l'auteur et financer cette première résidence, Pierre-Laurent Daures a « bricolé » du mieux qu'il pouvait. L'association Moulin Boissard, qu'il venait de créer, a payé une bourse à l'artiste avec l'aide d'une autre association, Alberto Prod[1], tandis que l'album a bénéficié d'une campagne de financement participatif. « On est encore une très jeune structure, souligne-t-il, on essaye d'équilibrer le budget, de se projeter et surtout de se professionnaliser. Pour l'instant, nous fonctionnons par le bouche-à-oreille, mais j'envisage de lancer des appels à projets. » Dans cette optique, Pierre-Laurent Daures se réjouit de la bourse de résidence attribuée par ALCA à l'autrice et illustratrice Sarah Ayadi[2], qui séjournera à Moulin Boissard dès le mois de mai 2023 et travaillera autour de la figure de Mélusine. La récente intégration de la résidence dans le réseau régional[3] lui a aussi permis de rencontrer des professionnels inspirants : « Les côtoyer a été très bénéfique, cela m'a permis d'apprendre pas mal de choses, de situer mon projet et de cerner mes priorités. »

« Pour accompagner les projets des résidences, je voudrais lancer des conférences, des concerts dessinés, des expositions ou des ateliers en lien avec les acteurs éducatifs, culturels et sociétaux de la région »

L'association souhaite développer prochainement des activités de médiation qui lui permettront de renforcer son ancrage local, d'y tisser des liens et de faire vivre la structure. « Pour accompagner les projets des résidences, je voudrais lancer des conférences, des concerts dessinés, des expositions ou des ateliers en lien avec les acteurs éducatifs, culturels et sociétaux de la région », explique le coordinateur. À terme, des travaux sont aussi envisagés à Moulin Boissard. Constitué d'une grande bâtisse pouvant accueillir deux invités en chambre individuelle, mais aussi de dépendances, de granges, d'un verger et d'un jardin, ce bel endroit n'est pas encore « un hôtel parfait et moderne ». Des travaux d'isolation sont notamment envisagés afin de permettre d'habiter durablement les lieux qui sont pour l'instant uniquement accessibles d'avril à novembre. « Il y a beaucoup de choses à faire, concède Pierre-Laurent Daures, mais les financements doivent d'abord aller aux résidents et à leurs projets, c'est ma priorité ! »

* Retrouvez les articles de Pauline Leduc sur *prologue-alca.fr*

1. Association qui organise des événements autour de la BD : albertoprod.fr
2. Voir le dispositif Aide à la création en résidence d'ALCA sur *alca-nouvelle-aquitaine.fr*
3. Plus d'informations sur le réseau des résidences de création en Nouvelle-Aquitaine sur *alca-nouvelle-aquitaine.fr*

Transversalité

Semer des graines poétiques

Rencontre entre une poétesse et des lycéens

Propos recueillis par Margaux Maillard*

Dans le cadre du dispositif Résidences en territoire[1], Carole Bijou, poétesse et écrivaine, a mené des ateliers de création durant six semaines avec quatre classes[2] du lycée d'enseignement général et technologique agricole de Pau-Montardon autour de la pratique de l'écriture et du rapport à soi, à l'autre et au paysage. Rencontre avec Carole Bijou, autrice, et Gabrielle Boucher, professeure d'éducation socioculturelle[3].

Comment avez-vous travaillé avec les lycéens et les lycéennes pendant ces six semaines de résidence ?

Carole Bijou : J'avais envie de proposer un atelier d'écriture poétique autour du paysage et du rapport à soi, avec déjà l'idée de me tourner plutôt vers un lycée agricole. Les ateliers ont commencé par la présentation d'un corpus de textes de poètes et poétesses contemporains autour de l'autoportrait et de la ruralité. Je voulais lier les deux pour les amener à écrire sur soi et sur leur rapport au paysage, leur permettre d'exprimer leur ressenti, travailler sur le sensible lié à ce qu'ils regardent. En parallèle des textes, il y a eu aussi tout un travail sur la photographie : soit à partir de mes propres prises de vues, soit en prenant un portrait des élèves, dans un lieu du lycée, tenant une photographie de leur choix, prise par eux. C'était l'idée de travailler le principe de la photographie dans la photographie. Je leur propose un axe de regard et ensuite, c'est à eux de s'emparer du sujet et à moi de découvrir leur rapport à leur terre, à leur ruralité. Nous avons obtenu des textes très géographiques, topographiques, avec des descriptions précises ; certains ont même travaillé à partir d'applications de géolocalisation. D'autres nous ont surpris par l'expression de leur sensibilité, l'amour pour leur terre, mais aussi une forme de cruauté sur la réalité de leur univers.

Qu'est-ce que la présence de Carole Bijou a apporté aux élèves et au programme pédagogique ?

Gabrielle Boucher : Ce dispositif est une super opportunité, avec la possibilité d'accueillir sur un temps long une autrice et de pouvoir creuser plus en profondeur les sujets, nouer une relation de confiance. Nos lycéens et lycéennes ont pu être réticents au départ, car l'écriture ne fait pas partie de leur pratique artistique et l'investissement a donc été différent selon chacun. Mais ils et elles ont joué le jeu de la curiosité et ont compris que l'on pouvait s'emparer de sujets concrets pour les mettre en poésie. C'est ce que Carole Bijou a réussi à transmettre : qu'il y a de la poésie dans leur vie et qu'un poète peut sommeiller en eux. C'est un projet ambitieux, on sème des graines, on ne sait pas quand cela poussera, mais on le fait et c'est tellement valorisant pour les élèves !

Quelles suites allez-vous donner à ce projet ?

C. B. : Je travaille avec un éditeur pour la publication du travail des jeunes artistes. Chaque élève aura une de ses productions dans le livre, soit par son travail photographique, soit par un poème. C'est intéressant de les faire réagir sur le lien entre auteur et éditeur : suggérer des corrections, retravailler les textes pour aboutir à la meilleure version possible. Cela leur montre la réalité du métier d'écrivain : comment on écrit et comment on revient sur son texte pour aller plus loin.

G. B. : Une journée de restitution est organisée le 30 mars 2023 au sein du lycée avec une mise en voix d'une sélection de textes par les élèves. En parallèle, les jeunes de l'option « Arts du son » travaillent sur une mise en musique d'une quinzaine de poèmes, en partenariat avec l'association Ampli[4]. La classe de première participe au Nouveau Festival[5] en mai pour présenter tout ce travail. Ces divers événements permettent de prolonger le processus d'écriture et de donner une nouvelle valorisation à leur production.

Carole Bijou – Photo : Yann Morrison

Comment cette résidence a-t-elle pu nourrir votre travail de création ?

C. B. : Mon écriture est liée à l'autre, aux altérités. J'ai énormément appris et compris auprès des élèves. Ils m'ont inspirée, bien sûr : être à l'écoute de leur monde, de leurs réalités, sans les juger, sans parler pour eux. C'est cette rencontre d'univers que je ne connais pas ou peu, comme le milieu rural, qui attise mon attention, mes recherches littéraires. Ces jeunes ont des valeurs déjà très assumées et la poésie est un lieu de justesse dans lequel ils peuvent sortir ce qu'il y a en eux, leur singularité et ce qui les rassemble également. C'est ce que je recherche en tout cas, le juste dans le sensible, casser les stéréotypes et montrer que l'autre est un autre moi.

* Margaux Maillard est chargée de mission Développement économique du Livre à ALCA. Retrouvez ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Dispositif organisé par ALCA et soutenu par le Conseil régional Nouvelle-Aquitaine ainsi que la Drac Nouvelle-Aquitaine, en copilotage avec les rectorats des académies de Bordeaux, Limoges et Poitiers (Délégation académique à l'action culturelle). Plus d'informations sur *alca-nouvelle-aquitaine.fr*
2. Du 9 janvier au 3 mars 2023, avec une classe de seconde, une de première « Production/Services », une de terminale « Transfo/Services » et les élèves ayant choisi l'option « Arts du son ».
3. Entretien réalisé en février 2023.
4. Ampli, installée à Billère (64) : salle de concert, résidences de pré-production et de création, studio d'enregistrement, etc.
5. Le Nouveau Festival est une manifestation organisée par la Région Nouvelle-Aquitaine, à destination des lycéens, lycéennes et apprentis/es, qui viennent présenter les projets de création qu'ils ont préparés tout au long de l'année : le-nouveau-festival.fr

Illustration : Marine Laclotte

Création et santé, un dialogue inattendu

PAROLE D'INVITÉE

Démocratie : la création continue

Barbara Stiegler / propos recueillis par Quitterie de Fommervault*

Aujourd'hui, la question du gouvernement des vivants bouleverse toutes les catégories politiques. Que fait-on face au risque climatique, aux bactéries, aux risques chimiques, aux perturbateurs endocriniens, etc. ? Des questions qui replacent au centre des débats les rapports entre la politique et la vie et celle de la démocratie sanitaire. Barbara Stiegler[1], professeure de philosophie politique à l'Université de Bordeaux Montaigne et membre du comité d'éthique du CHU de Bordeaux, revient pour Éclairages *sur cette notion malmenée selon elle pendant l'épidémie de Covid-19 et présente le projet de pièce de théâtre qu'elle crée avec l'historien Christophe Pébarthe[2] :* Démocratie ! Un spectacle dont vous pourriez être les héros. *Une façon pour elle de replacer dans un contexte nouveau les questions qui lui sont chères sous une forme beaucoup plus libre.*

La démocratie en santé, thème phare de vos recherches, est un projet politique historiquement jeune. Pouvez-vous nous rappeler le contexte de son apparition ?

La démocratie sanitaire est née de la crise épidémique du sida, épidémie la plus grave que notre époque ait connue avant le Covid-19. Au début, la maladie a été appréhendée comme dans « le rêve politique de la peste » que Michel Foucault décrit dans son cours au Collège de France sur la gestion politique des épidémies, *Les Anormaux*. Il s'agissait de mettre les porteurs de la maladie à distance. Alors que le nombre de morts était passé sous silence, certains souhaitaient même enfermer les malades du sida dans des sidatoriums. Ne supportant pas d'être traités comme des « anormaux », les malades se sont finalement révoltés. Leur demande d'être inclus dans la société s'accompagnait d'une volonté d'être acteurs de leur propre santé, de prendre des décisions. De fait, ils se sont aussi retrouvés à produire du savoir. Par ce mouvement, s'est imposée quelque chose comme une insurrection, une prise de pouvoir inimaginable jusqu'alors en santé : le pouvoir des patients. Dans cette histoire, ce n'est pas le législateur qui est venu donner le pouvoir aux patients. C'est un peuple invisible, un nouveau dèmos qui s'est levé et qui a dit : nous sommes le pouvoir !

Ce mouvement d'autonomisation du patient a été incarné par la loi Kouchner du 4 mars 2002[3] et la mise en place de dispositifs institutionnels. Comment se porte la démocratie sanitaire aujourd'hui ?

Sa situation est très contradictoire. Si l'on regarde le XXe siècle, les marqueurs censés incarner la démocratie sont de plus en plus nombreux. Il y a plus de droits et d'acteurs nouveaux avec un réel pouvoir de décision. Aux grandes associations nées avec le sida, se sont ajoutées toutes celles des patients atteints de maladie chronique. Il y a vingt ans, la loi Kouchner a consacré le « consentement libre et éclairé » pour tous les actes de santé et la mise en place d'une « démocratie sanitaire » : des instances de délibération où les patients exercent un pouvoir à la fois individuel et collectif. D'un autre côté, quand on regarde des épisodes comme l'épidémie de Covid-19, la question de la vaccination ou la manière dont on traite les soignants jugés récalcitrants, des postures de plus en plus autoritaires apparaissent.

« IL PEUT Y AVOIR UN PIÈGE À REVENDIQUER L'AUTONOMIE EN POLITIQUE. SI ELLE EST UN MARQUEUR DE LA DÉMOCRATIE, ELLE PEUT ÊTRE AUSSI CELUI DU LIBÉRALISME AUTORITAIRE »

Cette ambivalence illustre la situation historique de la démocratie en général, objet poignant dont on ne sait pas très bien ce qu'il adviendra. Est-elle malade, va-t-elle disparaître ? A-t-elle jamais existé réellement et est-elle seulement possible ? Va-t-elle finalement s'imposer ? À la fin du XXe siècle, la démocratie n'était pas une question, elle était brandie comme une valeur absolue dont nous, les Occidentaux, étions les maîtres et possesseurs. Aujourd'hui, elle est l'objet de doutes, de critiques, d'aspirations de toutes sortes. Elle est une espèce d'énigme, de point aveugle de nos systèmes politiques. On croyait parfaitement la connaître et on découvre qu'elle nous échappe.

A-t-on raison d'entrer dans la question de la démocratie par celle de l'autonomie ?

Il peut y avoir un piège à revendiquer l'autonomie en politique. Si elle est un marqueur de la démocratie, elle peut être aussi celui du libéralisme autoritaire : un libéralisme qui considère le soignant comme un simple prestataire et qui oblige le patient à optimiser son parcours de santé. L'autonomie peut être une forme d'aliénation et de soumission à une vision néolibérale de la santé qui transforme le patient en travailleur de la santé bénévole et aliéné. De manière insidieuse, et sous le nom de l'*empowerment*, elle tend à devenir le cheval de Troie du néolibéralisme pour détruire les services publics et l'État social. Cela s'est produit jusqu'à la caricature dans la gestion du Covid. On a demandé aux patients d'être autonome : de s'auto-diagnostiquer, de s'auto-administrer des médicaments, de s'auto-confiner… Sous la pression de ces diktats, aucun

Barbara Stiegler et Christophe Pébarthe sur scène lors du spectacle *Démocratie !* – Photo : Xavier Voirol

savoir clinique n'a pu être élaboré librement par les soignants et les patients. Au point que, s'il y avait une nouvelle flambée du Covid, on repartirait comme à l'an zéro, personne ne saurait quoi faire. Même l'Université, qui aurait dû prendre la parole pendant cette crise, n'a pas joué son rôle en France. Face à l'autoritarisme du gouvernement, elle est restée silencieuse et elle a même mis au pas toutes les voix divergentes, jugées dissidentes. Cela montre que la démocratie sanitaire est dans un sale état.

Vous travaillez en ce moment avec l'historien Christophe Pébarthe sur un projet de pièce de théâtre :* Démocratie ! Un spectacle dont vous pourriez être les héros. *Comment ce projet s'inscrit-il dans le prolongement de vos recherches ?

Comme dans les assemblées athéniennes, « Qui veut prendre la parole ? » est la première phrase de notre spectacle. C'est aussi la question récurrente qui traverse toute la pièce, comme une forme de réflexivité sur nous-mêmes. En traversant les milieux de l'Université, de la santé, de l'hôpital, de l'action politique, on appréhende la démocratie à l'œuvre, comme dans un laboratoire, avec ses réussites et ses échecs. Au fil de la pièce, elle apparaît comme à la fois désirable, maltraitée et, presque toujours, incomprise et méconnue. Qu'est-ce que la démocratie ? Qu'est-ce que le dèmos, ce peuple qui exerce le pouvoir ? À quelles conditions peut-il y parvenir et qu'est-ce qui empêche sa constitution? Nous concevons cette pièce de théâtre comme un projet de recherche-action, centré sur l'auto-apparition du dèmos à lui-même.

Le monde de la santé est en proie à un certain nombre de mutations. Que peuvent apporter les projets artistiques dans ce désir de changement ?

Notre situation historique nous oblige à sortir des ornières de l'hyper-spécialisation. Les questions écologiques, démocratiques, sociales ont besoin de lieux où l'on peut s'assembler. Personne ne peut les affronter seul, depuis sa spécialité. Pour les philosophes allemands qui ont fondé l'Université moderne, la « culture » (*Bildung*) est justement ce milieu partagé grâce auquel le savoir s'organise et se réfléchit lui-même. Elle est aussi ce qui permet d'articuler avec la plus grande précision le contour des concepts et la charge des affects, par le travail médiateur des « images » (*Bild*) et de « l'imagination » (*Einbildungskraft*). Dans un hôpital où les patients et les soignants sont en souffrance, tout le monde comprend que la réduction des connaissances à des informations, des données ou des data ne peut qu'aboutir à la destruction du savoir. Pour croître et s'organiser, les connaissances doivent se confronter, s'assembler et s'articuler. Et cette confrontation a tout à apprendre des formes précises et rigoureuses explorées par la création artistique, comme le théâtre, par exemple, hanté par la question du public et de son rôle. Quand on est enfermé dans des lieux de travail toxiques ou des institutions de santé qui vont mal, on a tout intérêt à investir ces nouveaux espaces où chacun est obligé de se déplacer, ce qui suppose de se dessaisir

« ON PEUT ESPÉRER QUE LA CRÉATION ARTISTIQUE A CETTE VERTU D'OPÉRER DES DÉPLACEMENTS ET DONC DE CONTESTER DES HIÉRARCHIES OSSIFIÉES. »

partiellement de son savoir et de son pouvoir. On peut espérer que la création artistique a cette vertu d'opérer des déplacements et donc de contester des hiérarchies ossifiées. C'est ce que fait le théâtre tragique, en rappelant aux Athéniens qu'ils sont tous légitimes pour dire le vrai. En obligeant chacun au déplacement et à la perturbation des places figées de pouvoir, la tragédie rend possible l'expérience démocratique.

* Quitterie de Fommervault est photographe et rédactrice. Elle réalise des portraits d'auteurs accueillis au Chalet Mauriac, à Saint-Symphorien (33), depuis 2016. Retrouvez ses photos sur *prologue-alca.fr*

1. Barbara Stiegler est notamment l'autrice de « *Il faut s'adapter* » *: sur un nouvel impératif politique*, Galimard, 2019, *De la démocratie en pandémie. Santé, recherche, éducation*, Gallimard, 2021 et, avec François Alla, *Santé publique année zéro*, Gallimard, 2022.
2. Christophe Pébarthe est maître de conférences en histoire grecque à l'Université Bordeaux Montaigne. Il est notamment l'auteur de *Athènes, l'autre démocratie : V^e siècle avant J.-C.*, Passés/Composés, 2022.
3. La loi Kouchner du 4 mars 2002 relative aux droits des malades et à la qualité du système de santé est la première loi qui consacre le droit du patient de prendre des décisions concernant sa santé et l'obligation des soignants de créer toutes les conditions pour éclairer ces décisions (source : www.parlons-fin-de-vie.fr).

COMPRENDRE, SENSIBILISER, ADAPTER, TRANSCENDER

« Nos souvenirs par nos voix »

Rémi Gendarme-Cerquetti / Propos recueillis par Ève Tailliez

Né avec une grave maladie génétique, l'amyotrophie spinale infantile, le réalisateur Rémi Gendarme-Cerquetti fait partie de la première génération d'enfants vivant avec ce handicap à avoir atteint l'âge adulte. Une victoire obtenue grâce à un impitoyable protocole de rééducation et de soins. Dans son dernier film, Fils de Garches[1]*, il retourne sur le lieu de cette expérience traumatique et fondatrice. Un film puissant où l'humour côtoie le vertige.*

« Pour une fois, nos images sur nous-mêmes, nos souvenirs par nos voix. » Ces mots prononcés dans les premières minutes portent une des ambitions de* Fils de Garches. *On y entend aussi, en creux, une dénonciation…

Mes intentions initiales étaient du côté de la dénonciation et de la vengeance. Je me souviens qu'en 2006, à la fin de mon premier film *Le Prix du lait-fraise*, où j'aborde les difficultés rencontrées par les étudiants handicapés de l'Université de Bordeaux, je me suis dit : « Bon, ça, c'est fait ; ensuite, il y aura Garches. » La première fois que je suis allé dans cet hôpital, c'était en 1989, j'avais six ans. C'était le seul centre hospitalier à proposer des traitements pour ma maladie. L'amyotrophie spinale infantile est dégénérative : les muscles sont trop faibles et ne soutiennent pas la colonne vertébrale qui se développe en torsion, provoquant de la paralysie et une compression dangereuse des poumons. Les traitements sont très douloureux et les médecins ne nous expliquaient pas pourquoi nous étions immobilisés des jours entiers dans des corsets de plâtre, étirés et tractés avec des sangles, suspendus dans des machines. J'y suis retourné régulièrement jusqu'à mon arthrodèse en 1994, une opération qui consiste à visser définitivement les vertèbres avec des tiges en métal pour maintenir la colonne vertébrale droite. Cette opération très lourde a été suivie de ma plus longue période d'hospitalisation. Tout ce qui était lié à Garches était traumatisant. Lors d'un repérage là-bas pour le film, en 2007, j'ai rencontré Héloïse, une petite fille de sept ans, toute tordue. Elle m'a demandé quel était mon handicap. Je lui ai répondu qu'à vue d'œil, on devait avoir le même. Héloïse est décédée en 2012 lors de sa propre arthrodèse. Après ce drame, je ne m'estimais plus le droit de me venger. Je voulais retrouver et filmer d'anciens enfants eux aussi soignés pour cette maladie à Garches, dont la plupart vivaient sur place. Cette histoire nous appartient et elle devait exister. Il y a de la souffrance, certes, mais c'est aussi tout ce qui nous constitue aujourd'hui. C'est un enjeu du film : faire entendre notre parole, qui n'a rien à voir avec celle des journalistes.

Dans ce film, vous revenez d'ailleurs sur la mise en scène du Téléthon, avec un humour parfois féroce…

La parole des personnes concernées par le handicap est systématiquement récupérée par la sphère médiatique. D'où la nécessité de ce film. Une spectatrice m'a dit que c'était un très beau film sur le corps. Une étudiante de terminale m'a avoué avoir trouvé difficile le passage où je remets en scène le moulage d'un corset orthopédique sur Totor, un mannequin d'enfant en silicone. Je suis

Rémi et Sophie dans *Fils de Garches* – © The Kingdom

Totor, *Fils de Garches* – © The Kingdom

« La parole des personnes concernées par le handicap est systématiquement récupérée par la sphère médiatique. D'où la nécessité de ce film. »

d'accord avec elle. C'est fait exprès. L'objectif premier de ces soins n'est pas la violence. Mais elle est là. Sans doute sous la carapace du « il faut ». J'ai beaucoup de plaisir à filmer les bâtiments lourds et droits, les barres en métal et le corps de Totor qu'on redresse. Cette scène est à mettre en parallèle avec la dernière du film où mon ami Kamil, lui aussi passé par Garches, exécute une performance avec une plasticienne qui dépose des bandes de plâtre sur son corps. Dans la scène avec Totor, le but est d'obtenir un corset médical, peu importe ce que pense ou ressent l'intéressé. La dernière scène a pour ambition de montrer que le corps peut être autre chose…

Qu'est-ce qui vous a fait choisir le métier de réalisateur ?

Votre question sous-entend que je pouvais choisir librement dans un ensemble de possibles. Ce n'était pas le cas. Je suis passionné de mathématiques, mais j'ai dû renoncer à suivre ma licence à cause du manque d'accessibilité lamentable de l'Université de Bordeaux pour les étudiants handicapés. J'ai changé de cursus pour m'inscrire en Arts du spectacle, option Cinéma. Une enseignante nous a dit que le cinéma est l'art du mouvement. Le mouvement est particulièrement ce qu'il me manque. Un clin d'œil ? Il n'est pas faux de dire que réalisateur est mon métier, mais j'aime bien le terme d'artisanat, quelque chose qu'on peut montrer à d'autres, qui met en jeu des questions de regard. Si mon handicap est toujours un frein, il est aussi une source d'inspiration. Deux films en particulier, *Bowling for Colombine* de Michael Moore et *Pas vu pas pris* de Pierre Carles, m'ont fait sentir une puissance incroyable du cinéma sur la réalité. Il peut faire changer d'avis, dénoncer ce qui semble être normal.

Affiche *Fils de Garches* – © The Kingdom

Vous êtes à la fois réalisateur et personnage. Votre voix recrée au présent le vécu intime de ces méthodes orthopédiques. Une écriture précise et percutante, qui nous rappelle à l'existence du sensible dans un environnement très formel où la froideur d'espaces démesurés succède à la présence inquiétante de divers appareillages… Cette voix se conjugue avec la musique d'un contrebassiste, qui improvise sur les lieux que vous traversez. C'est un choix artistique très fort…

Pour *Fils de Garches*, je tenais absolument à faire vivre une ambiance passée. Le voyage fait à l'intérieur de l'hôpital de Garches est baigné d'influences de westerns et de films d'horreur des années 1950. Cela ne se voit pas forcément, mais l'inspiration est là. Il y a très clairement une ambition de fiction et David Chiesa, le contrebassiste, y donne corps. J'aime sa musique et son amitié est importante pour moi. Je lui ai demandé d'improviser sur ce que ce décor lui évoquait. J'avais ce fantasme d'utiliser ce lieu comme un terrain de jeux. Nous sommes tombés d'accord sur l'idée d'une phrase musicale qui serait comme une question qui ne trouverait d'autre réponse qu'elle-même. Une manière d'interroger les souvenirs d'enfance évoqués : qu'est-ce qui relève de la vérité ou de l'imaginaire ?

Quel a été le parcours de ce projet ?

La rencontre déterminante a été celle de ma productrice, Marie-Odile Gazin, qui a une fâcheuse tendance à s'occuper des films qui semblent impossibles. Concernant le personnel médical, je souhaitais trouver une parole subjective. J'ai contacté le médecin qui m'a suivi pendant toute mon enfance. Elle m'a reçu, très en colère, en me disant que je n'avais jamais su accepter mon handicap et qu'elle ne voulait pas passer pour un bourreau… Une grande rencontre a été celle du professeur Glorion, qui raconte devant la caméra en quoi consiste l'arthrodèse et la fin tragique de mon amie Héloïse. Lors d'une récente projection à Paris, la chargée de communication de l'hôpital a été invitée. À la fin du visionnage, elle a été la première à prendre la parole. J'ai vu ses larmes. Elle m'a énormément remercié.

Le film se termine en dehors de l'hôpital, dans une performance artistique où le corps de Kamil est presque entièrement nu et dégagé de ses attelles médicales. On y voit sa peau touchée avec délicatesse…

Je pense que ce que je cherche particulièrement, c'est une certaine approche du désir. Ce qui me fait penser au film *El Cochecito*, réalisé par Marco Ferreri en 1960, dont c'est la thématique centrale. C'est la raison aussi pour laquelle mon film se termine par les mots de Kamil : « Tout l'effort qu'on a à faire, c'est la redécouverte de notre réel désir. »

1. *Fils de Garches*, de Rémi Gendarme-Cerquetti, The Kingdom/Wag Prod, 2022. Film soutenu au développement par la Région Nouvelle-Aquitaine en partenariat avec le CNC et accompagné par ALCA.

Cinéréseaux : l'engagement pour un autre cinéma

Par Ève Tailliez

Le 13 mai 2022, les spectateurs ont pu découvrir *Fils de Garches* sur grand écran grâce au partenariat entre le cinéma art et essai Jean-Eustache de Pessac (33) et Cinéréseaux, une association indépendante animée par une équipe de bénévoles tous amoureux du cinéma, qui œuvre depuis plus de dix ans à la diffusion de films singuliers. Des films souvent produits hors des circuits habituels, parfois autoproduits, qui leur sont envoyés spontanément et parmi lesquels l'équipe effectue une sélection fondée sur la qualité de l'approche artistique. « Permettre à ces films d'être vus nous semble primordial pour aider les spectateurs à se forger un regard. Les films qui nous sont proposés habituellement sont souvent bien faits, mais uniformisés dans des standards de réalisation et de production », explique Esméralda Travé, présidente de Cinéréseaux. En 2010, son équipe avait rencontré Rémi Gendarme-Cerquetti pour la projection de son court métrage autobiographique *Riolette autopsie*. « C'est une des exigences de Cinéréseaux que les projections se déroulent en présence du réalisateur ou de l'équipe du film. Nous tenons à ce que les sensibilités puissent s'exprimer et que les intentions des réalisateurs se confrontent au ressenti de leur public. L'organisation de cette rencontre présentait plusieurs difficultés logistiques : déplacement accompagné depuis la Bretagne en véhicule adapté, hébergement adéquat, etc. C'est grâce aux soutiens d'ALCA et du cinéma Jean-Eustache que Rémi a pu nous rejoindre pour cette projection particulièrement émouvante, car Sophie, une des protagonistes du film, était également présente. Les prises de parole ont été très riches, le débat a rapidement dépassé la question du handicap pour aborder de vraies questions de cinéma : le travelling du début, la manière à la fois fine et frontale avec laquelle il a filmé ses protagonistes… Ce qui a frappé la salle, c'était la justesse de sa démarche de création. »

Désamorcer les clichés sur les troubles psychiques

Marylène Sun / Propos recueillis par Ingrid Florin Muller*

À notre santé mentale ! est un projet de série d'animation visant à sensibiliser les jeunes sur les désordres psychiques en libérant la parole et en invitant à la discussion. Après une présentation au Festival national du film d'animation de Rennes en 2022, l'autrice Marylène Sun, installée en Charente, a été sélectionnée pour un mentorat par Les Femmes s'animent[1]*. Entre deux résidences d'écriture, le projet a par ailleurs obtenu une aide à l'écriture de la Région Nouvelle-Aquitaine avec l'accompagnement d'ALCA.*

Marylène, pouvez-vous nous présenter les thématiques que vous abordez avec cette série ?

J'aborde trois grands thèmes : prendre soin de sa santé mentale (savoir quand aller voir un psy, connaître les différents thérapeutes), apprendre à traverser les étapes dures de la vie (burn-out, dépression, qui sont des moments qu'on peut tous vivre) et enfin traiter des troubles psychiques qui peuvent apparaître dès la naissance ou se déclencher un peu plus tard comme l'autisme, la schizophrénie ou les troubles alimentaires. Ces thématiques sont abordées en cassant les clichés et les idées fausses (qui proviennent souvent de la culture ou des expressions verbales), en donnant des clés, des notions et en ramenant l'humain, dans toute sa diversité, au centre.

À notre santé mentale ! – © Marylène Sun

Un quart de la population mondiale traverse des périodes de fragilité mentale, donc on a tous quelqu'un autour de nous que cela concerne. On sait que l'autisme féminin est sous-diagnostiqué, que les personnes âgées et les hommes en général ont plus de mal à aller voir un psy à cause de la pression sociale et de la peur d'avoir besoin d'aide. Je voudrais traiter de l'insuffisance d'accès aux soins, que ce soit par le manque d'information ou de moyen.

Quelles collaborations ont été ou vont être mises en place avec le monde médical ou les personnes concernées ?

Je travaille actuellement avec un psychiatre, le docteur Montiel, qui a le rôle de conseiller médical, et avec l'organisme Zest (Zone d'expression contre la stigmatisation), à Lyon, composé de pairs aidants : éducateurs spécialisés et psychologues. J'ai aussi identifié des organismes experts en troubles borderline, bipolaire et schizophrénique, qui est le thème de mon épisode pilote, ou encore l'Union nationale des familles et amis de personnes malades et/ou handicapés psychiques.

Aux soignants, je demande quelles informations ils aimeraient donner sur le trouble. Puis je fais un appel à témoignages avec un questionnaire pour récolter de la matière sur le vécu des personnes concernées : quelles sont les plus gros clichés qu'ils aimeraient casser ? Quelles informations ils aimeraient communiquer à des personnes qui ne connaissent pas le trouble ?...

Pouvez-vous nous parler du traitement artistique vers lequel vous vous orientez et des partis pris de la série ?

Au tout début, la série était orientée tout public. Grâce au programme de mentorat dont j'ai pu bénéficier, on a resserré sur les 15-25 ans : étudiants, jeunes actifs ou en année de césure, qui sont les plus concernés. Avec Alexandra Petit, la conceptrice de personnages, on vise un environnement graphique bienveillant avec un côté organique. J'aime l'animation 2D qui incorpore des pointes de codes du traditionnel, avec par exemple de l'encre pour la texture des décors. Le visuel, la mise en scène et l'environnement sonore seront assez réalistes.

Les personnages seront très caractérisés (certains avec une démarche particulière, des yeux qui tombent, un dos un peu vôuté, etc.) et issus de la diversité, pour qu'on puisse se reconnaître et s'identifier. Pour les parties de métaphores visuelles donnant à voir l'intériorité des personnages, je demanderai aux personnes concernées comment retranscrire ce qu'elles ont vécu au mieux pour définir une façon poétique ou abstraite de représenter leur ressenti, peut-être également avec de la musique.

On est avec les personnages et ce qu'ils vivent dans un récit fictionnel, tout en s'appuyant sur une base documentaire.

Un bien culturel comme votre série peut-il selon vous aider les patients et les soignants ?

Je l'espère. La série s'adresse à tout le monde, patients et soignants inclus. Il existe beaucoup de moyens de se soigner ; il faut que les personnes concernées en aient conscience et que ceux qui n'ont pas encore fait la démarche voient que cela est possible. Avoir une autre représentation, savoir qu'on n'est pas tout seul peut aider les personnes touchées. Si on commence à en parler, cela peut amener à mieux vivre la situation et à trouver des solutions.

* Ingrid Florin-Muller est chargée de mission Fonds de soutien Animation à ALCA. Retrouvez ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. *Les Femmes s'animent* est une association œuvrant en faveur de l'égalité femme-homme dans le secteur de l'animation.

Visualiser pour mieux comprendre

Par Ingrid Florin Muller*

Spécialisée dans l'illustration d'univers scientifiques à travers des vidéos et des installations en réalité virtuelle, Cortex Productions, implantée à Angoulême, en Charente, propose au public de visualiser des environnements qui ne peuvent être filmés pour mieux les comprendre. En février 2023, la société a présenté un de ses dispositifs, un panorama animé en 3D relief interactif, à La Cité des sciences, à Paris, dans le cadre de l'exposition Cancers.

Le Tumulte : derrière ce nom évocateur de chahut ou de vacarme se cache un simulateur numérique de six mètres de diamètre et quatre mètres de hauteur impliquant un kilomètre de câbles et pouvant accueillir quinze personnes en simultané. L'objectif ? Une plongée collective dans une réalité virtuelle projetée sur un immense écran circulaire à 360°. Cette pièce cylindrique ne nécessitant pas de casques individuels, uniquement des lunettes, permet de se plonger dans une histoire et d'interagir avec les éléments présentés grâce aux capteurs de mouvements.

En 2015, dans le cadre du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, ce dispositif a permis à de nombreux visiteurs enthousiastes de se plonger dans l'imagerie de la science-fiction des années 1950 en devenant créateurs de mondes, des frémissements de la vie jusqu'à l'édification de villes entières. Puis il y a eu une présentation au salon Virtuality à Paris en 2017, ou encore au festival de l'innovation Novaq à Bordeaux en 2018. Mais c'est l'animation montée à La Cité des sciences à Paris cette année qui a permis une exploitation plus large et grand public de cette expérience en relief immersive, en offrant au visiteur la possibilité de voyager au centre d'un vaisseau sanguin à la rencontre des globules blancs, rouges et des cellules cancéreuses.

Andreas Koch, l'un des trois fondateurs de Cortex Productions[1], est intarissable sur les merveilles du corps humain. Et c'est certainement ce qui différencie cette société des studios d'animation auxquels font habituellement appel les laboratoires pharmaceutiques : ici, on cherche à comprendre le sujet et à réaliser la représentation graphique en un seul et même endroit, quitte à passer autant de temps à appréhender le sujet qu'à fabriquer l'image. Hématologues et oncologues sont évidemment consultés dans la phase en amont. Mais entre exactitude scientifique et nécessité de pédagogie, un juste équilibre est à trouver, nécessitant parfois certains arbitrages pour rendre le savoir plus accessible : rajout d'espaces ou de couleur pour plus de lisibilité, simplification ou mise hors champs des éléments sur lesquels la science n'a pas encore statué… « Nous fonctionnons comme un ouvre-boîte : dedans il y a le savoir, la connaissance du corps ; dehors il y a la curiosité humaine », explique Andreas Koch.

Expliquer la maladie et permettre au patient de visualiser le cancer sont pour le dirigeant une nécessité depuis qu'un proche l'a remercié, à la suite de sa rémission, des explications utiles fournies par ses vidéos. Et si cela pouvait, à terme, conduire à une meilleure adhésion au traitement et donc à une meilleure réactivité face à celui-ci en luttant contre la non-observance thérapeutique ? Et si, grâce à l'image de synthèse, le patient pouvait avoir ce déclic psychologique pour faire face à la situation, pour éviter le déni et le refus des protocoles fixés par la médecine ? « Permettre au patient de comprendre ce qui lui arrive est le premier pas pour lutter contre la maladie », affirme Andreas Koch.

Le Tumulte, Cortex Productions, La Cité des sciences, Paris, 2023 – Photo : Aurélie Coudière

Dans le cadre de ses prochains projets, au-delà d'améliorations constantes du Tumulte, la société vise un travail avec des psycho-oncologues allemands pour éprouver un projet de salle de projection immersive en hôpital permettant de plonger le patient et ses proches dans une représentation du corps, de la maladie et du traitement. Offrir au patient la possibilité de voir ce qui lui arrive, d'expérimenter et d'interagir sous le guidage du personnel soignant pourrait aider à surmonter les craintes et à se préparer intellectuellement à une chimiothérapie, par exemple. Un enjeu de taille face à la première cause de mortalité en France.

* Ingrid Florin Muller est chargée de mission Fonds de soutien Animation à ALCA. Retrouvez ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Les autres fondateurs sont Quentin Delamarre et Laurent Larsonneur.

www.cortexproductions.fr

Hors jeu/En jeu : un festival vraiment tout public

Par Claire Géhin*

Comment rendre l'art et la pratique artistique accessibles ? Quels sont les murs à franchir ? Comment parvenir à une réelle mixité des publics ? Depuis dix-huit ans, le festival d'art accessible Hors jeu/En jeu, porté par la Ligue de l'enseignement de la Gironde, ne cesse de soulever ces questions sur l'ensemble de la métropole bordelaise.

« On aura réussi quand le festival ne fera plus exception », lance Camille Bachelier, déléguée Culture pour la Ligue de l'enseignement de la Gironde. En attendant, s'il n'est pas rare de voir nombre d'événements affichant un large « tout public », force est de constater la nécessité pour Hors jeu/En jeu de questionner encore la réalité de ces deux mots. Où l'art demeure-t-il *in*accessible ?

Pour Camille Bachelier et Noémie Doison, chargée de l'accessibilité sur le réseau des bibliothèques de Bordeaux, partenaire incontournable du festival, les freins sont nombreux. Outre la fragilité de certains publics – un handicap sensoriel, moteur, mental, une immobilité liée à un enfermement, en milieu hospitalier ou carcéral –, il y a aussi la question de l'exclusion sociale, des moyens financiers, de la mobilité et des infrastructures.

Les Ordres de la lune, Les Talentueux, novembre 2022 – Photo : Cécile Audoin

Des problématiques multiples, donc, auxquelles il faut apporter une multiplicité de réponses. Pour y parvenir, Noémie Doison vante l'aspect pluriesthétique du festival et transforme les freins en leviers à la créativité : « Cela incite tout le monde à faire un pas de côté. Assister à un spectacle gestuel, accessible aux sourds, c'est aussi prendre conscience de la richesse du langage corporel, qui est très intuitif, mais trop souvent réfréné par les entendants. »

C'est avec la même logique que le festival envisage le fait de ne pas disposer de lieu de diffusion – une occasion de s'appuyer sur un large réseau de partenaires engagés dans la défense des droits culturels universels et d'ouvrir encore les lieux où l'art se trouve déjà. Les bénéfices psychologiques, sociaux et même physiques des temps de rencontres, de partage et des ateliers organisés lors du festival sont remarquables.

Mais il ne s'agit pas seulement de rendre l'art accessible. Le festival a aussi l'ambition de mélanger les publics. Dès lors, quel est le bon horaire pour une rencontre ? La question s'est posée, par exemple, en 2022, pour la diffusion de *Folie douce, folie dure*, réalisé par Marine Laclotte[1] : « Si on diffuse en journée, il y a du personnel soignant pour accompagner des groupes et sortir des institutions de soins, mais beaucoup de gens travaillent ; en soirée, en revanche, à un horaire plus conventionnel, les équipes soignantes sont réduites », rappelle Camille Bachelier.

Finalement, c'est dans le cadre des Cinémidis organisés par l'espace Art et Image de la bibliothèque Mériadeck que le court métrage a été diffusé. « Ce sont des rendez-vous mensuels. C'était l'occasion de mixer les publics attirés par le festival et les habitués des Cinémidis », relève Noémie Doison. Une diffusion pour les scolaires, à destination des filières sanitaires et sociales, a également été organisée, accompagnée d'une médiation.

Car le festival reste un temps fort, travaillé tout au long de l'année, afin de créer du lien et de concevoir les rencontres. Camille Bachelier insiste sur l'importance de réunir les acteurs et actrices du festival, publics comme institutionnels, personnels soignants, décideurs et décideuses politiques : « On veut mettre les gens au même niveau. » Une journée d'échanges organisée avec le Frac MÉCA et ouverte à tous est née de cette envie. Succès pour cette table ronde qui a réuni une quarantaine de personnes : des lycéens et lycéennes, des professionnels du social et de la culture et des usagers de structures médico-sociales, notamment les résidents et résidentes du Phare (un foyer d'accueil pour adultes en situation de déficience sensorielle travaillant en Esat). Qu'on participe à un atelier comme usager ou comme artiste invité, Hors jeu/En jeu rogne les contours des étiquettes, à l'image de l'échange avec Margot Turcat, autrice et victime d'un AVC, venue présenter son livre *Mon petit AVC* à la médiathèque d'Artigues à l'automne dernier[2].

Et après ? C'est l'une des questions d'actualité pour Hors jeu/En jeu. « Je pense à toutes les personnes qui se sont révélées au mois de novembre…, poursuit Camille Bachelier. Quelle continuité pour les actions quand le festival s'arrête ? »

Encore une question qui devra trouver une réponse, un partenariat, un format adéquat… Hors jeu/En jeu a, pour sûr, encore de belles années devant lui.

* Retrouvez la biographie de Claire Géhin et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Voir p. 24-27 dans ce numéro.
2. Voir p. 22-23 dans ce numéro.

horsjeuenjeu.blogspot.com

Des mains en or pour rendre le livre le plus universel possible

Par Margaux Maillard*

Fondées en 2010, les éditions limougeaudes Mes mains en or se sont spécialisées dans la publication d'ouvrages adaptés et dans l'accès à la lecture et à la culture pour les personnes déficientes visuelles. Plus de dix ans après, la structure s'est déployée et propose aujourd'hui un catalogue riche de vingt-huit ouvrages en braille, tactiles, en gros caractères ou encore en utilisant la méthode FALC[1].

C'est à la suite d'un événement personnel que Caroline Chabaud décide de fonder les éditions Mes mains en or à Limoges. Constatant le manque, voire l'inexistence de livres adaptés pour les enfants déficients visuels, elle commence à coudre et à coller pour adapter en braille et tactile des histoires pour la jeunesse. « Ce ne sont pas des livres avec juste un morceau de matière, mais des outils pour prendre le temps de toucher et de ressentir les choses », explique la directrice. Le toucher est l'un des premiers sens que l'humain développe et la structure attache une grande importance au développement des capacités sensorielles. Les livres sont ainsi un moment de partage au sein de la sphère familiale, avec le texte en noir[2] pour accompagner l'enfant non voyant dans sa lecture. Dupliquer, répliquer, couper, coller et même assembler, tout est fait à la main par les six salariés de la structure et la vingtaine de bénévoles. Chaque titre est fabriqué en deux cents exemplaires, malgré une demande importante ; les ressources financières et le temps sont manquants pour augmenter ce tirage. « C'est une expérience de vie. Pour faire ce travail, il faut être concerné et passionné, être militant ! », poursuit Caroline Chabaud, qui explique que le livre doit être inclusif et qu'il doit correspondre aux nécessités de ces personnes et à leur besoin de compréhension.

© Mes mains en or

Ainsi, chaque projet est réalisé en coconstruction avec des personnes déficientes visuelles ou intellectuelles et du personnel du médico-social. L'outil est testé et évalué. Par exemple, pour les livres utilisant la méthode FALC, six ou sept ateliers se déroulent autour d'une thématique précise, comme récemment sur l'idée de beauté. Ces moments sont des instants bienveillants qui stimulent les compétences des participants et les amènent à travailler sur des notions importantes, comme l'estime de soi. « Ces personnes ont plein de choses à nous dire, à leur manière et avec leurs mots. Ce temps que l'on passe ensemble à créer a un impact et un intérêt pour eux », témoigne Caroline Chabaud, qui pense chacun de ses projets avec une question essentielle en tête : comment le livre peut être à leur service pour exprimer des choses et les instruire sur des sujets importants ?

L'accès à l'information, notamment sur les sujets de santé, est un axe fort de la structure. Actuellement, la maison d'édition travaille sur un nouveau projet, « Éduquer pour protéger », afin de développer des outils en lien avec les questions de vie affective, intime et sexuelle pour les jeunes déficients visuels ou intellectuels. À partir d'une étude menée sur cette question et des ateliers de coconstruction, la structure souhaite créer une collection sur la thématique avec des adaptations d'ouvrages et des kits pédagogiques, mais également des formations pour sensibiliser à l'accompagnement des jeunes face à ces aspects de leur vie personnelle. Le premier volet s'articulera autour des menstruations. « L'importance des mots est essentielle ; il est indispensable de bien nommer les choses », insiste Caroline Chabaud. Dans une grande majorité des livres pour enfants, les dénominations des organes génitaux ne sont que peu utilisées, particulièrement pour le corps féminin. Or, être bien informé le plus tôt possible permet de mieux connaître et appréhender son corps, mais également de réduire les risques de relations non consenties ou d'agressions sexuelles. Tout passe par des ressources adaptées et un accès à l'information et à la compréhension.

Les ateliers de coconstruction ont un réel impact sur des personnes qui ont envie de revenir : « Leur donner la parole et s'intéresser à eux est fondamental. » Écouter, comprendre et stimuler les enfants déficients visuels ou intellectuels sont le leitmotiv de cette maison d'édition militante.

* Margaux Maillard est chargée de mission Développement économique du Livre à ALCA. Retrouvez ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Facile à lire et à comprendre : méthode qui a pour but de traduire un langage classique en un langage simplifié.
2. Par opposition au texte en braille.

mesmainsenor.com

« Filmer mon père est un soin nécessaire »

Joffroy Faure / propos recueillis par Juliette Warlop*

Deux hommes trouvent le moyen de se dire ce qu'ils ne s'étaient jamais dit… Avec Les Yeux ouverts[1]*, Joffroy Faure signe un premier film bouleversant, autour de la relation singulière, intime et poétique qui se tisse avec son père, dont il sait qu'il est malade d'Alzheimer.*

Comment est né en vous le désir de faire ce film ?

En 2019, j'ai intégré une formation au cinéma documentaire de création, à l'école documentaire de Lussas, en Ardèche. Je pense que je portais déjà ce film en moi, même si je n'en avais pas conscience alors. Au moment du confinement, je me suis retrouvé coincé chez moi, à devoir faire mon film de fin d'études. J'ai alors osé aller vers mon père, avec une caméra, pour l'interviewer, alors que nous avions très peu de relations.

De cette situation singulière, moi débutant dans le cinéma et lui dans la maladie, quelque chose s'est produit, une rencontre qui n'avait pas été possible jusqu'alors.

Les Yeux ouverts – © Joffroy Faure/Sanosi Productions

Votre père est atteint de la maladie d'Alzheimer. De quelle manière avez-vous envisagé de l'aborder dans* Les Yeux ouverts*, long métrage qui fait suite à votre film de fin d'études ?

Quand j'ai commencé ce projet, beaucoup de gens faisaient référence à d'autres films sur Alzheimer ou à des lectures sur cette maladie. Je me suis très vite rendu compte que je n'avais pas envie de lire, car j'avais le sentiment que ces textes me parlaient d'autre chose que ce que je vivais avec mon père. En revanche, alors que j'avançais dans le film, ma compagne m'a parlé d'Amédée Lachal, que je suis allé rencontrer. Ce n'est pas un médecin, mais un praticien et un théoricien qui a beaucoup écrit sur la maladie d'Alzheimer. Il met l'homme au centre de la relation : pour lui, les personnes atteintes d'Alzheimer sont avant tout des personnes, qui se trouvent être malades.

En quoi cela a-t-il fait écho en vous ?

Je suis, à l'origine, éducateur spécialisé – tout comme mes parents – ; la question de la maladie et du handicap a été très présente dans ma vie. Ce qu'Amédée Lachal dit sur l'accompagnement de ces personnes, c'est aussi ce que j'ai vécu dans ma chair, en travaillant avec des personnes handicapées. Je ne me suis pas occupé d'autistes, mais de Paul ou de Martin : c'est avec eux que je travaillais, pas avec l'autisme, qui pour moi était secondaire.

Alzheimer est une maladie sans en être une : le symptôme, c'est qu'elle vient se coller à la personne qui, en étant toujours là, est amenée à interagir différemment avec ses souvenirs et son environnement. Et rien ne nous est dit de la façon dont cette personne le vit. Amédée Lachal m'a tenu ces propos : « Si vous avez compris la maladie d'Alzheimer, c'est qu'on vous l'a mal expliquée. » Cela veut dire, pour moi, qu'on peut faire des hypothèses, mais qu'heureusement, il reste toujours un mystère. Et c'est ce mystère qui rend belle toute relation…

De cette maladie, vous avez choisi de ne rien dire tout au long de votre film. Le mot « Alzheimer » n'est prononcé qu'au moment du générique de fin…

La relation naît du fait que je ne regarde pas mon père comme quelqu'un de malade et je pense que cela décale les enjeux. Le film se termine avec cette phrase qu'il prononce avec le style et l'humour qui le caractérisent : « Alzheimer, Alzheimer, maladie à éviter… » Et il rigole… Il m'a semblé évident que si quelqu'un pouvait dire qu'il est malade, ce ne pouvait être que mon père et que c'est sa façon à lui de nommer Alzheimer qui est la plus juste.

« […] il y avait pour moi des questions éthiques qui se trouvent ici décuplées. Mon père étant malade, la question était de savoir jusqu'où il était conscient qu'il était en train de me donner quelque chose qui va rester, être réutilisé. »

Vous avez fait ce choix fondamental qui est de ne pas montrer la maladie à l'œuvre…
Ce parti pris était présent dès l'écriture du film. Il a été une question centrale pendant le tournage. Il y a ainsi eu plein de tâtonnements nés de ce questionnement : jusqu'où puis-je le filmer ? J'aurais pu mettre en scène ou garder au montage des séquences très fortes, dans lesquelles on voit à quel point il est perdu. Mais il y avait pour moi des questions éthiques qui se trouvent ici décuplées. Mon père étant malade, la question était de savoir jusqu'où il était conscient qu'il était en train de me donner quelque chose qui va rester, être réutilisé.

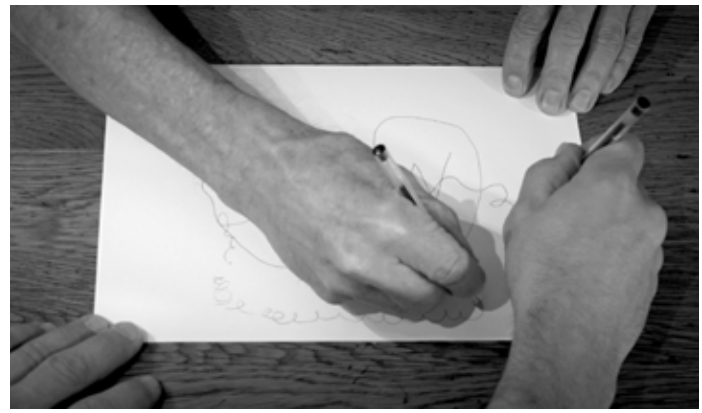
De quelle manière votre père s'est-il investi dans le tournage de ce film ?
Au début, mon père attendait que je vienne. Quand j'arrivais, il me demandait : « alors aujourd'hui, qu'est-ce qu'on tourne ? » Il a toujours été très moteur lors de ces tournages. Assez vite, je me suis rendu compte que j'étais pour lui « l'homme à la caméra ». J'étais celui qui venait lui proposer un espace où quelque chose de différent allait advenir, qui le sortirait de son enfermement. Je sentais que c'était très fort pour lui, même à mesure que la maladie évoluait, même à des moments où il était très perdu. Alors que l'espace des souvenirs ou de la discussion était devenu impossible à cause de la maladie, il suffisait que je dise « Ça tourne » pour qu'il entre dans une relation, dans une parole relativement claire. C'était assez fort de voir la manière dont il se saisissait du fait que quelqu'un le regarde autrement. Cela le mobilisait à un endroit tout à fait neuf pour lui.

Quel rôle la présence de la caméra a-t-elle tenu ?
Tout au long du tournage, il y avait un tiers dans notre relation : mon père ne parle pas qu'avec moi, il parle aussi avec un objet. Il se trouve face à quelque chose d'assez neutre qui – il en a conscience – enregistre quelque chose de lui. Cela lui impose une forme d'énergie qu'il n'a pas le reste du temps pour être là, de manière à pouvoir être regardé et entendu, et qui lui donne envie d'être beau.

N'est-ce pas aussi la caméra qui permet cette rencontre entre un fils et son père ?
Mon père et moi n'avons jamais pu nous parler pendant cinquante ans, face à face, et nous le pouvons au moment où la maladie amène, chez mon père, certaines désinhibitions. Si je peux me retrouver devant lui, c'est parce que je me sens protégé par la caméra. Cet objet met un peu à distance mes sentiments, ma relation émotive avec lui. Je peux être avec mon père parce que son regard n'est pas dirigé directement vers moi : il passe par le filtre de la caméra. Par conséquent, cet outil qui est entre nous deux a une fonction différente pour lui comme pour moi, mais c'est bien lui qui nous permet d'être ensemble.

Il y a pourtant des moments où vous passez outre ce filtre de la caméra pour mettre en scène des relations très intimes avec votre père…
À un moment donné, c'était devenu insupportable d'être trop loin, d'avoir la caméra entre nous. Dans une des premières séquences que j'ai tournées, sur la terrasse de l'appartement, je l'ai intuitivement mise sur le côté pour qu'on puisse caresser, mutuellement, nos visages. Mais je n'aurais jamais pu le faire si la caméra n'avait pas été à un moment entre nous, physiquement. C'était paradoxal de vivre, vraiment, quelque chose de très fort, que je n'avais jamais connu avec lui et de ne pouvoir le vivre que parce que je faisais image.

Tout au long du film, votre père emploie des images d'une grande poésie. Quand il utilise cette métaphore : « Il y a un trou dans la raquette, je ne sais pas si on peut le recoudre », vous lui répondez : « Mais le film, c'est peut-être ça, ça aide à recoudre… » Est-ce le rôle que le cinéma joue pour vous ?
Oui, je pense que le cinéma documentaire peut avoir cette fonction-là. Il permet de récupérer des morceaux épars, qui ne vont pas ensemble, pour les remettre dans un ordre nouveau. Et cela réenchante des choses qui avaient perdu leur sens.



Les Yeux ouverts – © Joffroy Faure/Sanosi Productions

Est-ce aussi le fait de le filmer qui réenchante l'homme, le père, le poète qu'est votre père ?
Je pense que ce film a réactivé chez lui le désir d'être père. Cela me paraît évident. Il y a vraiment ce souhait de me transmettre quelque chose, à moi, et de façon plus large, de le dire pour que ce soit entendu. Et cela refait vivre ce qui était perdu : je pense surtout à cet élan qu'il a eu très jeune, quand il a commencé à écrire ses poèmes. Son recueil *Les Yeux ouverts* [qui donne le titre au film, NDLR] a été édité en 1972, année de ma naissance. J'ai eu l'impression que le filmer redonnait accès à quelque chose qui s'était ouvert chez lui lorsqu'il a découvert la littérature et la poésie et qui, les événements de la vie faisant, s'était ensuite refermé.
Au moment d'achever ce film [*Les Yeux ouverts* était encore en postproduction au moment de l'interview, NDLR], je me dis que je continuerai à filmer mon père. Parce que c'est un soin nécessaire et intéressant pour lui. Et parce que je peux m'occuper de lui en le filmant.

□

* Retrouvez la biographie de Juliette Warlop et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. *Les Yeux ouverts*, de Joffroy Faure, Sanosi Productions, 2023. Film soutenu à l'écriture et à la production par la Région Nouvelle-Aquitaine et le Département de la Dordogne.

Raconter la maladie, pour soi et pour les autres : quand la bande dessinée devient outil de prévention et de thérapie

Eme et Margot Turcat / Propos recueillis par Hélène Labussière*

L'une raconte son hospitalisation et les semaines de rééducation qui ont suivi son AVC ; l'autre, une errance de diagnostic et les multiples thérapies envisagées pour sa sclérose en plaques. Des expériences très différentes pour Margot Turcat et Eme[1], qui ont trouvé dans le dessin et la bande dessinée un mode d'expression pour écrire la maladie autant qu'une forme de thérapie[2].

Comment sont nés vos projets respectifs ?

Margot Turcat : Mes dessins étaient d'abord destinés à laisser une trace pour mon petit garçon : quand j'ai quitté la maison pour être hospitalisée, il n'avait que quatorze mois. Il me fallait un moyen d'expliquer ce qui arrivait.

Eme : Au départ, j'ai commencé à dessiner ce que je vivais, sans avoir en tête que cela allait donner une bande dessinée. Mais plus je dessinais, plus j'avais des choses à dire ; je ne pensais pas écrire cent quarante pages !

Le choix de la bande dessinée comme support de narration a-t-il été une évidence ?

E. : Complètement. Quand j'ai découvert ma maladie, à trente et un ans, je n'arrivais pas à en parler aux autres, tout en ayant besoin d'en dire quelque chose. Le dessin est venu soutenir cette nécessité d'exprimer mes ressentis. Il est devenu un exutoire et le personnage qui me représente s'est imposé. J'ai voulu le changer, mais c'était sous cette forme qu'il était juste. Cela a été très spontané.

M. T. : Les séquelles de mon AVC faisaient qu'à l'époque, je ne pouvais presque plus écrire et parler était aussi très compliqué. J'ai donc décidé de dessiner, car je n'avais aucun autre moyen de bien m'exprimer. Il faut savoir que j'ai eu un temps un blog BD : j'ai toujours plus ou moins dessiné mes histoires. Et je ne voulais pas me raconter avec des photos, me montrer à l'hôpital.

Mon petit orteil m'a dit, Eme, 2021

Est-ce que la pratique de la bande dessinée a eu une dimension thérapeutique ?

M. T. : Oui, car si mes dessins étaient pour mon fils, c'était aussi un challenge personnel : expliquer, écrire, dessiner, faire quelque chose de cohérent avec un début et une fin… Ce projet est devenu une rééducation à part entière.

E. : Pour moi aussi, ce fut d'abord une expérience personnelle. C'est important de sortir de soi une émotion, de la mettre en image. Dessiner ce livre a eu plusieurs fonctions, dont celle d'apprendre à me connaître. Ensuite, quand on donne à voir le résultat aux autres, cela produit des effets importants.

Comment êtes-vous passées de ce projet très personnel à l'envie d'être lues par les autres ?

E. : Le cheminement s'est fait petit à petit. Au départ, je ne me sentais pas légitime, car ce n'est pas mon métier. Mais un jour, j'ai fait lire des pages à une amie et son regard m'a permis de penser que c'était possible d'en faire quelque chose. Mais c'est compliqué de se montrer. Je souhaitais à la fois être au plus près de la réalité, que les choses soient authentiques et, en même temps, je craignais d'effrayer les gens… Finalement, j'ai dû m'ouvrir encore plus pour m'adresser aux autres.

M. T. : J'ai fini par poster mes dessins en ligne pour mes amis, ma famille, mes collègues, qui demandaient des nouvelles ou ne comprenaient pas… Cela restait dans un cadre confidentiel. Puis des copines qui avaient des comptes influents m'ont relayée et l'audience s'est élargie. Mais toute cette histoire est 100 % vraie, rien n'est romancé.

En quoi le support de la bande dessinée permet-il de faire passer des messages autrement ?

M. T. : J'aime ce genre, sans en être une immense lectrice non plus. Mais pour moi, se raconter avec le dessin est plus facile. Des détails permettent de poser une situation. Je n'aurais pas su le faire autrement.

E. : Certains dessins de l'album sont le fruit d'une recherche pour être au plus près de ce que j'ai vécu. C'est dur d'expliquer une douleur ou une sensation corporelle avec des mots. Le dessin le permet plus facilement, juste simplement en déformant le corps ou par une expression, par exemple.

Margot, vous précisez bien qu'il ne s'agit que de votre expérience propre. Pourtant, en vous lisant, on a l'impression de lire un véritable manuel autour de l'AVC…

M. T. : Ce n'était pas mon ambition au début. Mais à partir du moment où les gens se sont abonnés à ma page, je me suis dit qu'il fallait un peu expliquer ce dont je parlais. J'ai aussi voulu exprimer ce que les médecins, qui ont le savoir théorique, ne connaissent pas, à savoir l'expérience même de la maladie.

Eme, de votre côté, vous vous inscrivez beaucoup plus dans le témoignage, sans chercher à élaborer un guide autour de votre maladie…

E. : À un moment donné, la question d'inclure de la théorie s'est posée. Mais je n'avais pas envie de me positionner en porte-parole. Ma nécessité était simplement d'expliquer comment j'avais traversé les choses, à un niveau personnel et émotionnel.

Avez-vous parlé de ce projet au personnel soignant ?

E. : Un de mes médecins a été au courant. Il m'a beaucoup encouragée et était prêt à m'éditer. Mais je n'ai pas voulu mélanger les genres. Quant aux patients des services en neurologie, ils ont souvent manifesté le souhait de me lire et de diffuser le livre autour d'eux.

M. T. : Pour ma part, je leur en ai parlé assez vite, en partie parce que j'étais souvent bloquée au niveau de l'écrit. Mon orthophoniste m'a aidée à corriger des fautes, des mots inadéquats. J'en ai aussi discuté avec mes soignants en rééducation.

Cela peut être délicat de diffuser des informations concernant la santé quand on n'est pas médecin…

M. T. : Je suis lue en ligne par des soignants et des médecins et on ne m'a jamais reprise sur une erreur de contenu. Et surtout, je me suis fait relire par certains de mes médecins ! Cette validation par le personnel médical se poursuit, car le livre apparaît maintenant dans les bibliographies d'écoles d'infirmières ou d'orthophonistes et dans des cursus comme la neuropsychologie.

Vous l'avez exprimé, ces témoignages étaient avant tout destinés à vos proches et à vous-mêmes. Comment en êtes-vous arrivées à la publication d'un livre ?

M. T. : Je n'ai jamais eu cette prétention, d'autant moins pour des dessins accessibles en ligne, gratuitement. Mais en octobre 2020, j'ai reçu le message d'une éditrice de chez Larousse. Nous nous sommes appelées et, quelques heures après, le livre était lancé. J'ai eu presque honte que ce soit aussi simple, alors que j'ai des amis dont c'est le métier et qui travaillent énormément.

E. : Quand j'ai commencé à constituer un dossier, je ne connaissais rien à ce milieu ! J'ai eu des bons retours d'éditeurs, mais rien n'a abouti et là-dessus, le Covid est arrivé. J'ai alors compris que si je ne passais pas par le crowdfunding, le projet resterait dans les tiroirs et je me suis lancée. J'ai obtenu le montant demandé en seulement deux jours, il y a eu un véritable engouement. Bien sûr, la limite, c'est la diffusion du livre.

Mon petit AVC, Margot Turcat, éditions Larousse, 2021

Comment fait-on la promotion d'un livre sur un sujet aussi spécifique que l'AVC ou la sclérose en plaques ?

M. T. : L'album est sorti un mois avant la journée mondiale de l'AVC, pour avoir un bon relais presse. Le bouche-à-oreille a aussi beaucoup contribué à cette promotion. Mais le média qui a tout lancé, c'est Konbini, dont la vidéo a fait de très nombreuses vues. Ensuite, j'ai fait une tournée médiatique, dont un passage sur France 2, qui a touché une audience encore plus large. J'ai aussi été sollicitée par des médias plus spécialisés dans la santé, mais globalement, les interventions étaient plutôt tournées vers le grand public.

E. : Dans le cadre du crowdfunding, la diffusion repose surtout sur celui ou celle qui porte le projet. Évidemment, le cercle proche est le premier concerné. J'ai aussi communiqué l'information sur les groupes de réseaux sociaux spécialisés dans la maladie. D'autres personnes ont découvert le projet par hasard sur la plateforme Ulule.

Quels sont les profils des personnes qui vous ont soutenues ou qui ont interagi avec vous après vous avoir lu ?

E. : Les personnes qui m'ont écrit étaient parfois concernées par la maladie, mais pas systématiquement. On m'a souvent renvoyé que le livre touchait à quelque chose d'universel : comment on transforme une épreuve, comment on surmonte la maladie…

M. T. : Les profils étaient variés : il y a eu des personnes qui ont eu un AVC, leurs proches, des soignants, mais aussi des gens qui sont arrivés sur mon compte Instagram par hasard.

Maintenant que vous avez publié votre première bande dessinée, quels sont vos projets ?

M. T. : J'envisage une suite à *Mon petit AVC* pour parler de ce qu'il se passe après, du retour à la vraie vie et des difficultés qui surviennent aussitôt !

E. : Cette année, je suis sur un autre projet, avec Mathieu Siam[3] au scénario, autour de la peintre canadienne Maud Lewis, qui sera publié aux éditions Lapin. Il s'agira d'un album plutôt drôle, beaucoup plus léger ! Maintenant, je n'envisage pas d'arrêter la bande dessinée…

□

* Retrouvez la biographie d'Hélène Labussière et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Eme est le nom d'autrice d'Émeline Grolleau.
2. Émeline Grolleau, *Mon petit orteil m'a dit*, 2021. Pour commander le livre, écrire à lesdessinsdeme@gmail.com
Margot Turcat, *Mon petit AVC*, éditions Larousse, 2021.
3. Mathieu Siam est un auteur jeunesse et illustrateur néo-aquitain.

UNE ARTISTE À L'ŒUVRE

Marine Laclotte
La force du documentaire d'animation

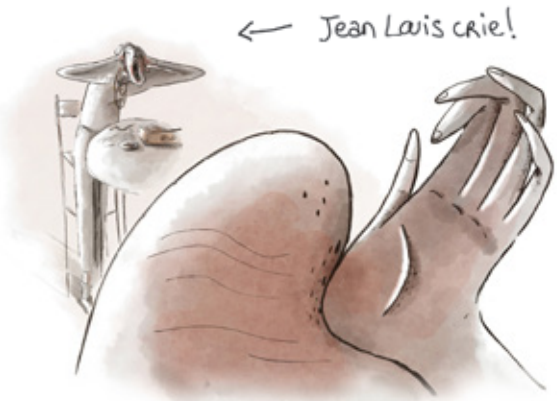
Par Amélie Galli

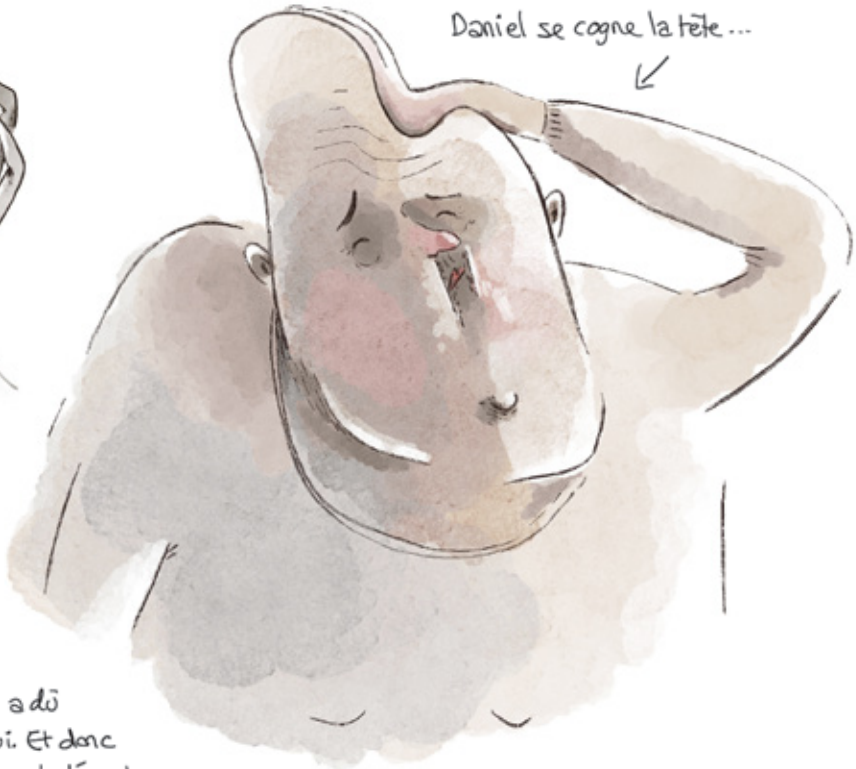
Le timbre de sa voix est aussi clair et bondissant que les traits qu'elle anime. À l'image de certains personnages de son film, *Folie douce, folie dure*, avec lequel elle a fait le tour des festivals et remporté le César du meilleur court métrage d'animation en 2022, Marine Laclotte semble, quand on la rencontre, prête à léviter dans le cadre, nous emportant par sa joie de vivre généreuse. Elle dessine depuis l'enfance, passée dans la petite ville de Cadillac, en Gironde, au début des années 1990. Après un baccalauréat Arts appliqués, elle intègre l'École supérieure des arts appliqués et du textile de Roubaix, puis l'École des métiers du cinéma d'animation d'Angoulême. « À la fin du bac, j'avais un peu expérimenté toutes les voies artistiques appliquées, explique-t-elle aujourd'hui. Ce que j'aimais le plus, c'était raconter des histoires et jouer. Je faisais beaucoup de théâtre. Le cinéma d'animation s'est imposé comme l'alternative idéale pour moi, mêlant le dessin et la réalité des récits à des notions de mise en scène et en espace. » Pour son film de fin d'étude, *Franck Krabi*, du nom du personnage principal qu'elle a créé, Marine Laclotte retourne aux sensations et aux interrogations de l'enfance. « Quand j'étais petite, on avait un voisin qui s'appelait Pedro et qui était très bizarre. Il vivait la nuit et avait plein d'obsessions. J'ai le souvenir d'un homme sympathique, mais avec qui le contact était étrange. Dans ma ville, il y avait un hôpital psychiatrique assez important. Ma mère y travaillait en tant qu'assistante sociale. Elle a beaucoup accompagné les rencontres occasionnelles que l'on pouvait faire, mon frère et moi, avec les patients. Son discours bienveillant, les explications qu'elle donnait sur les parcours de vie des malades nous rendaient leur différence accessible. C'est un peu la démarche que j'ai voulu suivre avec mon film de fin d'études : commencer à questionner la maladie mentale, à travers un profil de personnage plutôt poétique. »

Avant cela, la jeune cinéaste découvre la forme du documentaire animé en collaborant avec un étudiant du Creadoc[1], Benoît Allard, avec qui elle coréalise *Ginette*, portrait cette fois intimiste d'une femme paysanne dont Marine Laclotte dessine les traits à partir d'enregistrements sonores de sa voix. « J'ai beaucoup aimé travailler avec cette matière sonore réelle. Après mes études, je cherchais un sujet qui nécessitait une approche documentaire. Celui de la maladie mentale était le plus proche de moi. » Pour *Folie douce, folie dure*, sans producteur et quasiment sans filets, la jeune cinéaste passe deux mois dans un centre hospitalier fermé, avec une amie ingénieure du son pour recueillir la matière du tournage, au moyen d'un micro perché, rendant une spatialisation importante et permettant d'enregistrer « tous les petits silences, les temps d'attente entre les phrases ». « C'est assez drôle, se souvient Marine Laclotte, parce que quand j'ai commencé à écrire ce film, ce que je voulais, c'était donner la parole aux personnes en soins. Je pensais que l'on n'allait pas assez à leur rencontre, qu'on ne montrait jamais ce quotidien entre quatre murs. Dans ces lieux où les séjours sont longs, il y a la chambre et peu de sorties, c'est très fermé. Là-bas, ces personnes sont mises à l'écart de la société, j'avais envie que tout le monde les voie. Forte du témoignage de ma mère, j'étais certaine de rencontrer des personnalités incroyables dotées d'une grande poésie et de beaucoup d'humour. Je ne voulais pas faire d'interviews de soignants, je voulais raconter les gens par un autre prisme que leur maladie. Mais à force de tourner, je me suis rendu compte que ce qui me permettait à moi d'entrer en empathie avec les personnes en soins, c'étaient aussi les explications des soignants. Petit à petit, j'ai réintroduit ce discours que je n'avais pas prévu d'enregistrer. » De ces heures d'enregistrement – patiemment dérushées à la main dans un gros cahier, mi-grimoire, mi-journal de bord, complété par un jeu savant de gommettes colorées – Marine Laclotte tire des fils narratifs auxquels elle donne vie grâce à des lignes claires, « des éléments qui se transforment, apparaissent, dans un décor discret parce qu'avant tout sonore ». L'animation ici raconte la pâleur du quotidien qui se répète autant qu'elle figure ce que l'on ne peut montrer. Celle qui avoue pouvoir puiser des influences dans *La Moindre des choses*, de Nicolas Philibert, autant que dans le cinéma burlesque de Dominique Abel et Fiona Gordon, par exemple, conclut : « La force de l'animation est de traduire les émotions, les sensations, l'imaginaire des personnes. J'adore passer de plans ultra-réalistes à des séquences absolument poétiques, où les proportions changent, le monde bascule. » Marine Laclotte a deux projets en cours : un nouveau documentaire animé, *Et, si !*, pour lequel elle a partagé le quotidien d'une école primaire de la Drôme, et *Partez devant, je vous rejoins*, projet de théâtre pour lequel elle collabore avec l'autrice Sarah Salmona et le metteur en scène Stéphane Deleau, autour notamment de la représentation du handicap de cette dernière. « Je ne me vois plus fabriquer un film sans avoir rencontré un sujet documentaire, des personnes qui portent une histoire, une façon de parler, de bouger, que la matière organique – le papier et le crayon – va décrire. »

1. Filière de l'Université de Poitiers dédiée à l'écriture de création et à la réalisation documentaire.

Extraits de *Folie douce, folie dure*,
court métrage d'animation documentaire, écrit et réalisé
par Marine Laclotte, 18 minutes, produit par Lardux films,
César du court métrage d'animation 2022 .



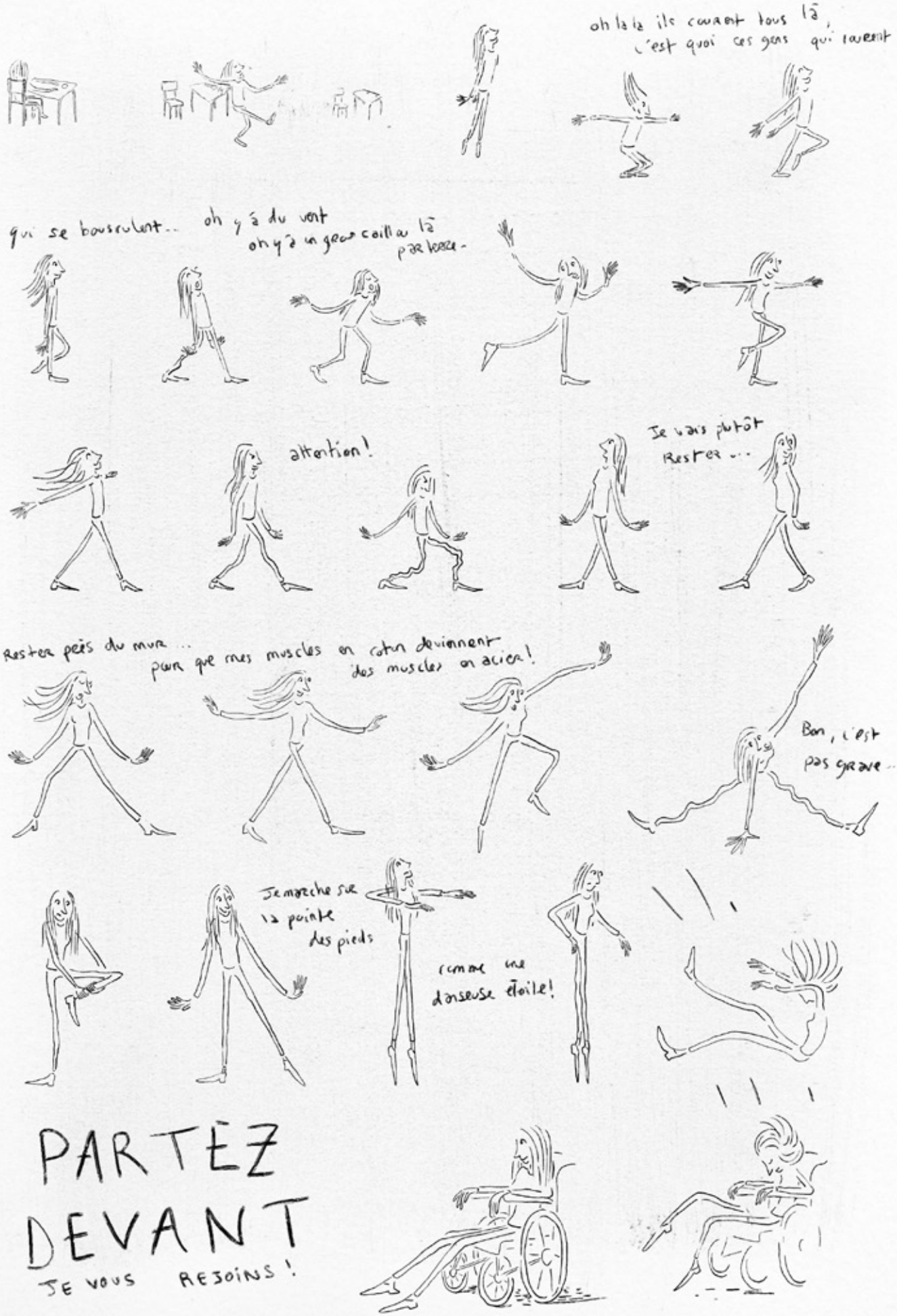


>Infirmier: ça c'est des comportements qu'on ne peut pas vraiment expliquer. Ça peut être un mouvement volontaire, quelque chose qu'il cherche par son schéma corporel... pour se rappeler qu'il existe, en fait. C'est pas forcément lié à une angoisse, ça peut être lié à un désir ou à un besoin. S'il veut quelque chose, il ne peut pas utiliser le « je veux », donc en faisant ça, il a dû comprendre que les gens venaient s'intéresser à lui. Et donc pour lui, c'est resté un schéma de compréhension et d'appel.

Si vous observez tous les patients, là, c'est comme si à un moment donné on leur avait enlevé leurs « désirs »... Parce qu'ils ne sont pas « sujets » dans la société... Donc on leur avait enlevé leurs désirs en coupant leurs demandes.
Petit à petit, je pense qu'on rentre dans un système où on se dit « et bien, ils n'ont pas de demandes, donc ils n'ont pas de désirs, donc ils n'ont pas de besoins... »

Estelle qui se fait couper les cheveux en carré plongeant!

>Estelle: T'es belle Estelle! Oh la garçesse!
>Reflet d'Estelle: T'as mangé quoi Estelle hier?
>Estelle: Attends, je suis occupée, faut que je me concentre sur la coupe!
Pourquoi les cheveux ils tombent quand on les coupe?
>Infirmière: Bah tu voudrais qu'ils flottent dans l'air?
>Estelle: oui je voudrais!



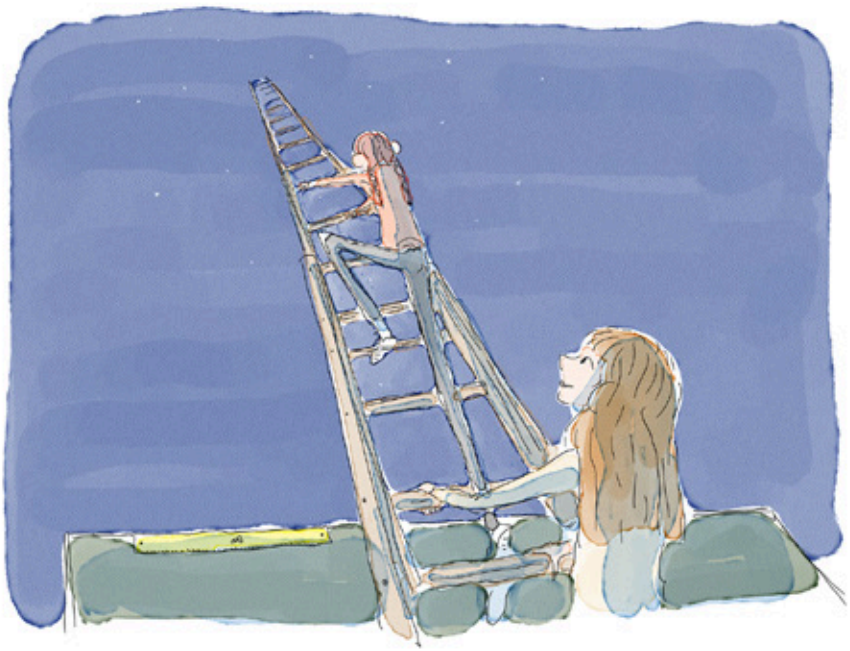
Dessins extraits d'une animation réalisée pour le spectacle de Sarah Salmona, produit par la compagnie Escapades en Jeu, en représentation au théâtre La Croisée des Chemins, Paris 19e, du 11 mai au 30 juin 2023.

Paul m'interpelle

>Paul : J'ai une idée pour toi Marine ! Faire un film sur l'écologie ! Mais quelque chose de très spécial... Pour faire comprendre... à tout le monde (!) ...
La Force de la Nature, la Beauté de la Nature, la Puissance de la Nature et ce qu'il se passerait si elle était pas là quoi ! Et COMMENT la protéger !!

Un film qui, pour une fois... VA MARCHER !

Lors d'une restitution de poésie, Liwenn et Siane chantent derrière le tableau d'ardoise de la classe



>A la tombée du jour, quand l'monde est K.O.
V'là qu'on sort les échelles et les chalumeaux
Franco,
On grimpe là-haut, Oh ! Oh !
Perchée sous les étoiles, givrées que nous sommes
Dans la nuit noire, nous travaillons pour les hommes,
Encore,
Nous travaillons encore,
Rallumeurs d'étoiles
Rallumeurs d'étoiles
Hissez haut notre idéal
Hissez haut nos idées haut nos idées
Et encore, et encore...

Puis elles s'échappent dans le ciel et avec d'autres enfants de la classe, discutent du monde...

>Siane : Moi j'ai peur pour moi, pour la planète, mais même pour ceux qui vont arriver après nous ! C'est pas très cool ! Fin, y'a des gens qui sont passé avant nous et qui nous ont laissé ça déjà... Mais du coup... j'ai super envie que cette génération elle y arrive ! Des fois, je me dis que... Tout ceux qui ont pollué la planète avant... quand ils ne seront plus là, après il n'y aura plus que les gens qui ne polluent pas la planète ! Et la planète ira mieux.
>Chiara : Moi je pense qu'elle sera tellement recouverte de pollution, qu'elle va disparaître. J'espère que si ça arrive un jour, il y aura une autre terre qui se réalise et qu'on s'inspire de la nature cette fois.
>Liwenn : Je sais pas, mais ça me fait peur... Je me dis : par exemple nous en 2050, y'a plus de drame... Et du coup ça me stresse ! J'essaie de faire quelque chose mais je sais pas vraiment quoi...
>Siane : On a coupé la tête des Rois pour plus avoir de chef et là j'ai l'impression que le président il est pas là pour nous aider, mais surtout pour aider son pouvoir. C'est plus du tout pour nous, mais pour eux qu'ils le font ! C'est beaucoup moins bien que ce qu'on avait pensé ! Faudrait aussi couper la tête des présidents !
Je rigole, je rigole !!!

Extrait de *Et, si !*, projet de documentaire animé en court de développement, 24 minutes, produit par Lardux films.

FILMER ET ÉCRIRE L'UNIVERS DE LA SANTÉ : PROCESSUS DE CRÉATION/ MODES DE PRODUCTION

L'Envoûtement : *un cinéma qui embrasse le handicap*

Par Fabrice Marquat*

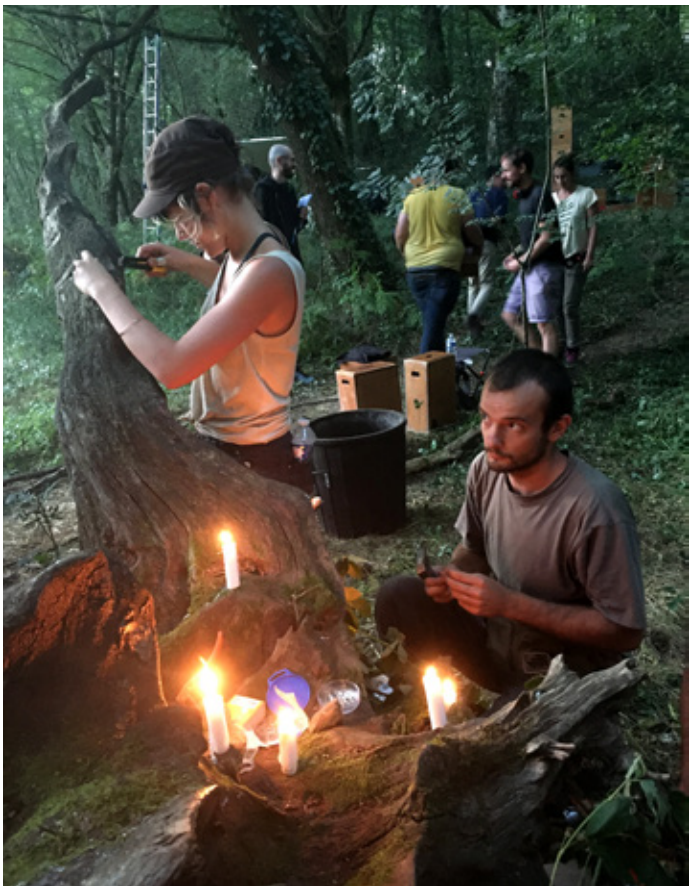
L'auteur-réalisateur Nicolas Giuliani vient d'achever le tournage et la postproduction de son dernier film, un moyen métrage de fiction pensé, réalisé avec et pour des personnes en situation de handicap. Une histoire d'amour, devant et derrière la caméra, commentée par le cinéaste et son producteur Gautier Raguenes.

LES BASES D'UN PROJET ATYPIQUE

Mai 2020, la crise sanitaire s'installe durablement. Les tournages prévus sont annulés, les auteurs et les autrices, calfeutrés chez eux, écrivent des scénarios, en lien ou non avec la dure réalité. Les sociétés de production, en prévision de jours meilleurs, déposent quantité de dossiers de demande d'aide à la production aux différents fonds spécialisés. Les Films Hatari sollicitent le fonds néo-aquitain pour le projet de moyen métrage *L'Envoûtement* de Nicolas Giuliani, dont le synopsis minimaliste évoque déjà tout un univers : « Dans un établissement maraîcher qui fait travailler des personnes en situation de handicap, Bruno et Céline vivent en parfaite harmonie… Jusqu'au jour où Lucie intègre l'équipe des éducateurs. »

L'auteur-réalisateur a écrit et pensé son film autour de l'Esat[1] de Chauffailles, en Saône-et-Loire, qu'il connaît bien : adolescent, il s'y rendait régulièrement avec ses parents pour acheter des légumes cultivés et vendus par les résidents. Une confrontation qui le gêne et l'intrigue. Puis un épisode le marque plus particulièrement : pour peser un kilo d'oignons, la personne qui les sert fait des allers-retours entre la cagette de légumes et la balance, d'un bout à l'autre de la pièce, avec un oignon en main à chaque voyage. Si la scène amuse l'adolescent sur le moment, elle resurgit plus tard chez l'adulte devenu réalisateur, qui se questionne sur la notion de temps et d'espace : « Avec le cinéma, on peut raconter quelque chose de la temporalité des gens. Le documentaire nous apprend que la durée d'un plan raconte une parcelle de la durée d'un être vivant. »

Le projet étant soutenu par la Région Nouvelle-Aquitaine et par le Département de la Dordogne, il faut dès lors trouver un lieu de tournage adapté. C'est la visite de l'Établissement public départemental de Clairvivre, non loin de Salagnac, en Dordogne, qui confirmera la possibilité d'ancrer le projet sur le territoire néo-aquitain. Construite au début des années 1930, la Cité de Clairvivre était initialement destinée à accueillir les blessés aux poumons de la Première Guerre mondiale et leurs familles. Aujourd'hui, cette petite ville en pleine nature accueille quatre cent cinquante personnes en situation de handicap, accompagnées par trois cent cinquante professionnels. La directrice, Myriam Duval, et les éducateurs accueillent le projet de film à bras ouverts, l'une des missions d'un Esat étant d'offrir à ses résidents un épanouissement culturel.



L'Envoûtement, tournage – Photo : Fabrice Marquat

CONSTRUIRE UN FILM

Au même titre que le célèbre feu de Jack London, il faut du temps, de la patience et une certaine forme d'amour de l'art pour ériger la structure financière, technique et humaine d'un tel projet. Avec le concours de Thierry Bordes, de l'association Ciné Passion en Périgord, la prise de contact avec la direction de Clairvivre se fait facilement. La crise sanitaire empêche la perspective d'un tournage immédiat. La production et le réalisateur proposent alors la mise en place d'ateliers cinéma pour les résidents. Neuf volontaires souhaitent participer aux neuf ateliers qui auront lieu quatre jours par mois, de septembre 2021 à mars 2022. Le but de ces

ateliers pédagogiques est de permettre aux résidents de concocter des haïkus documentaires, réalisés en trois plans et sans logique narrative. Ces micro-films donnent à voir quelque chose de leur regard, de leur façon de voir le monde, des personnes qui les entourent et de ce qui les émeut. Mis bout à bout, ils constitueront un regard collectif, fragmentaire et impressionniste de l'endroit où ils vivent. Une démarche proche de celle d'Alain Cavalier lorsqu'il réalisa sa série de portraits[2].

Si l'un des buts de ces ateliers est pour le réalisateur d'identifier les futurs comédiens et comédiennes du film en devenir, ils constituent aussi le meilleur moyen de poser les bases d'une confiance mutuelle entre un lieu, ses habitants et une équipe de tournage, en respectant le rythme de vie des résidents. Une note de production va dans ce sens : « Souvent l'équipe de tournage est parachutée dans un décor, n'a que quelques heures pour inventer, jouer, mettre en scène une situation. Nous sommes conscients – à la place que nous occupons – que c'est à chaque fois un véritable pari. A fortiori quand les rôles principaux sont tenus par des personnes autistes ou trisomiques. […] Donner du temps à Nicolas sera notre beau souci, à nous, producteurs. »

FILMER ET METTRE EN SCÈNE UNE PERSONNE EN SITUATION DE HANDICAP

Fort de sa cinéphilie et d'une expérience du cinéma documentaire, Nicolas Giuliani détermine précisément en amont du tournage les implications de son histoire sur les acteurs en situation de handicap. Au cours d'ateliers et de recherches diverses, il s'est intéressé principalement à la vie amoureuse de ces personnes. Ses personnages, Bruno et Céline, vivent une histoire d'amour harmonieuse quand l'arrivée d'une nouvelle éducatrice perturbe cet équilibre : Bruno en tombe amoureux. Dès l'écriture du scénario, les éducateurs consultés l'ont averti que cette situation ne pouvait pas exister dans la réalité, car elle met en jeu un rapport de pouvoir et de domination à proscrire. C'est en cela que *L'Envoûtement* sort d'un cadre documentaire et entre pleinement dans une narration fictionnelle. Le réalisateur ne souhaite effectivement pas filmer des personnes handicapées dans leur quotidien et leur réalité, mais raconter une histoire d'amour, avec des personnages fictifs et des comédiens pour l'incarner. Cette démarche a plu à la direction de Clairvivre car elle permet d'amener les résidents ailleurs, de ne pas leur faire rejouer ce qu'ils et elles sont déjà. « Cela évite une forme de vol, de prédation, et favorise la création », précise le cinéaste. Gautier Raguenes évoque le travail du réalisateur Werner Herzog, qui n'a pas d'empathie pour ses personnages parce qu'ils sont fragiles mais les filme comme des personnes entières, qui luttent, et jamais comme des victimes. Nicolas Giuliani confirme cette référence : « Il y a dans ce projet beaucoup plus qu'un défi. C'est une tentative d'illuminer le mystère de l'autre. Ne pas chercher à expliquer. Mais donner à ressentir de quoi l'être tout entier est la réponse. » De fait, c'est cette ambition cinématographique qui est éthique et respecte au mieux ces femmes et ces hommes.

L'Envoûtement, tournage – Photo : Fabrice Marquat

SOIGNER PAR LE CINÉMA ?

À la suite des ateliers organisés il y a quelques années dans un autre Esat, Nicolas Giuliani rapporte ses impressions : « Je rencontrais une quinzaine de résidents. Certains, muets comme des pierres, venaient pour m'observer plus que pour parler. D'autres, comme des écoliers craintifs et scrupuleux, répondaient laconiquement à chacune de mes questions. Mais la majorité se mit à s'ouvrir, à se libérer de ce qui n'avait peut-être jamais été dit, à pleurer parfois. Comme je l'avais pressenti, le fait que je sois inconnu et que je sois là pour ça ouvrait une brèche. Durant ces échanges, l'essentiel se passa hors des mots. Ce fut plus une question de regard que de communication. J'observais quelque chose de la violence et de la pudeur. De la révélation et du secret. Du manque et des interdits. Je voyais les regards couchés, les épaules raides, les mains nouées. J'entendais les débits accélérés et le tumulte intérieur. Il me semblait qu'il y avait dans ces échanges quelque chose qui vibrait plus fort que si j'avais parlé d'amour avec quelqu'un qui n'était pas handicapé, une émotivité extrême accentuée par la difficulté à se faire comprendre… L'énigme de l'amour était là, nue et intouchée, vibrante comme dans un cœur d'enfant. »

Après le tournage de *L'Envoûtement* et sa longue préparation, il est difficile pour le réalisateur ou le producteur d'en mesurer les effets, bénéfiques ou non. Ils ont gardé à l'esprit que ce sont des personnes qui vivent ailleurs. Il faut donc travailler en essayant de dépasser ce fait et ne pas faire comme si cela n'existait pas. « Il a fallu jouer, composer avec ce qu'ils étaient. C'était joyeux, ludique, et ils étaient heureux de faire le film, ça leur a fait du bien », se rappelle Nicolas Giuliani. Le temps de parole en dehors du tournage a permis de créer un lien qui atténue les différences et augmente la confiance. « C'est l'acte de création qui est de l'ordre du soin. C'est diffus, compliqué de voir à quel point cela agit de façon déterminante », précise Gautier Raguenes. Et le réalisateur de conclure : « Je suis très attaché à l'idée qu'un plan de cinéma est une demeure, habitée par le regard. Un endroit de pacification où peuvent s'exprimer des violences. Des choses peuvent se régler dans ce cadre. »

□

* Fabrice Marquat est chargé de mission Fonds de soutien court métrage de fiction à ALCA. Retrouvez ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Un établissement et service d'aide par le travail (Esat) est un établissement médico-social de travail protégé, réservé aux personnes en situation de handicap et visant leur insertion ou réinsertion sociale et professionnelle (source : Wikipédia).
2. *Portraits de Alain Cavalier*, documentaire d'Alain Cavalier, Caméra One Télévision, 1987 et 1991.

L'Envoûtement
Fiction, 2023, 47 min
Auteur-réalisateur : Nicolas Giuliani
Producteurs : Michel Klein, Gautier Raguenes (Les films Hatari), Alice Bégon (Les films d'argile)
Interprètes : Guillaume Drouadaine, Manon Carpentier, Élise Lhomeau

Révéler leur éclat

Denis Cointe / Propos recueillis par Lætitia Mikles*

Jouxtant la Maison d'accueil spécialisée Le Barail à Mérignac (33), se cache un espace naturel devenu, grâce à l'action d'un petit groupe d'artistes, un jardin poétique. Les résidents, des adultes en situation de polyhandicap, s'y retrouvent pour profiter de la lumière, du parfum des plantes, du contact avec la terre et d'installations sonores conçues pour le lieu. L'artiste Denis Cointe a filmé ce jardin où les promeneurs s'ouvrent à l'expérience d'un ailleurs.

Vous êtes un artiste pluridisciplinaire. Quel est votre parcours ?
J'ai commencé par les arts plastiques, la peinture, la photographie, des installations d'art vidéo. Quand je suis arrivé à Bordeaux, dans les années 2000, j'ai intégré la compagnie Fracas : un groupe de musiciens qui jouent un répertoire allant du rock au free-jazz et qui travaillent sur la performance en invitant des écrivains, des danseuses et des sculpteurs. Par la suite, j'ai créé la compagnie Translation, toujours à Bordeaux, pour porter des projets scéniques mêlant littérature, musique et images. J'ai collaboré avec Marie NDiaye sur deux projets : *Die Dichte* et *Délivrance*, présentés en France et en Allemagne. Avec *Isolés en tant que motifs*, j'ai mis en espace le poème de Jean-Christophe Bailly : *Blanc sur noir*.

Barail – © Denis Cointe

C'est le spectacle vivant qui vous a amené au cinéma ?
En parallèle à ce travail scénique, j'ai exploré des formes plus cinématographiques. Mon premier film, *Y penser sans cesse*, produit par le Grec[1], était un film essai qui prolongeait le dispositif scénique réalisé avec Marie NDiaye. On reprenait les matériaux – le texte, la voix, la musique – en l'associant à tout un travail d'images prises à Berlin. Mon deuxième film, *Ouzoum*, convoquait des fantômes dans une vallée isolée des Pyrénées.

Dans votre film* Barail[2]*, on retrouve cette envie de mêler l'art à la présence de la nature…
À l'origine de *Barail*, il y a d'abord eu le projet d'un jardin artistique. C'est une création collective qui nous a rassemblés, le plasticien Laurent Cerciat, le paysagiste Fabrice Frigout, la réalisatrice sonore Laure Carrier et moi. De 2015 à 2019, nous avons travaillé à la création de ce jardin avec les habitants de la Maison d'accueil spécialisée (MAS) Le Barail, avec les équipes professionnelles qui y exercent et avec les parents des résidents. La réalisation de cet « ailleurs » à côté de l'institution a donné trois projets artistiques connexes. D'abord, un documentaire sonore réalisé par Laure Carrier sur l'empreinte sonore des résidents, dont beaucoup n'ont pas l'usage de la parole. Puis une exposition, *Paradis*, issue de la rencontre du paysagiste Gilles Clément et d'une réflexion sur le travail sensible et sensoriel du jardin. Enfin, j'ai eu envie de filmer la présence des habitants du Barail, en évitant l'image stigmatisée des personnes en situation de handicap, trop souvent associées à l'espace de l'institution médico-sociale. Je voulais les filmer dans le jardin pour qu'une autre image advienne. Mais pour cela, il fallait que quelque chose arrive.

D'où l'idée de ces installations sonores, des enceintes qui diffusent du son à des moments particuliers dans le jardin ?
Laure Carrier proposait déjà des temps d'écoute individuels au sein de la MAS. Les œuvres sonores qu'elle faisait écouter aux résidents vont de l'audionaturalisme à la musique concrète, ou encore des paysages sonores naturels à d'autres plus urbains – une découverte de la création sonore, à partir de ses propres réalisations et de celles d'artistes comme Félix Blume, Chris Watson, ou de naturalistes comme Fernand Derroussen… Dans le jardin, se trouvent des enceintes qu'on peut activer grâce à un bouton-poussoir. Dans le film, par exemple, on voit Maryse activer une enceinte qui diffuse des chants ethniques : peuls, vietnamiens ou bigourdans. Il y a une autre installation qui diffuse des chants d'oiseaux de la Grande-Savannah, une région d'Amazonie. Ces deux installations sont pérennes, à disposition des habitants du Barail tout au long de l'année. D'autres ne sont là que le temps du film. C'est nous qui promenons les résidents et les installons dans le jardin pour proposer des moments d'écoute en

temps réel. Laure les connaît depuis des années. Elle sait ce que telle personne aime écouter. En fonction des réactions des résidents, elle module les sons, leur en propose d'autres et les mixe en interaction avec les personnes, mais aussi en fonction des micro-événements du jardin. Tout ce dispositif n'est pas décrit dans le film. On en a juste donné quelques indices, car on ne voulait pas que le film soit assimilé à un « atelier occupationnel ». Nous souhaitions avant tout qu'un autre regard sur les habitants soit possible.

Ces moments d'écoute, de temps suspendu, de contemplation que vivent les résidents, nous obligent à les regarder différemment. On est dans un rapport immédiat et sensoriel avec eux, qui est assez troublant…

Barail – © Denis Cointe

Le jardin n'assigne pas une identité aux personnes. C'est une parenthèse sociale. Une utopie ou une hétérotopie, comme disait Foucault. Généralement, quand on fait des documentaires sur des personnes en situation de handicap, notamment des personnes déficientes mentales, on les filme très souvent à l'intérieur d'instituts. Ce sont des lieux qui les cadrent, qui les connotent, qui les définissent. Le parti pris de *Barail*, c'est de tenter, par le sensible, de rencontrer ces personnes. Et possiblement de percevoir un fragment du réel par une expérience sensorielle. Bien sûr, il y a quand même une apparence physique, avec tout ce que cela charrie de construction sociale et politique autour de la question du handicap. En soi, l'image est extrêmement chargée. Le film tente de transformer le regard, dans un rapport presque de corps à corps avec ces personnes. Je sais que ce rapport frontal, ce face-à-face dans lequel le spectateur n'est pas ménagé, peut poser question.

Pour opérer ce travail sur le regard, il faut que les sujets acceptent la caméra. Or, comment filmer des personnes qui n'ont pas nécessairement conscience d'être filmées ?

Ce film ne serait pas ce qu'il est sans la relation qui s'est établie entre nous. Au fil des ans, une intimité s'est nouée. Cela fait six ans qu'on est en lien avec eux, on connaît leur famille. S'il y a la moindre gêne, aucune négociation n'est possible : en quelques secondes, ils sont partis ou manifestent leur mécontentement. Il y a aussi certains résidents avec qui une connivence est possible, comme Silvano, qui fait des constructions avec la terre et le bois. Quelle conscience ont-ils de l'idée que je fais un film ? Je ne sais pas. Mais pour moi, la vraie question éthique est : qu'est-ce que je transmets au public de cette personne ?

On parle souvent d'invisibilisation des personnes en situation de handicap…

Pour rencontrer quelqu'un, la première chose, c'est de pouvoir la voir, de la regarder et que ce regard ne soit pas pollué par tout un tas de considérations sur la maladie, la souffrance, par la tentation de leur apposer une identité figée. Ce sont des personnes dans un jardin avec une réceptivité autre, avec une sensibilité plus forte, notamment au son.

Pour donner à voir, vous avez choisi le cadre fixe…

J'ai mis beaucoup de temps à trouver ce dispositif. C'est le rapport contemplatif qui m'a guidé. Il y avait aussi l'idée de faire des portraits. Avec le monteur, Antoine Boutet – lui-même réalisateur et plasticien –, nous voulions nous détacher de l'installation vidéo du centre d'art pour faire un film qui progresse, qui démarre et qui se termine. Cela impliquait des rapports de temps, de durée, de lenteur pour que notre regard se transforme et pour créer une circulation qui s'éloigne d'une simple succession de portraits. Il fallait laisser au spectateur le temps d'habiter l'espace du film. À partir du moment où il n'y a plus cette torpeur qui nous saisit, qu'on se détache de tout ce qui nous fait peur – la déficience, la maladie –, alors une autre image s'offre à nous. On peut recevoir la présence de l'autre. Le corps des résidents, leur expression corporelle, la façon dont ils reçoivent les sons, moi j'y trouve vraiment beaucoup de beauté. L'intention du film, c'était de révéler leur éclat.

□

* Retrouvez la biographie de Lætitia Mikles et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Groupe de recherches et d'essais cinématographiques : www.grec-info.com
2. *Barail*, documentaire de Denis Cointe, produit par L'Atelier documentaire, 2022. Soutien à l'écriture, au développement et à la production de la Région Nouvelle-Aquitaine en partenariat avec le CNC et accompagné par ALCA.

« Fabriquer ensemble un film a une portée presque thérapeutique »

Zoé Liénard et Thomas Schmitt / propos recueillis par Emma Deleva*

Zoé Liénard, réalisatrice, et Thomas Schmitt, son producteur (La Chambre aux Fresques) reviennent sur Les Échappées[1], *ce documentaire tourné à Montpellier en 2020. Poser sa caméra dans La Boutik, un centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour les usagers de drogue réservé uniquement aux femmes, n'a pu être possible que grâce à un fort lien de confiance. Un enjeu commun à tous les films portant sur le soin.*

Quand débute* Les Échappées*, une poignée de femmes se baignent dans une rivière. De cette bouffée de liberté, nous sommes ensuite emportés dans La Boutik, ce lieu où elles sont accueillies, écoutées, sans jugement ni obligation de soins. Comment est né ce premier film ?

Zoé Liénard : Le point de départ est ma mère, Gaby, infirmière à La Boutik. Depuis longtemps, j'avais ce projet de portraits croisés entre ma mère et celles qu'elle accompagne dans son travail, pour la plupart marginalisées. L'enjeu était important. Non seulement j'ai filmé ma mère, mais aussi là où elle travaille. Je ne devais pas détruire ce qu'elle a bâti et ne pas la trahir. Comme elle est dans le social depuis 2000, je connaissais certaines de ces femmes. Être la fille de ma mère a été un véritable atout, j'étais déjà identifiée. Je n'ai pas fait ce documentaire par hasard, j'étais intriguée par ces femmes, je suis allée passer des journées à La Boutik pour discuter, prendre un café… Cela a permis de créer l'indispensable relation de confiance. C'est un centre où l'on parle de consommation de drogue, de produits illicites. De plus, ces femmes sont stigmatisées et n'ont pas forcément envie de se montrer, de parler d'elles. J'ai dû expliquer ma démarche et pourquoi je voulais faire ce film. Il a fallu prendre du temps, toutes avaient besoin de valider ce que je voulais dire sur elles.

Thomas Schmitt : Même quand il y a un désir de film d'un auteur ou d'une autrice, avoir accès à ces endroits fermés ou ouverts à une population spécifique – dans le cas de documentaire abordant une thématique autour du soin ou de ce que les Américains désignent par le *care* – ne peut être possible que lorsque ce lien de confiance est tissé. Pour *Les Équilibristes* de Perrine Michel, sur les soins palliatifs, avant de tourner à l'hôpital des Diaconesses, la cheffe de service était d'accord, à l'unique condition que la réalisatrice convainque tout le monde. Cela lui a pris six mois, car ils avaient été échaudés par des reportages télé. Ce temps préparatoire est primordial.

Vos premiers repérages ont eu lieu en mars 2020, alors que la pandémie débutait. Comment avez-vous organisé le tournage ?

Z. L. : Nous avons réussi à avoir des périodes de tournage car La Boutik, en tant que centre de soins, est restée ouverte. Structure de première ligne, son but est de créer du lien avec ces femmes.

Les Échappées, de Zoé Liénard – © La Chambre aux Fresques

Elles sont acceptées comme elles sont. Ce lien passe aussi par le tactile, comme on le voit lors de la scène du massage. Tous les ateliers « soin et bien-être » ont été rapidement annulés, il a fallu réadapter le film. Il y avait les contraintes restreignant le nombre de personnes dans le centre malgré une équipe de tournage composée de quatre personnes. L'équipe de La Boutik avait très envie que le film se fasse et nous a beaucoup aidés. À partir du moment où nous avions commencé, il fallait continuer coûte que coûte. Nous voulions l'inscrire dans une continuité narrative, de l'été à Noël ; il y avait aussi le risque de perdre ces femmes. Le tournage a duré une trentaine de jours sur quatre sessions.

Existe-t-il des spécificités en matière de tournage pour ce type de film ?

T. S. : Outre l'accès au lieu, filmer dans un centre de soins et social pose plusieurs questions. Il faut trouver, avec l'encadrement, la bonne mesure afin d'être présent sans être trop impactant sur son travail. Plutôt que de venir un mois complet et d'imposer une présence lourde, il est préférable de faire plusieurs sessions de travail régulières d'une semaine, en prévenant les intervenants des moments où l'on est là. Cela aide à créer le lien tout en permettant à l'équipe de travailler certains points, seule, en autonomie, sans

notre intervention. Pour le film de Sandrine Bonnaire, *Elle s'appelle Sabine*, nous avions mis en place, pour les patients autistes et l'équipe, un rythme régulier de quatre jours de tournage toutes les quinzaines et ce, pendant trois mois. Des photos du tournage étaient affichées et l'équipe du film était très réduite. L'idée était de prendre rendez-vous afin de ne pas générer d'angoisse chez les patients. Quand on tourne avec des personnes fragiles et à fleur de peau, il est vraiment important d'être dans un lien de long terme.

« Quand on tourne avec des personnes fragiles et à fleur de peau, il est vraiment important d'être dans un lien de long terme. »

Comment fait-on pour garder ses distances en tant que réalisatrice ?

Z. L. : L'enjeu est identique à celui des professionnels du soin. Quand leur journée de travail est terminée, ils rentrent chez eux. Même si c'est très compliqué, pour se protéger, ma mère est obligée de mettre cette barrière, sinon elle peut se faire submerger. J'ai beaucoup discuté avec elle sur ce que je devais faire des paroles fortes que ces femmes m'ont livrées. À un moment, je ne savais plus si elles se confiaient juste à moi, en oubliant la caméra, ou si elles avaient un message qu'elles voulaient porter, en s'affirmant, ou si elles se rendaient compte qu'elles pouvaient aussi être écoutées par des gens de leur entourage. J'ai eu besoin de l'avis de ma mère en tant que professionnelle sur mon propre travail.

Quel a été l'effet des Échappées ?

Z. L. : Pour l'équipe de salariés, ce film a été un véritable outil, dès le tournage. C'est impressionnant comme certaines femmes se sont épanouies, cela a donné aux encadrants un recul sur leur travail. Un événement culturel a eu lieu à la Halle Tropisme, à Montpellier, au cours duquel un prémontage de la version longue a été diffusé. L'une des femmes, Émilie, a pris la parole à cette occasion. Elle a une petite fille, un appartement, elle est stabilisée et elle est dans une démarche constructive. Le regard sur La Boutik a changé et libéré certaines paroles. Elles ont repris du courage. Le soin n'est pas notre cœur de métier, ni notre objectif de base. C'est un des avantages collatéraux. La visée originelle était de rendre la parole à ces femmes marginalisées.

T. S. : Les personnes atteintes de handicap ou en marge font partie de la société et en les rendant visibles, nous réaffirmons qu'elles sont avec nous. Cela valorise aussi le travail des soignants et des aidants. Nous passons dans leur vie et leur quotidien continue. Il est important de leur montrer que nous ne venons pas là, parachutés, pour prendre le temps d'un tournage ce que l'on veut et puis partir. Cela nécessite un accompagnement de sortie différent d'un documentaire à l'autre, car il y a un vrai enjeu pour les personnes que l'on filme. Ce sont des êtres humains à qui l'on a un retour à faire, éthiquement ; il est important que cela ne soit pas à sens unique.

Une version longue des Échappées est en cours de montage pour le cinéma. Était-ce prévu dès le début du projet ?

T. S. : Oui, dès le départ, l'envie a été d'avoir une version longue pour laisser plus de place aux femmes de La Boutik et développer la relation mère-fille.

Les Échappées, de Zoé Liénard – © La Chambre aux Fresques

Z. I. : Cette démarche est aussi une prolongation de notre lien avec ces femmes. Je les tiens au courant de l'avancée de la version longue. Notre relation s'est tissée autour du film que nous avons fait ensemble, ce n'était pas que de l'utilitaire. Le but du long métrage est de mettre à bas les préjugés. L'enjeu du film télé était de les dépasser ; avec la version longue, nous voulons aller plus loin, suivre ces femmes lors de leur escapade hors de la ville, dans la nature, quitter leur quotidien dur et urbain, sortir de La Boutik, s'échapper plus, leur donner le temps de respirer.

Quels seraient les points communs entre les films qui parlent du soin ?

T. S : Fabriquer ensemble un film a une portée presque thérapeutique. Quand Sabine a vu celui réalisé par sa sœur, ce fut magique. Elle n'avait jamais été aussi sage pendant une heure et demie, puis elle a regardé le DVD en boucle. Cela a aidé à baisser ses doses de médicaments. Quand *À mercredi* de Natacha Compain a été diffusé dans un multiplexe à Angoulême, les trois enfants atteints de handicap, que la réalisatrice et éducatrice spécialisée a suivi pendant trois ans, ont pris la parole en public. Le petit Léo, dysphasique, a réussi à se faire comprendre – et pour lui, c'est « son film », il en est fier – et le fait d'avoir été filmée a épanoui la petite Léa. Lorsque l'on a affaire à des patients, des malades, des personnes en situation de handicap, il y a une fragilité et il faut être subtil pour montrer leur image. Dans le documentaire, en général, le but est de faire avancer les choses, même si ce sont de petites évolutions. Avec un film sur le soin, on soigne peut-être un peu ceux qui y participent, sans tout maîtriser évidemment.

* Retrouvez la biographie d'Emma Deleva et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. *Les Échappées*, documentaire de Zoé Liénard (52 minutes) est coproduit par France 3 Occitane et France 3 National pour la case L'Heure D. Le film a été soutenu en production par la Région Nouvelle-Aquitaine en partenariat avec le CNC et accompagné par ALCA.

chambreauxfresques.com

Les Embobinés ou comment favoriser la rencontre et le partage dans les structures médico-sociales

Par Émilie Escourido*

Lara et Maud Jaskula sont les fondatrices de l'association bordelaise Les Embobinés. Après des études de conception et production audiovisuelles, elles se retrouvent, en 2017, avec l'envie de mêler artistique et social et proposent alors à des structures sociales et/ou médicales des ateliers de sensibilisation artistique par le médium vidéo et la création de films collaboratifs. L'association réalise aussi des courts métrages.

Les Embobinés cocrée en 2022 le projet multidisciplinaire Éveil, mêlant vidéo, danse, cirque, théâtre et musique avec une quinzaine d'artistes. Il est proposé aux résidents de l'Ehpad Le Petit Trianon et de la résidence autonomie Maryse-Bastié, deux structures bordelaises accueillant des seniors. D'abord pensé autour de la thématique du non-essentiel, le film prend une autre forme lors de la phase d'écriture pour évoquer les petits bonheurs de la vie et les revendications de ces publics. Le projet mêle découverte d'œuvres et pratique artistique avec des ateliers organisés toutes les semaines dans chaque structure et une rencontre spectacle par mois.

Le projet Éveil – © Les Embobinés, Lara et Maud Jaskula

Constatant que la crise sanitaire a creusé un fossé de solitude pour ces personnes, Les Embobinés souhaitent créer des espaces de rencontre, comme l'expliquent les deux fondatrices : « Certaines personnes vivent ensemble depuis des années dans ces structures et ne se connaissent pas. Ce type de projet permet de se découvrir par l'humain et non pas seulement par les conditions de vie ou l'âge. On délaisse la question du soin pour s'intéresser aux personnes. »

Lara et Maud Jaskula invitent les membres du personnel soignant à participer en se prêtant au jeu des entretiens filmés. Pour eux, il s'agit aussi de découvrir les résidents d'une autre manière et d'en apprendre plus sur leur vécu en sortant du cadre médical et ainsi de porter un autre regard sur les personnes qu'ils accompagnent.
Un projet de médiation artistique offre un espace d'expression. Avec Éveil, les participants sont invités à parler d'eux, à solliciter leur mémoire et à partager des histoires de vie. « Pour certains résidents qui avaient du mal à s'exprimer et à parler d'eux, la caméra leur a permis de s'ouvrir », racontent les réalisatrices, qui ajoutent : « Quand on fait intervenir des artistes, on voit des sourires sur les visages ; cela a du sens. » La vidéo contribue ainsi à créer du plaisir et à partager des émotions.

Cette démarche participe également à la valorisation des personnes. Le projet s'achèvera sur une journée de spectacle multidisciplinaire et une restitution du documentaire en mai 2023 au cinéma Utopia de Bordeaux.

Le projet a bénéficié de nombreux soutiens[1], ce qui a permis de proposer un film d'atelier réalisé dans des conditions professionnelles avec des techniciens, un mixeur et un compositeur pour la musique. « Il existe des financements fléchés sur des projets menés auprès des publics, et il faut voir cela comme une vraie opportunité pour les artistes comme pour les structures qui accompagnent ces publics », soulignent les réalisatrices.

Éveil n'est pas la première collaboration avec l'Ehpad Le Petit Trianon. Les Embobinés est à l'origine du film *Œil pour œil*, documentaire collaboratif réalisé avec et par les résidents de la structure et les enfants de l'accueil artistique Mom'Bordeaux Saint-

Louis, où l'enjeu était de donner la parole et de faire se rencontrer deux générations. Les bénéficiaires ont participé aux différentes étapes de fabrication du film (atelier d'écriture, préparation des entretiens, tournage – devant et derrière la caméra). En mêlant ces publics, le projet invite à lier deux discours – le passé à travers le vécu des personnes âgées, le futur avec les aspirations d'avenir des enfants – et questionne ainsi le passage du temps comme l'expliquent Lara et Maud Jaskula : « La vidéo était ici un prétexte à la rencontre intergénérationnelle, à la transmission artistique par la découverte d'une pratique, pour faire tomber les tabous sur la vieillesse et sortir du quotidien. »
Le projet a été mené pendant la crise sanitaire, durant laquelle les réalisatrices ont quand même pu intervenir dans les structures, mais en étant obligées de repenser les rencontres entre les participants. Enfants et seniors ont donc échangé à distance à travers une relation épistolaire par vidéos interposées. Certains ont pu se rencontrer lors des restitutions de film organisées au cinéma Utopia de Bordeaux, « des moments forts où les participants peuvent partager leur film et leur expérience avec leurs proches », constatent les deux sœurs.

Maud et Lara Jaskula ont aussi mis en place une boîte à outils invitant les participants à donner leur avis sur le projet, avec la possibilité de le faire de manière anonyme. C'est un moyen de constater ce qui a moins marché afin de réfléchir à ses pratiques pour les futures réalisations. Avec *Œil pour œil*, elles se sont confrontées à plusieurs changements d'interlocuteurs et à la nécessité de remobiliser les successeurs sur des projets qu'ils ne connaissaient pas. La réussite de ces derniers tenant beaucoup à la mobilisation de toutes les parties prenantes, elles ont réalisé l'importance de mettre régulièrement autour d'une même table tous les partenaires. Si cela facilite la communication, c'est aussi un moyen d'en réajuster le déroulement en prenant mieux en compte les attentes des publics mais aussi en créant une émulation pour que de nouvelles idées émergent.

Le projet Éveil – © Les Embobinés, Lara et Maud Jaskula

La vidéo est un art populaire qui peut aussi servir d'outil de sensibilisation. Les Embobinés a ainsi participé à l'écriture et à la post-production du film *En corps et encore*, projet à l'initiative de l'Estey Mutualité, une structure dédiée au soin palliatif, qui souhaitait aborder les thématiques des relations affectives et sexuelles des patients par le biais de ce médium artistique. Pour ce centre de soins, il est important de se saisir de ces questions qui sont encore très taboues, la France ayant du retard sur les problématiques liées à l'accompagnement et à l'assistanat sexuels des personnes en situation de handicap.
Des ateliers ont été menés avec quatre patients pour évoquer les questions amoureuses et sexuelles à l'heure où le corps se dégrade. Ils ont abouti à la réalisation de portraits documentaires. Pour l'Estey Mutualité, il y a urgence à donner la parole à des publics qui ne sont presque jamais interrogés sur ces questions, mais aussi à diffuser cette parole auprès des personnels soignants pour les sensibiliser à ces thématiques et leur permettre de les prendre en compte dans leur quotidien pour favoriser le bien-être des patients.

Le projet Éveil – © Les Embobinés, Lara et Maud Jaskula

Pour les deux réalisatrices, ce type de projet invite les artistes à repenser leur pratique en apprenant à s'adapter au public, à prendre en compte les possibilités, les envies et les besoins de chacun pour créer des conditions propices à tous : prendre le temps de se rencontrer avant d'amener la caméra, communiquer par l'écrit et sous-titrer les films pour les personnes sourdes et malentendantes, réduire les déplacements pour des questions de mobilité des publics, par exemple, mais aussi veiller à respecter les personnes, leur intimité et ce qu'elles souhaitent en dévoiler. Dans ce cadre, Lara et Maud Jaskula organisent une séance de visionnage du montage pour laisser les participants avoir le dernier mot dans le *final cut* : « À cette occasion, les participants peuvent nous dire s'ils veulent enlever une image ou un propos ; ils ont le choix du sens du film et de leur apparition. C'est important de respecter les émotions de chacun. On doit développer une réelle capacité d'écoute. » Toutes deux sont convaincues qu'il n'y a pas de barrières sociales ou médicales qui empêchent de prendre part à un projet artistique.

□

* Retrouvez la biographie d'Émilie Escourido et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Celui de la Région Nouvelle-Aquitaine – notamment par le biais du programme Silver dédié à l'autonomie et au bien vieillir des seniors –, du Département de la Gironde, de la Ville de Bordeaux et des fondations privées.

www.les-embobines.com

Entre la chambre et le laboratoire

Laurence de la Fuente / Propos recueillis par Nathalie André*

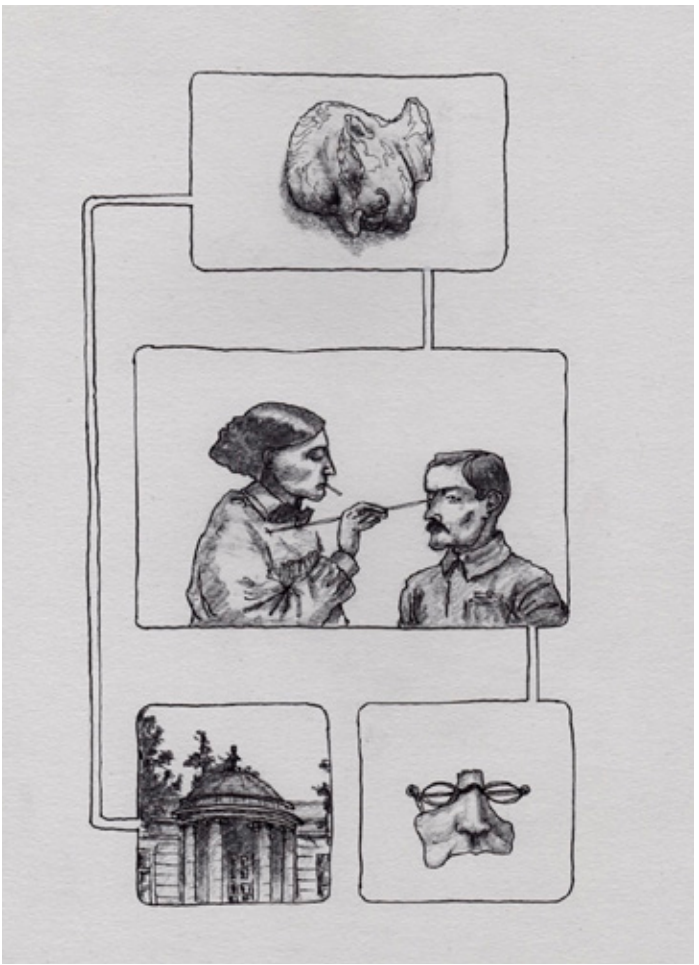
Ces dernières années, l'autrice et metteuse en scène Laurence de la Fuente s'intéresse aux lieux où nous posons nos amarres – ceux qu'on traverse, ceux qu'on habite et ceux qu'on espère – et à ce qu'ils nous laissent comme empreintes ou souvenirs. Après Domiciles fantômes *(éditions de l'Attente, 2022), où elle explorait des lieux privés, le projet* Espaces hospitaliers[1]*, qui évolue depuis 2015 dans le cadre du dispositif national Culture et Santé[2], lui a permis d'observer ceux qui sont publics et qui accueillent. Et c'est sous la forme d'un livre numérique, qui va être publié par les éditions La Marelle[3], qu'elle a trouvé où cette création allait pouvoir continuer à s'épanouir.*

Vous revenez de La Marelle où vous avez finalisé l'architexte[4] et l'arborescence de votre livre numérique,* Espaces hospitaliers, *issu des textes développés au cours de trois résidences menées depuis décembre 2015. Pouvez-vous nous en raconter la genèse ?

En novembre 2015, dans le cadre du programme national Culture et Santé et de son déploiement en région, le service Culture du Centre hospitalier universitaire (CHU) de Bordeaux a contacté ma compagnie Pension de famille pour que je propose un projet d'atelier au service de médecine générale de l'hôpital Saint-André. Le projet devait répondre à la trilogie du dispositif qui est d'aider à améliorer le bien-être de la personne malade et l'environnement de travail du personnel de l'hôpital ; de créer du lien social et de favoriser le décloisonnement au sein même du CHU ; enfin, de permettre l'accès à la culture pour tous.

Travailler dans un hôpital soulevait un premier défi : les patients sont pris en charge sur des temporalités et des protocoles de soin très variables. Aussi, il me fallait évacuer la possibilité d'une linéarité et créer un cadre narratif là où tout est « uniformisé », des lieux aux vêtements… L'hôpital devait devenir, un peu comme l'autoroute des *Autonautes de la cosmoroute* de Julio Cortázar[5], un catalyseur d'imaginaire. Je me suis alors associée à l'artiste plasticien et scénographe Bruno Lahontâa, qui a l'habitude des télescopages entre réalité et fiction, afin qu'on établisse un process de micro-narrations.

Nous avons donc proposé de mettre en œuvre un protocole d'écrivains publics qu'on a nommé « Chambres à dessin, chambres d'écriture ». Et pendant six mois, de décembre 2015 à juin 2016, tous les jeudis, avec la complicité des soignants et des équipes, on entrait dans les chambres des patients qui souhaitaient participer au projet. Comme un voyage à rebours du temps, nous convoquions leur imaginaire pour qu'ils racontent un souvenir ou qu'ils évoquent une image mentale. Bruno le dessinait et j'écrivais un texte. Afin d'être dans un « espace » d'échange, nous leur donnions ensuite une copie. Les patients retrouvaient ainsi, au sein de l'hôpital, leur singularité. Avec la récolte d'une cinquantaine de dessins et de textes, un livret a été imprimé par le CHU de Bordeaux, avec l'idée que la culture contribue à l'ouverture de l'hôpital sur la cité. Le 30 mai 2016, la Direction de la communication et de la culture du CHU de Bordeaux a reçu, pour ce projet, le Trophée Culture & Hôpital décerné par la Fédération hospitalière de France.

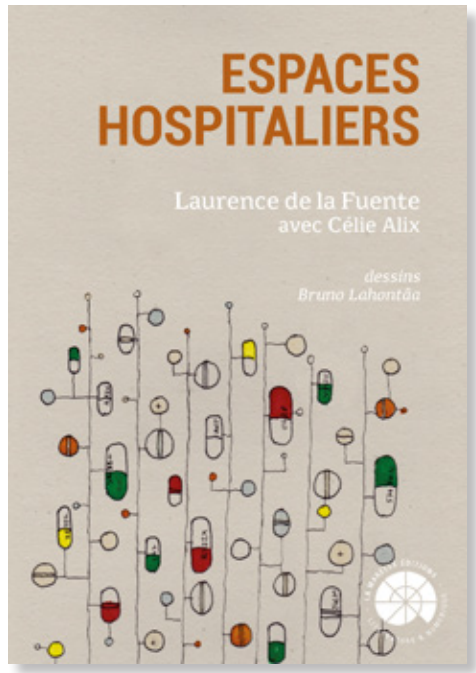


Masques de gueules cassées découverts dans les sous-sols de l'Hôtel de Saint-Marc, à Bordeaux – © Bruno Lahontâa

À ce moment-là, Bruno et moi, nous avions découvert autre chose… Les dessous du vaisseau. Comme une exposition du projet était envisagée, nous sommes allés à la rencontre des équipes techniques qui travaillent dans les sous-sols. En y circulant, nous avons trouvé que ces espaces, invisibles dans l'hôpital, étaient archi-fictionnels… Au-delà d'y rencontrer tous les métiers – des maçons aux serruriers en passant par les jardiniers –, nous y avons découvert toute l'ingénierie de l'hôpital et notamment l'immense salle des machines qui fabrique l'air comprimé, le poumon de l'hôpital.

C'est là que le projet a commencé à évoluer vers une autre forme ?

Oui, parce qu'ensuite, nous leur avons proposé une extension du projet, avec le même protocole, à destination cette fois de ceux qui travaillent dans ces souterrains. Et de juin 2017 à avril 2018, dans le cadre d'une deuxième résidence avec la vidéaste Célie Alix, nous nous sommes à nouveau immergés dans l'hôpital à la découverte de sa partie cachée. Et de ces nouveaux échanges sont nés cent quarante dessins et textes, accompagnés de vidéos et de prises de sons. Pendant ce temps, je travaillais sur une dramaturgie entrelaçant les premiers textes aux nouvelles voix documentaires. Et de novembre 2018 à juillet 2021, avec le comédien Romain Jarry et des élèves de l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine, nous en avons présenté une lecture théâtralisée, accompagnée d'une partie de l'exposition de « Chambres à dessins, chambres d'écriture ». D'abord à la bibliothèque Jean-de-La-Ville-de-Mirmont à Bordeaux, pour le festival Hors jeu/En jeu[6], porté par la Ligue de l'enseignement de la Gironde, puis dans les jardins de l'hôpital Saint-André, pour le festival Chahuts. En 2021, avec le musicien Dominique Pichon, nous avons retravaillé la forme et rebaptisé le projet *Espaces hospitaliers* pour le présenter dans le jardin de l'Hôtel de Ville lors d'Un été à Bordeaux, puis au parc Rivière et, à Lormont, au musée national de l'Assurance maladie.



Couverture – © Espaces hospitaliers

En lisant le texte du livre numérique, on mesure à quel point votre passage à Marseille, ville d'accueil s'il en est, a de nouveau modifié le projet. D'autres « espaces hospitaliers » sont-ils venus s'y greffer ?

Dès la deuxième résidence, j'ai commencé à chercher un « espace » pour accueillir ces textes, comme un voyage qui en visiterait toutes les étapes, mais de manière libre et plurielle. Un espace qui permettrait d'entremêler aux textes et aux dessins des matériaux issus de fragments et de digressions glanés au fur et à mesure des évolutions, comme un chant polyphonique emboîté dans un labyrinthe où l'on ne se perd pas.

© Djedoul, Espaces hospitaliers

Si bien qu'avec Célie Alix, quand nous avons découvert la résidence d'écriture numérique proposée par La Marelle, cela a été une évidence : c'était un livre numérique qu'il fallait faire[7]. Et de février à avril 2019, nous avons eu la chance d'être lauréates et de contractualiser avec eux le projet d'édition. Par ailleurs, il est vrai que cette résidence d'écriture à Marseille a aussi rebattu les cartes sur la question de « l'hospitalité », car la Méditerranée est un lieu d'accueil et de migration depuis toujours. Ainsi, les mythologies, littératures et arts qui le racontent et qui sont présentes à tous les coins de rue se sont immiscés dans le texte. J'ai donc travaillé une forme qui progresse au sein d'un hôpital et de lieux d'accueil, qui est évolutive et qui échappe aux frontières formelles tout en proposant une déambulation narrative et littéraire.

À propos de frontières, savez-vous déjà où vous poserez vos prochaines amarres ?

Oui [rires]… Je travaille déjà sur un projet qui va s'appeler *Espaces aquaphoniques*. J'ai envie d'explorer cette fois les espaces aquatiques, les fleuves souterrains, par exemple, qui passent sous les villes, en les reliant à leur matière sonore. Pour y travailler, deux résidences d'écriture sont prévues à l'automne en Gironde : à la Villa Valmont, à Lormont et au Chalet Mauriac, à Saint-Symphorien.

□

* Retrouvez la biographie de Nathalie André et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Les partenaires du projet sont : l'Agence régionale de santé, la Drac Nouvelle-Aquitaine et la Région Nouvelle Aquitaine, qui ont financé les différentes résidences de Laurence de la Fuente dans le cadre du dispositif Culture et Santé, la Ville de Bordeaux dans le cadre du Pacte de cohésion sociale et territoriale et de l'aide à la création, la Ville de Lormont et le musée national de l'Assurance maladie, l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine, le festival Chahuts, La Marelle et l'hôpital Saint-André.
2. Pour en savoir plus sur cette politique interministérielle et son déploiement en Nouvelle-Aquitaine, voir article p. 6-7 dans ce numéro.
3. La Marelle organise des résidences de création, soutient et publie des projets d'auteurs et propose des actions culturelles auprès d'un large public : www.la-marelle.org
4. Terme emprunté à Gérard Genette, dans *Introduction à l'architexte*, éditions du Seuil, 1979 : « L'architexte est appréhendé comme un composite d'objets, de représentations et de pratiques ». Aujourd'hui, ça correspond plus à une structure numérique qui se voit reconstruite à chaque consultation, à travers les gestes de lecture-écriture qui en actualisent les potentialités (journals.openedition.org/communication/7295).
5. En mai 1982, le couple d'écrivains Julio Cortázar et Carol Dunlop prend l'autoroute du Sud en direction de Marseille. Finalement, le voyage va se dérouler pendant trente-deux jours sur l'A6 puisque, tels deux explorateurs, leur journal de bord est devenu le roman éponyme traduit en 1983 et publié aux éditions Gallimard.
6. Voir p. 18 dans ce numéro.
7. La Marelle publie par ailleurs des ouvrages au format numérique conçus comme des œuvres dynamiques qui modifient le rapport habituel à la lecture ou à l'écriture.

MÉDIATION ARTISTIQUE, CRÉATION PARTAGÉE : EFFETS ET INTERACTIONS

Des images aux maux

par Romuald Giulivo*

Crise sanitaire, précarisation, inflation, tensions sociétales : tout démontre que les adolescents et les jeunes adultes sont les premières victimes des maux qui font depuis un moment les pleines pages des journaux. D'après Santé publique France[1], ils seraient de plus en plus nombreux à être touchés par des troubles psychiques, la part des épisodes dépressifs ayant même doublé dans notre pays pour la tranche des 18-24 ans. Face à ce constat alarmant, les services de pédopsychiatrie s'engagent aux côtés des jeunes, utilisant tous les leviers à leur disposition. C'est ainsi que le Centre Jean-Abadie de Bordeaux, qui a été le premier service de soins en France à créer une unité spécifiquement dévolue à la prise en charge d'adolescents ou de jeunes adultes en détresse suicidaire, a reçu Laureline Mattiussi, autrice et scénariste de bande dessinée, pour une série d'ateliers artistiques à visée thérapeutique.

« Les adolescents sont tous dotés d'un imaginaire puissant, une sorte de génie créateur qu'il peut être utile de mobiliser dans les soins que nous leur apportons », affirme Christophe Beitz, chef de service au Centre Jean-Abadie (CJA). Depuis plusieurs années en effet, le Pôle aquitain de l'adolescent au sein du Centre hospitalier universitaire de Bordeaux développe une politique culturelle adossée à de nombreux partenariats locaux avec le monde du livre, du cinéma ou du spectacle, et ce en accord avec le programme national Culture et Santé[2].

Cette mission n'est pourtant pas chose aisée. Le CJA accueille des adolescents en forte détresse psychologique, suivis en hospitalisation complète ou en hôpital de jour pour des comportements suicidaires ou des troubles graves des conduites alimentaires. Mais Christophe Breitz est convaincu : « Je pense intimement que les artistes apportent quelque chose d'unique dans leur intervention auprès des jeunes. C'est une richesse intérieure qui vient rencontrer une autre richesse intérieure. » Faire entrer la culture à l'hôpital lui paraît important. Car si les établissements de soins sont aussi des lieux comme les autres, où les gens qui se soignent ou travaillent ont comme tout le monde besoin de s'enrichir et de s'évader, l'apport de la culture va bien au-delà. Il s'agit non seulement d'améliorer la qualité de vie des patients et des professionnels qui les accompagnent, mais aussi d'utiliser tous les possibles offerts par la pratique artistique dans le parcours de soins des adolescents. Pas question donc d'en rester à une simple distraction. Christophe Beitz et ses équipes inventent, grâce aux nombreux ateliers menés dans leur établissement, de nouveaux modes de relation aux patients afin d'améliorer leur prise en charge globale.

« "Je pense intimement que les artistes apportent quelque chose d'unique dans leur intervention auprès des jeunes. C'est une richesse intérieure qui vient rencontrer une autre richesse intérieure." »

Christophe Beitz

Le recours à des médiateurs de tous types, afin d'encourager ou de décaler la parole, a bien sûr toujours été utilisé en psychiatrie. Cette pratique s'est toutefois intensifiée au fil du temps au Centre Jean-Abadie, notamment pour faire face au net rajeunissement des patients accueillis. En effet, quand ces derniers affichaient un âge moyen de 25 ans à la création du CJA en 1992, ils ont plutôt aujourd'hui entre 14 et 16 ans – soit un âge où il est souvent plus difficile d'exprimer son trouble ou de formuler sa problématique dans le cadre d'entretiens classiques avec un psychiatre. « Nous avons donc fait le choix de renforcer nos parcours de soins par des rencontres avec des tiers extérieurs, afin d'aider les jeunes à poser des mots sur leurs maux. »

Des ateliers coconstruits

Parmi ces intervenants, la présence d'artistes est encore assez rare, notamment parce que l'hôpital est lui aussi en souffrance, qu'il manque de personnels et de financements, tous deux nécessaires pour monter de tels projets. Mais pas seulement. « Même si c'est un apport ponctuel indéniable, je ne crois pas qu'il faille systématiser ces rencontres. L'échange avec un artiste doit garder son caractère exceptionnel pour faire sens, précise Christophe Beitz, et les ressources à mobiliser pour créer ces ateliers sont trop lourdes pour les multiplier. » Il n'est pas en effet inutile de rappeler qu'il ne s'agit pas là d'interventions ordinaires, comme les auteurs ont désormais l'habitude d'en mener, notamment en milieu scolaire. Ces rencontres sont avant tout des ateliers thérapeutiques. Elles viennent certes en complément du parcours du patient au CJA, mais constituent tout de même un temps de soin. Elles s'adressent en général à cinq ou six adolescents, entourés par

Extrait de la bande dessinée réalisée par les adolescents dans le cadre de l'atelier mené par Laureline Mattiussi

plusieurs soignants garantissant un cadre d'expression sécurisé, où les jeunes pourront s'emparer de nouvelles façons de parler d'eux et de verbaliser leurs émotions.

Pour s'assurer que ces projets répondent bien aux attentes d'une correcte prise en charge médico-psychologique, ils sont longuement préparés en amont, avec le soutien et le regard d'une structure spécialisée dans la médiation culturelle. « Les séances avec les patients se déroulent sur des durées précises, selon des modalités bien définies, explique Christophe Beitz. Elles répondent à des attentes et font l'objet d'une synthèse médicale personnalisée. Mais les artistes et les soignants échangent auparavant et préparent ensemble les rencontres. C'est un travail d'équipe, un projet collectif. »

La coopération entre le monde du soin et le monde artistique, deux univers a priori très éloignés, produit ainsi des initiatives intéressantes. Ateliers musicaux avec la Rock School Barbey, création photo avec plusieurs artistes installés à la Fabrique Pola, rencontre avec des résidents et résidentes du Chalet Mauriac sur le métier d'auteur ou, plus récemment, une série de rendez-vous avec l'équipe du Festival international du film indépendant de Bordeaux afin de bâtir une sélection de courts métrages qui sera présentée par les adolescents lors de l'événement.

Parole et bande dessinée

Laureline Mattiussi a pour sa part été accompagnée par le Labo des histoires[3], une association nationale encourageant à faire de l'écriture un moyen d'insertion culturelle et sociale. « C'était très nouveau pour moi, avoue-t-elle. Non seulement parce que c'était la première fois que j'intervenais en milieu hospitalier, mais également parce que je rencontre plutôt des enfants d'ordinaire. »

Lorsque la dessinatrice se joint à ce projet de réaliser plusieurs planches de bande dessinée, une trame et un certain nombre d'attendus encadrent son intervention. Il s'agit pour elle de soutenir les adolescents dans la formalisation du travail, de partager son regard et son expérience professionnelle pour les aider à mettre leurs idées en images.

Le déroulement des six séances de l'atelier est guidé par la volonté d'une approche collective forte. À chaque jeune de se déterminer en toute liberté, de choisir de s'occuper du découpage, des dessins, des dialogues ou dans une certaine mesure du scénario, tout en échangeant avec le reste du groupe. Face à des adolescents souvent inhibés ou un peu handicapés par l'anxiété, il faut régulièrement les rassurer, rappeler qu'il n'y a bien sûr pas d'objectifs qualitatifs dans ces ateliers, mais qu'il s'agit avant tout de s'exprimer de la façon la plus libre possible.

« Tout était donc assez différent des rencontres que je mène d'ordinaire, confie Laureline Mattiussi. Le plus marquant, peut-être à cause de leur nombre réduit assez inhabituel dans des ateliers artistiques, c'était le mélange de timidité et d'implication forte que l'on ressentait chez ces jeunes. Ils étaient très soucieux d'aller chercher au fond d'eux quelque chose d'important pour alimenter la création. »

Difficile évidemment pour Laureline Mattiussi d'estimer ce qu'elle a pu apporter à ces adolescents durant les quelques heures passées à réfléchir ensemble, créer et échanger. Mais dans un parfait accord avec Christophe Beitz sur le sujet, elle demeure convaincue de la force de l'imaginaire, présent chez chacun d'entre nous. « Je crois que c'est là aussi le rôle des artistes… Démontrer qu'on a tous des choses à raconter et aider à libérer ces énergies pour que les gens en fassent une force. »

□

* Retrouvez la biographie de Romuald Giulivo et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Bulletins épidémiologiques hebdomadaires de Santé publique France sur la prévalence des épisodes dépressifs en France.
2. Convention entre le ministère de la Culture et le ministère de la Santé et de la Prévention encourageant les établissements de santé à développer des jumelages avec des institutions culturelles et se déclinant chaque année à l'échelon régional par appels à projets. Voir p. 6-7 dans ce numéro.
3. labodeshistoires.com

Laureline Mattiussi est arrivée dans le paysage de la bande dessinée avec *L'Île au poulailler* (Glénat, prix Artemisia 2010). Elle réalise ensuite *La Lionne* (Glénat), sur un scénario de Sol Hess, *Je viens de m'échapper du ciel* (Casterman) et *Cocteau, l'enfant terrible* (Casterman). Elle a été accueillie en résidence d'écriture au Chalet Mauriac en 2022.

À lire sur *prologue-alca.fr* : « Laureline Mattiussi : "Donner vie à un ensemble de sensations" », par Romuald Giulivo, décembre 2022.

Créer des formes partagées

Geneviève Rando et Jean-Paul Rathier / Propos recueillis par Christophe Dabitch*

L'autrice Geneviève Rando et Jean-Paul Rathier, directeur artistique de l'association Script, sont intervenus régulièrement dans des lieux de soins et des hôpitaux, notamment à Bordeaux au sein de l'Institut Bergonié, du Centre hospitalier Charles-Perrens et du Centre Jean-Abadie. Ateliers d'écriture, pièces de théâtre, expositions, publication de livres… Ils racontent ici la raison d'être et les possibles effets de ces projets Culture et Santé.

Pour quelles raisons intervenez-vous dans des hôpitaux et des lieux de soins en tant qu'artiste et structure ?

Jean-Paul Rathier : C'est l'histoire même de l'association Script qui a été créée à la fin des années 1970 pour rassembler des professions des arts et de la culture, de l'éducation et du travail social. Nous nous demandons ce qu'un soignant, un écrivain ou un plasticien peuvent faire ensemble, ce que cette expérience transforme pour soi et pour les autres.

Geneviève Rando : Je me pose toujours cette question : qu'est-ce qui m'interroge et me donne envie d'aller voir ? À l'Institut Bergonié, j'ai travaillé avec les femmes du service de nuit[1] qui voulaient savoir pourquoi elles m'intéressaient. Je leur ai répondu que ce qu'elles racontaient disait quelque chose de tous, de nous et des veilleurs, ceux qui passent la nuit à veiller des gens malades. Au début, je ne savais pas comment j'allais faire. Quand on rencontre quelqu'un, on ne sait pas qui on va trouver. L'important est d'être à l'écoute de ce que j'appelle le récit central de chaque personne, ce qu'elle porte à l'insu de tout le monde.

Ah çà, je vais l'écrire !, association Script – Photo : Vincent Monthiers

Vous n'arrivez pas dans un lieu avec des projets culturels dits « clé en main » ; quel est le travail préparatoire ?

J.-P. R. : Quand une autrice comme Geneviève intervient, elle n'est pas seule. Il y a des bénévoles et des salariés à Bergonié, un groupe de travail avec des médecins, des cadres de santé et des infirmières. Script est là également, avec d'autres artistes. C'est la qualité et l'intensité des résonances entre ces personnes qui vont faire projet, ou pas. Plus qu'une volonté de faire, c'est le désir que quelque chose se passe.

G. R. : On rencontre des personnes autour d'une idée ou d'un lieu. On essaie d'attraper au vol ce qui est essentiel pour elles, qui peut être invisible, mais très puissant. L'idée fondamentale est la confiance. Je peux amener quelqu'un à écrire ou à parler, mais chaque projet est particulier. Je me demande toujours en quoi ce lieu et ces rencontres impactent mon travail d'écriture ou ma relation au monde. Et j'essaie, à partir de là, de faire quelque chose d'artistique, de culturel et de socialisé.

J.-P. R. : Le livre *Ah ça, je vais l'écrire !* provient par exemple des rencontres de Geneviève avec l'équipe de nuit de l'Institut Bergonié. Elle a mis leurs paroles en forme, ce qui est le travail d'écriture. J'ai proposé ensuite d'en faire un livre, puis on a demandé à des comédiens et des comédiennes de venir sur place faire des lectures à voix haute. La réception a été si intense que j'ai suggéré, avec ma casquette de metteur en scène, de passer au plateau. L'OARA et le Glob Théâtre ont été convaincus de l'intérêt de sortir ainsi de l'hôpital. Ce n'était pas prévu, c'est la dynamique du projet qui a ouvert des portes. Un désir a été entendu. Le travail des artistes et des intervenants culturels est de créer des formes partagées qui fabriquent du commun.

Comment décririez-vous la relation que vous avez avec les personnes impliquées dans un projet artistique ?

G. R. : Passer de l'intimité que nous vivons avec d'autres à la sphère du social et du politique est un mouvement qui traverse ce que j'écris. La prise de parole et sa théâtralisation font que l'on se lève. Et une fois levé, on a envie de se relever. Personne ne peut nous obliger à nous rasseoir. On va chercher quelque chose de son moi intime et on change de posture. C'est une énergie qui recherche d'autres énergies. Il n'y a pas de projet artistique s'il n'y a pas de rencontre d'énergies. Quelque chose sort et cela produit des effets.

Il faut également des conditions pour intervenir et des soutiens financiers…

J.-P. R. : La première fois que je suis allé à l'Institut Bergonié, j'ai rencontré l'ancien directeur, le professeur Bernard Hoerni. Je ne connaissais ni le lieu ni les personnes, je ne savais pas encore quoi proposer. Je lui ai lu un texte de Maurice Blanchot sur le pari de Pascal qui disait notamment : « Il faut parier ; c'est-à-dire, il faut travailler pour l'incertain[2]. » Bernard Hoerni m'a répondu qu'ils faisaient exactement cela dans leur métier. On avait donc une orientation éthique commune et quelque chose à faire ensemble. Il a dégagé une somme pour que nous puissions commencer à travailler. Cet engagement est important, car il y a maintenant des mises en concurrence des propositions artistiques autour des appels à projets Culture et Santé, ce qui est pour moi une catastrophe. L'essentiel est la confiance dont parlait Geneviève, on partage un risque.

Vous vous considérez au service de quelque chose dans ces lieux de santé ?

G. R. : J'ai du plaisir à écrire et j'ai envie de le transmettre. Quand quelqu'un me dit qu'il n'a jamais écrit, je lui réponds simplement qu'il va peut-être écrire aujourd'hui. Et peut-être que cela lui fera du bien. On apprivoise l'autre avec ce qu'il pense ne pas être pour lui. Il y a bien sûr des techniques d'écriture pour entamer un récit, mais il faut passer le mur de l'interdit que l'on s'est mis en tête. Écrire, c'est aussi raconter quelque chose à quelqu'un d'autre.

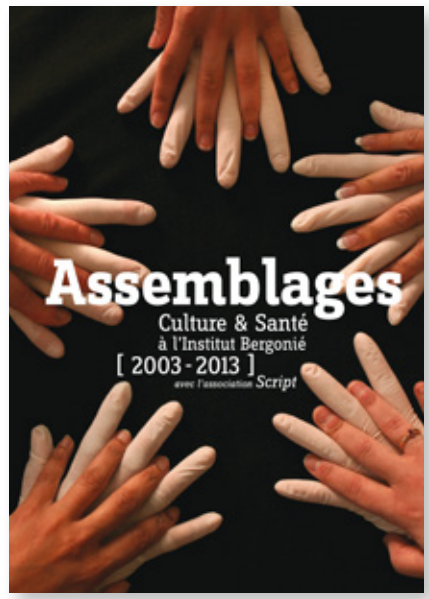
Quelles sont les particularités de l'intervention dans des lieux de santé ?

J.-P. R. : On y éprouve la question du soin et de l'attention de façon particulièrement intense. On y apprend beaucoup. Cela nous rapproche de ce qu'est l'attention d'un soignant et celle d'un artiste qui, elle, n'est pas centrée sur un objet particulier. Un artiste attend l'inattendu.

G. R. : Ma ligne est celle du récit de l'autre. On n'est pas dans la séduction, on invite l'autre. J'ai rencontré des gens hors du commun, je pèse mes mots. Je pense à Marie, à l'Institut Bergonié, une femme qui se savait condamnée. Elle était dans l'urgence d'écrire, elle ne nous donnait que l'essentiel. Elle m'a appris tellement, en peu de temps. Cela nous remet à notre place et nous fait entrer dans une humanité que l'on a peut-être un peu perdue. On est tous en risque de perdre l'humanité, il n'y a pas les vertueux et les autres. Les femmes qui travaillent la nuit à Bergonié ont réalisé, avec ce projet, tout ce qui les traversait, ce qu'elles entendaient, ce qu'elles vivaient. Et quand ces scènes ont été jouées en public, elles ont pris conscience que cela renvoyait aussi des choses aux spectateurs.

Ce travail de création et d'écriture produit-il des effets ?

J.-P. R. : Oui. Sur les soignants, sur les patients et sur les artistes. Dans les années 1970, on évoquait l'humanisation des hôpitaux. Là, on parle de l'hôpital qui nous humanise. La question n'est pas de souhaiter que l'art ait des effets thérapeutiques. Le pire du travail serait de vouloir guérir l'autre. Cela peut faire du bien comme cela peut ne pas faire de bien. La question est plutôt : comment ces expériences ont des effets dans la vie sociale ? Cela peut transformer les relations entre les gens à l'hôpital, mais aussi les relations entre l'hôpital et son environnement. Quand on a commencé à intervenir à Bergonié, le voisinage le voyait presque comme une léproserie. Heureusement, on n'en est plus là.



Assemblages : Culture & Santé à l'Institut Bergonié, 2003-2013, coédition association Script/Institut Bergonié, 2014

Pensez-vous qu'il y a encore beaucoup à faire, dans un contexte où différentes formes de crises sont très présentes à l'hôpital ?

J.-P. R. : Quand on a commencé à travailler, il fallait « apporter » la culture à l'hôpital. À Script, nous avons toujours voulu appeler cela Culture et Santé. Ces présences artistiques font que des gens s'autorisent à dire ce qu'ils n'auraient pas dit sans ces médiations. Je pense à la personne qui s'occupe des morts à Bergonié, au dépositoire. Cet homme a raconté comment il prenait soin des corps et son texte, d'une humanité incroyable, commence par : « Ici, personne ne me parle. » Il s'est fait entendre et cela a vraiment changé des choses autour du dépositoire et de l'accueil des familles.

G. R. : Cela a eu un impact incroyable. Le travail artistique et culturel dans les hôpitaux et ailleurs, dans les quartiers, ce n'est pas la stratégie du camouflage. C'est tout l'inverse, c'est la révélation des choses. On essaie de travailler une dynamique qui va fertiliser sur un territoire, on s'en sert comme un levier permettant de déployer des imaginaires. Dans les hôpitaux, le rapport à la culture ne doit pas cacher ce que vivent les soignants et, par conséquent, les patients. On est dans une crise très grave de la santé publique ; les intervenants artistiques et culturels ne sont pas là pour cacher la misère.

* Retrouvez la biographie de Christophe Dabitch et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Voir la création (écriture et mise en scène) *Ah çà, je vais l'écrire !*, développée dans le cadre du projet Culture et Santé mené par Script avec l'Institut Bergonié : www.script-bordeaux.fr/ah-ca-je-vais-lecrire.html
2. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 176.

Sortie sèche : *entre action artistique et thérapeutique*

Sonia Billy et Basile Charpentier / Propos recueillis par Maëlle Charrier*

En janvier 2022 débutaient des ateliers de réalisation de court métrage de fiction auprès de patients-détenus à la SAS[1] et de personnes sous main de justice suivies au centre médico-psychologique Espace Vienne. Deux soignants, Basile Charpentier, psychomotricien, et Sonia Billy, infirmière, ont mené ce projet en collaboration avec la société de production poitevine Hybrid Films, le Centre hospitalier Laborit de Poitiers et avec le soutien de l'Agence régionale de santé de Nouvelle-Aquitaine. Cinq participants se sont essayés à l'écriture de scénario et à la réalisation et cela a donné le court métrage Sortie sèche. *Le film retrace le parcours de Marius, un ancien détenu qui reprend en main sa vie à la fin de sa peine. Les coordinateurs du projet nous détaillent la visée de cette expérience, à la fois thérapeutique et créative.*

Comment ce projet cinéma est-il né ?

Sonia Billy : L'innovation de l'unité sanitaire de la SAS, c'est d'avoir l'objectif de porter ensemble, en milieu pénitentiaire, à la fois le somatique des détenus et l'accompagnement de personnes qui relèvent de troubles psychiques.

Basile Charpentier : Dans cette nouvelle unité, l'idée est de développer au maximum des actions thérapeutiques hors les murs. Cela comprend des activités psychocorporelles autour du sport, de la relaxation, du yoga, etc. Comme j'exerce aussi en tant qu'auteur-réalisateur[2], j'ai eu envie de proposer un projet qui rejoint mes deux métiers. La réalisation et la production de courts métrages sont un vecteur très riche : il s'agit de faire un objet commun, de travailler la notion de groupe, de sortir progressivement les patients, de les réintégrer dans la cité, d'aller voir des partenaires, de rencontrer des techniciens, etc. C'est le projet parfait, à la jonction de la thérapeutique, du professionnel et de l'artistique !

S. B. : La mise en place logistique est une partie dans laquelle je me suis investie, car avant d'être infirmière, j'ai une expérience d'administratrice de production de compagnie de théâtre. J'avais les outils et une forme de réseau pour arriver à me projeter.

Sortie sèche, tournage – © CH Laborit – Poitiers

Du travail préparatoire au tournage, comment s'est passée l'implication des participants ?

B. C. : On a mené douze ateliers, dont cinq autour de l'écriture, une fois par semaine, pour balayer toutes les étapes de la construction d'un film. Ensuite, il y a eu une semaine de tournage, trois de post-production et des séances de diffusion. Les participants ne se connaissaient pas ; il fallait créer une dynamique, comprendre quel était leur univers. Nous avons commencé par regarder divers courts métrages, très différents. Ensuite, nous avons écrit un scénario en reprenant ensemble les règles dramaturgiques de base. Au fur et à mesure, on essayait d'affiner pour trouver notre personnage principal et construire son objectif. Il y a eu un gros travail sur l'élaboration de l'histoire.

S. B. : Concernant le scénario, les participants ont trouvé ce qu'ils avaient en commun pour raconter cette histoire : la sortie de prison et la réinsertion dans la vie professionnelle. Avant le tournage, nous avons abordé toutes les professions liées au cinéma pour enrichir leur expérience. Et à partir de l'atelier technique, leur implication est devenue concrète puisqu'ils étaient dans l'action.

Quel a été l'impact de ce projet sur les participants ?

B. C. : Sur le moment, ils étaient là, vraiment impliqués, très investis. Ce sont des petites graines qui sont semées, des moments qui restent. Pour des personnes sous main de justice, voir leur nom au générique d'un film qu'elles ont réalisé, c'est incroyable !

S. B. : Ils ont pris conscience du métier de comédien. Ça les a embarqués. Et côté technique, c'était assez valorisant pour eux d'être à la manœuvre. Le fait de projeter le film sur grand écran dans une salle de cinéma et de leur donner ensuite la parole pour un échange avec le public fut un moment très émouvant. Ce sont souvent des personnes qui n'ont pas la prise de parole facile. Ils avaient le trac, mais ils étaient tellement enthousiastes de parler de ce qu'ils avaient fait qu'ils ont réussi à le surpasser.

B. C. : Il y a de nombreux aspects qui se travaillent d'un point de vue thérapeutique : l'estime de soi, la relation aux autres, le travail

Sortie sèche, tournage – © Sonia Billy

sur les émotions, la cognition, etc. On doit se souvenir du texte pour pouvoir en parler aux comédiens et apprendre à projeter une émotion sur un acteur. Pour ceux qui sont incarcérés, ils ont perdu beaucoup de repères. Il faut reconstruire des choses qui peuvent nous paraître – nous qui sommes dehors et libres – totalement anodines, mais pour eux, ce n'est plus si facile : la ponctualité, la mobilité… La prison amène à la passivité. Notre rôle est de leur faire comprendre qu'ils vont reprendre une place dans la cité. Dans ce genre d'atelier, on réinsuffle un peu de sens, de vie et de mouvement. Cela peut paraître pas grand-chose, mais c'est essentiel pour qu'une fois dehors, ils ne se plantent pas, ou le moins possible.

S. B. : Ces acquis se transposent lors d'un entretien avec un employeur, par exemple : être à l'heure, savoir se présenter, se positionner… Car au début des ateliers, on leur demandait de s'exprimer, de parler d'eux.

En matière de réciprocité, qu'est-ce que ce genre d'expérience vous apporte dans votre activité professionnelle ?

B. C. : D'un point de vue artistique, c'est vraiment intéressant, et d'un point de vue humain, ce sont des expériences très riches ! Quand tu peux permettre à ces personnes de faire un film – pour certains, c'est un peu le rêve d'une vie –, c'est très positif. Nous restons des soignants dans ces ateliers, mais en dehors de la prison, on sort du soin traditionnel et du quotidien de travail. J'adore ces moments.

S. B. : Nous sommes tous dans un état d'esprit « hors les murs », que ce soient les patients ou nous-mêmes, et cela est très motivant.

Quelle sera la suite après Sortie sèche ?

S. B. : On renouvelle l'expérience des ateliers de réalisation cette année[3]. Pour le scénario, nous avons essayé de sortir de la situation d'une personne placée sous main de justice, d'être sur une création un peu plus élargie. Par rapport au contenu des ateliers, nous avons eu plusieurs retours de professionnels soignants ou du public disant : « On ne voit pas tous les participants à l'écran, comment ça se passe pour eux ? » Cela nous a donné envie d'enrichir le projet avec un making of[4].

B. C. : En effet, l'idée est venue de proposer un making of du court métrage qui soit vraiment un objet filmique à part entière, type documentaire, pour montrer l'envers du décor. Il servira pour nos journées professionnelles, mais aussi de souvenir pour les participants.

S. B. : Le making of est confié à une équipe différente ; l'un de nos collègues prendra le relais avec d'autres patients : le projet s'étend et on délègue.

B. C. : On aimerait faire graviter de nouveaux ateliers autour de ce projet. Il y a déjà eu cette démarche avec la mise en place d'un atelier cuisine suivi par d'autres détenus qui sont venus tous les jours du tournage nous apporter un goûter. Il y aura donc ce making of et peut-être un autre groupe qui va fabriquer des costumes, des décors… L'idée, c'est qu'il y ait plusieurs groupes thérapeutiques avec des collègues qui viennent participer au projet sur des temps forts. C'est un travail porté par l'ensemble de l'équipe de l'unité sanitaire de la SAS et cet aspect collectif nous tient à cœur. S'il y a un maximum de personnes qui peuvent s'investir sur des temps particuliers, alors ce sera réussi.

□

* Maëlle Charrier est chargée de projets Éducation aux images en temps scolaire à ALCA.

1. La Structure d'accompagnement vers la sortie (SAS) a vu le jour en septembre 2020, notamment grâce à une collaboration entre le Centre hospitalier universitaire et le Centre hospitalier Laborit de Poitiers et à un financement de l'ARS Nouvelle-Aquitaine. Destinée à accueillir des personnes détenues condamnées à de courtes peines ou en fin de peine, la SAS est engagée dans une dynamique d'insertion.
2. Basile Charpentier, psychomotricien, est aussi un auteur-réalisateur. Il a notamment scénarisé le court métrage *Le Corps des vieux*, en 2016, et écrit et réalisé le court métrage *Apibeurzdé*, en 2020, tous deux produits pas la société poitevine Hybrid Films.
3. Projet soutenu financièrement par le CH Laborit et l'association Apsyleg, l'ARS, la Région Nouvelle-Aquitaine et la Drac au titre de la convention Culture et Santé (sous réserve).
4. Le projet de making of du court métrage bénéficie d'un soutien dans le cadre du dispositif Passeurs d'images coordonné notamment par la FRMJC Nouvelle-Aquitaine.

Culture à l'Ehpad

Par Aline Chambras*

Depuis plusieurs années, les établissements accueillant des personnes âgées dépendantes s'ouvrent à l'animation culturelle et à la diffusion d'œuvres artistiques. À Poitiers, un salon du livre s'est tenu à l'Ehpad Pasteur en novembre 2022. À la Résidence La Villa des Pins à Andernos-les-Bains (33), des projections de documentaires ont été organisées dans le cadre du Mois du film documentaire 2022[1]. Des démarches vitales ? Retours sur expériences.

Moment de lecture avec deux auteurs devant les résidents – © Ehpad Pasteur

À l'Ehpad Pasteur de Poitiers comme à La Villa des Pins à Andernos, le constat est unanime, qu'il émane des artistes, des résidents ou du personnel des deux structures concernées : faire entrer l'art et la culture dans les établissements pour personnes âgées dépendantes crée une vraie dynamique, dont les enjeux et les répercussions sont multiples. D'abord, bien sûr, il s'agit d'animer le quotidien de ces établissements, mais aussi de rappeler qu'il n'y a pas d'âge limite aux activités culturelles, et enfin et surtout, d'insister sur le fait que les Ehpad sont avant tout des lieux de vie. « Ma démarche est tout entière portée par cette idée : faire comprendre aux résidents que ce n'est pas parce qu'ils intègrent un Ehpad que leur vie s'arrête », résume Lurdès Lechalupé, animatrice depuis près de huit ans à la résidence La Villa des Pins. « Nos résidents, avant de s'installer ici, allaient au théâtre, sortaient, lisaient… C'est important pour nous de continuer de leur donner la possibilité d'avoir encore des activités culturelles », insiste Christine Moine, la directrice de l'Ehpad Pasteur. « Car, c'est certain, nos résidents sont en demande de projets culturels », ajoute-t-elle.

À l'Ehpad Pasteur, c'est la littérature qui s'est invitée le samedi 26 novembre 2022, le temps d'un salon du livre peu banal. À l'origine de cette initiative, on trouve Michel Soulard, un résident âgé de 90 ans. Ancien pharmacien et auteur de plusieurs romans[2], il n'a eu de cesse du temps où il était encore « mobile » d'arpenter les allées des salons du livre de France : Montmorillon, Poitiers, Colmar, Noirmoutier… Il les a tous faits. Jusqu'à son accident en 2019 : « C'était à un salon du livre ; en voulant m'asseoir sur une chaise, je suis tombé et depuis, je suis paralysé. C'est à la suite de cette chute que je suis entré à l'Ehpad. » Très vite, Michel Soulard n'a qu'une idée en tête : réussir à organiser un salon du livre à l'intérieur de l'Ehpad, puisqu'il ne peut plus se déplacer. « Ce n'est pas un camp de concentration ici, n'est-ce pas ? », plaisante-t-il. « Plus sérieusement, je voulais montrer que la vie culturelle peut continuer au-delà d'un âge avancé », poursuit le nonagénaire. Il parle de son projet à la direction de l'établissement, qui le prend au mot. « Nous trouvions que c'était une très bonne idée, nous lui avons donné carte blanche », raconte Christine Moine.

Michel Soulard contacte alors la SAPC (Société des auteurs du Poitou-Charentes) qu'il connaît bien. Angèle Koster, sa présidente, n'hésite pas un instant : « J'ai trouvé sa proposition excellente et j'ai procédé comme pour n'importe quel salon du livre, j'ai appelé tous nos adhérents pour voir qui était disponible. » Jean-Michel Percier, un des auteurs membres de la SAPC, répond tout de suite présent : « Ma première motivation était de participer à l'organisation d'un salon dans un endroit vraiment peu habituel. J'avais envie de contribuer à ce changement des habitudes. Et j'espérais par cette initiative pouvoir enrichir un peu la vie quotidienne des résidents », détaille-t-il. En six mois, tout est mis sur pied. Quinze auteurs de la région Nouvelle-Aquitaine, le groupe de musique Ondulations Poétiques et la comédienne Geneviève Demangeat acceptent de participer à ce salon du livre pas comme les autres. Avec un beau programme : sur une journée, des temps de rencontre avec les auteurs, des lectures poétiques, des lectures musicales, une pièce de théâtre et un spectacle de marionnettes sont organisés dans l'Ehpad. « Ce fut une journée très heureuse », estime Angèle Koster. « Environ la moitié des résidents y ont participé, ils ont pu avoir des échanges avec les auteurs, c'était vraiment une belle expérience, pour eux comme pour les familles présentes et le personnel », ajoute la directrice de l'Ehpad. Micheline Masse, une résidente, qui ne lit « jamais » comme elle l'avoue, a néanmoins profité de l'événement : « Grâce à ce genre d'animations, on trouve le temps moins long », précise l'octogénaire. « De telles initiatives apportent un véritable souffle de vie dans ces établissements », renchérit Jean-Michel Percier. Ravies de la réussite de cette première édition, les équipes de l'Ehpad ont décidé de reconduire le projet : « Nous allons refaire un salon du livre fin 2023 et cette fois, nous communiquerons davantage en amont afin que des gens de l'extérieur puissent venir et voir que les Ehpad sont aussi des lieux de vie », conclut Christine Moine.

De gauche à droite, au premier plan : Michel Cordebœuf (auteur), Michel Soulard (résident et auteur) et Christine Moine (directrice de la résidence) lors de l'ouverture du salon du livre – © Ehpad Pasteur

À La Villa des Pins, c'est le cinéma documentaire qui est venu animer et bousculer le quotidien des résidents courant novembre 2022. « En fait, c'est un projet inter-résidences mené dans le cadre du Mois du film documentaire », précise Lurdes Lechalupe, animatrice à l'Ehpad d'Andernos : « Trois projections de documentaires ont été organisées en après-midi : une à La Villa des Pins, une à la résidence La Chêneraie de Bordeaux et une autre à la maison de retraite La Pastorale, à Bouliac (33). À chaque fois, les résidents des deux établissements partenaires pouvaient se rendre à la projection : nous avions affrété un véhicule pour les acheminer. » C'est ainsi que le 4 novembre, trois résidentes de La Villa des Pins, toutes âgées de plus de 90 ans, se sont rendues à l'Ehpad La Chêneraie pour assister à la projection du film documentaire de Delphine Morel, *Alfred et Lucie Dreyfus, je t'embrasse comme je t'aime*. Récompensé au Festival TV de Luchon, ce film documentaire revient sur l'existence du capitaine Alfred Dreyfus au travers de l'échange épistolaire que cet homme, condamné en décembre 1894 à la déportation pour haute trahison, a entretenu avec sa femme, Lucie, pendant cinq ans.
« Cela a été une belle réussite. Les trois résidentes qui ont participé à cette demi-journée sont revenues enchantées. Enchantées du film, de la discussion avec la réalisatrice et surtout, au fond, d'avoir été capables de sortir, car nos résidents ont des mobilités compliquées et se déplacer est pour eux source d'inquiétude. De fait, ils ne sortent presque plus, même avec leur famille. En amont de cette animation, il avait d'ailleurs fallu bien leur expliquer comment cette journée se déroulerait pour lever toutes leurs appréhensions », explique Lurdès Lechalupé. Quant à la réalisatrice, Delphine Morel, pour qui c'était une première en Ehpad, elle se dit prête à renouveler l'expérience : « C'était vraiment un moment très sympathique. J'ai été marquée par la sensibilité que ces personnes ont manifestée pour la musique du film, notamment. Je me rends compte que ces structures sont des territoires à investir. Je suis convaincue que la présence d'artistes et d'animations sensibles a le pouvoir de changer la physionomie de ces lieux, d'y rompre la monotonie des jours. »

« Je suis convaincue que la présence d'artistes et d'animations sensibles a le pouvoir de changer la physionomie de ces lieux, d'y rompre la monotonie des jours. »

Le 14 novembre 2022, c'est à la résidence La Villa des Pins que se déroule cette fois l'après-midi de projection avec, au programme, la diffusion du documentaire *Le Petit Peuple du potager* de Guilaine Bergeret. Ce film raconte l'histoire d'un potager, depuis les premières graines jusqu'à la récolte, un potager différent des autres, car le jardinier n'y utilise ni pesticides, ni produits chimiques, mais préfère se faire assister par une multitude de vies minuscules : les insectes. « Six résidents de chez nous et huit venus des deux autres établissements ont participé à cette projection », indique Lurdès Lechalupé. Pour la réalisatrice Guilaine Bergeret, ce fut une belle première fois : « Je n'avais encore jamais été invitée dans ce genre d'établissement… Ce fut une soirée très émouvante. Le sujet de mon documentaire leur a plu. À la fin, ils ont été très réactifs, il y avait vraiment une belle dynamique. » La réalisatrice a aussi pris la mesure de l'importance des initiatives de ce type pour les personnes qui y vivent : « Il faut arrêter de les mettre de côté et au contraire, les inclure davantage dans la société en leur proposant des loisirs, des activités culturelles, comme à tout un chacun. Il faut en fait cesser de considérer ces lieux comme des endroits où l'on attend juste la fin… »

* Retrouvez la biographie d'Aline Chambras et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Le Mois du film documentaire est une manifestation nationale organisée par Images en bibliothèques et qui se déploie dans toutes les régions de France : moisdudoc.com
2. Son premier ouvrage, *Petite Sœur des Carpates*, est paru aux éditions Les Deux Encres, en 2006. Son dernier, *Pharmacien du Monde et sans Frontières – Carnet de route : 1939-2019, de Montmorillon à Montmorillon, récit d'une vie*, est sorti en 2020 aux éditions Écrituriales.

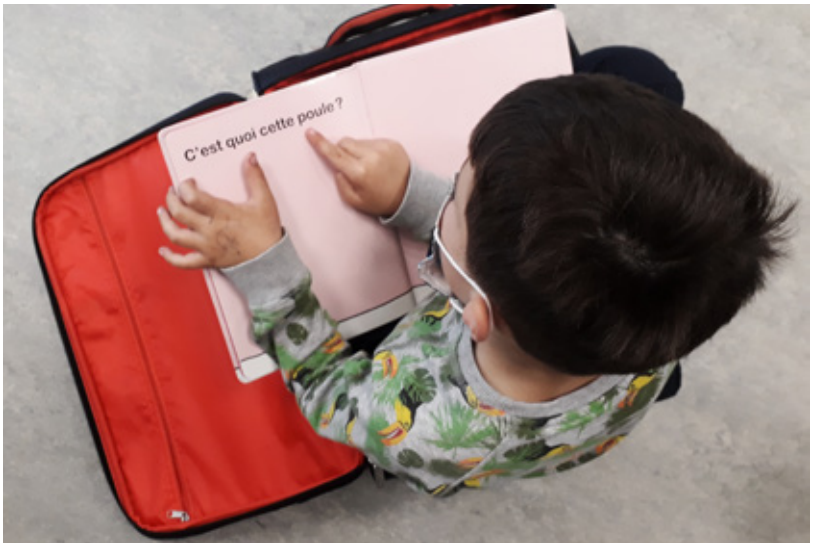
Lectrices engagées : du temps, des mots et des images pour reconstruire

Par Lucie Braud*

L'association laïque Le Prado est une structure médico-sociale de mille trois cent soixante-sept salariés[1] répartis sur différents sites de la métropole bordelaise et du département de la Gironde. Elle est organisée autour de deux pôles : Protection de l'enfance et Médico-social et citoyenneté, au sein duquel œuvre depuis les années 1990 un service implanté à Bègles (33) : Agir pour le livre et la culture contre les exclusions (A.Li.C.E.).

L'équipe d'A.Li.C.E. est constituée de quatre lectrices, dont Hélène Bottaro, cheffe de service. Leur formation initiale (psychologue, éducatrice, aide médico-psychologique) leur confère une pluridisciplinarité. Leur travail est un engagement sur le terrain. Elles y portent, par leur voix, des albums de littérature dite de jeunesse, des livres où le texte et l'image proposent une narration conjointe accessible à tous. Des lectures pour le plaisir, sans objectif éducatif ni thérapeutique.

La mission d'A.Li.C.E. s'inspire des travaux des psychiatres et psychanalystes René Diatkine, Tony Lainé et Marie Bonnafé. Dans les années 1970, ces chercheurs se sont interrogés sur l'exclusion, constatant que bien qu'ayant été à l'école, certaines personnes ne maîtrisaient pas la langue du récit, celle qui permet de raconter le présent, le passé, le vécu. Intervenir dès la petite enfance est perçu comme un moyen pour parer ce phénomène. Ils fondent en 1982 l'association Acces (Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations) afin de porter diverses actions. Leurs travaux démontrent en effet que la transmission de la langue du récit, d'humain à humain, par la lecture à voix haute d'albums de littérature dite de jeunesse avec la libre adhésion de l'auditeur est un facteur de lutte contre les exclusions et la ségrégation.



© A.Li.C.E.

Pour A.Li.C.E., le cœur de pratique se situe dès le départ dans les services de protection maternelle et infantile (PMI) du département de la Gironde, pour lire à voix haute et montrer l'intérêt que les tout-petits portent déjà au livre. Ces temps de lecture permettent par ailleurs à certaines mères de renouer avec l'univers culturel de l'enfance : comptines, jeux de doigt, littérature jeunesse… Il apparaît alors comme une évidence que le besoin de lecture se manifeste à tous les âges de la vie.

Peu à peu, le champ d'intervention d'A.Li.C.E. s'agrandit et les publics se diversifient. Les actions se développent dans d'autres lieux d'accueil de la petite enfance, mais pas seulement. Ne pouvant répondre à toutes les demandes, l'équipe propose des temps de formation, défendant le principe que tout le monde est en capacité de lire à voix haute. Elle transmet la façon de lire, l'engagement du lecteur, comment constituer une bibliothèque dans laquelle puiser et relaie plus largement vers d'autres médiations culturelles. Elle travaille en lien avec des manifestations littéraires et avec les auteurs. Elle encourage le partenariat et l'accès aux bibliothèques, là où les livres sont à la disposition de tous gratuitement et peuvent s'emporter à la maison. Car la langue est une histoire de famille. La lecture à voix haute se partage entre enfants et parents, notamment chez ceux qui ne maîtrisent pas la langue : dans l'album, la narration de l'image permet cette entrée.

En septembre 2022, A.Li.C.E. a engagé une action en partenariat avec l'Éducation nationale au profit de « collégiens en décrochage scolaire », jeunes qui s'avèrent pourtant être de grands lecteurs. L'enjeu est qu'ils retrouvent une place et du sens dans ce qu'ils entreprennent. Cette première expérience s'appuie sur un travail conjoint avec des éducateurs.

La posture professionnelle des lectrices implique le besoin de continuité et de stabilité des actions. La disponibilité physique et psychique est aussi essentielle.

La lecture de l'album demande l'engagement du lecteur : il doit être « dedans » pour accrocher son public et attirer son attention. La voix et les vibrations qu'elle émet sont une expérience sensorielle pour le bébé. Les intentions qu'elle fait passer déclenchent les émotions, la pensée : la langue se met en place. Le livre et la voix créent un lien entre le lecteur et l'auditeur. Ce que le bébé ressent, tout lecteur peut l'éprouver.

A.Li.C.E. intervient régulièrement auprès des gens du voyage non sédentarisés. La communauté manouche du secteur, importante et plurilingue, navigue sur les zones interurbaines. Les lecteurs

interviennent auprès des enfants une fois par semaine en lien avec les deux antennes scolaires mobiles. Sans cette régularité, la transmission ne pourrait se faire : le temps est une donnée fondamentale pour que le lien se tisse et que le travail se fasse.
De même, la libre adhésion des auditeurs est un point important. Par le lien avec Le Prado et sa dimension médico-sociale, A.Li.C.E. intervient dans des maisons d'enfants à caractère social, des instituts médico-éducatifs et des instituts thérapeutiques éducatifs et pédagogiques. Les enfants qui fréquentent ces établissements manquent la plupart du temps de stabilité affective. La lecture doit être un écrin, les enfants doivent pouvoir choisir d'y assister ou pas, selon leurs besoins, leur état émotionnel. Cela suppose pour ces lecteurs d'être à l'écoute de leurs réactions et pour les structures et les éducateurs, un engagement et le respect de la libre adhésion.

© A.Li.C.E.

Au Centre hospitalier universitaire de Bordeaux, le docteur Claire Mestre, psychiatre et anthropologue, a créé un service de consultation transculturelle qui accueille des publics migrants affectés par la précarité, les violences intentionnelles et le défaut d'accès à des soins de qualité du fait de la barrière linguistique. A.Li.C.E. y propose également des lectures d'albums car la narration de l'image permet de dépasser cette barrière. Et c'est également ce qu'elle expérimente au sein du service CAMiNA du Prado. CAMiNA s'occupe d'enfants, d'adolescents et de jeunes mineurs non accompagnés âgés de 13 à 21 ans. Ces jeunes arrivent majoritairement en France après un vécu traumatique (guerre, conflits ethniques, précarité sociale et économique, persécutions, etc.) et sont particulièrement vulnérables. Hélène Bottaro s'enthousiasme pour leur appétence de la langue et de la culture exceptionnelle : « On peut lire des heures entières, ils restent les yeux rivés vers le livre. Ils font peu de commentaires, mais leur silence est chargé d'émotions et en dit plus que des mots. » Ces jeunes sont à chaque rendez-vous de lecture. « Nous avons tous besoin de livres et d'histoires pour nous construire et pour vivre des expériences par procuration », poursuit la lectrice. La place du lecteur donne une grande liberté et une facilité d'action. Les éducateurs sont encouragés à changer de casquette pour lire et offrir aux jeunes une parenthèse hors du tumulte de leur vie. Le plaisir de lecture est une façon d'être dans la proposition.
L'an dernier, Hélène Bottaro est intervenue à la demande d'ALCA dans un centre d'éducation fermé pour des jeunes de 14 à 16 ans éloignés du livre et de l'apprentissage scolaire : « Je lisais les fenêtres et les portes ouvertes pour ceux qui restaient dehors.

Les formations de Médiaquitaine dans les champs du soin et de la santé

Par Lucie Braud

Service de l'Université de Bordeaux, Médiaquitaine accompagne par la formation les politiques de développement de la documentation et de l'accès à la lecture dans les Universités et les collectivités territoriales.
Entre 2019 et 2022, Médiaquitaine a mis en œuvre des formations entrant dans le champ Culture et Santé : le cycle Handicaps et le cycle Accessibilité ont interrogé l'accueil en bibliothèque des personnes en situation de handicap visuel, moteur, auditif, psychique ou mental, ainsi que l'accessibilité numérique. Par ailleurs, une formation a été consacrée à l'accueil et aux actions des bibliothèques pour des publics jeunes en difficulté et deux journées d'études et de réflexion ont été mises en œuvre sur l'évolution des services de la Médiathèque des malades des hôpitaux de Bordeaux face aux transformations actuelles de l'hôpital, afin de développer les liens avec le personnel soignant et de démontrer le bénéfice de l'offre de lecture.

Ces formations posent des objectifs : mieux connaître les publics pour lever des appréhensions, des inquiétudes et savoir quel comportement adopter ; identifier des ressources afin que les professionnels améliorent leur politique d'accueil et cernent les dispositifs existants pour mettre en place des offres adaptées ; rencontrer des témoins et des professionnels et échanger avec eux autour d'expériences vécues. Elles visent à faire reconnaître les bibliothèques comme des lieux d'accès à la culture avec lesquels il est possible de créer des partenariats. « La voie de l'inclusion serait de considérer qu'il n'y a pas de publics spécifiques mais plutôt des personnes demandant plus d'attention ou pour qui l'accès à la culture est fait d'obstacles. L'enjeu est de viser une accessibilité maximale des bibliothèques, au bénéfice de tout le monde », souligne Hélène Rio, responsable pédagogique à Médiaquitaine.

Médiaquitaine est l'un des douze centres régionaux de formation aux carrières des bibliothèques, financé par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et subventionné par le ministère de la Culture (Drac Nouvelle-Aquitaine).

mediaquitaine.u-bordeaux.fr

Je leur portais du jus de pomme bio. Travailler auprès d'eux, cela s'apparente à entamer un grand chantier de restauration du lien au livre et à la lecture. » Lors de ces lectures, la pensée de l'un met la pensée de l'autre en marche. Ils s'exercent au débat. Ils donnent de la place à leurs émotions, au temps. Car prendre le temps de lire permet à la pensée de se former, de faire émerger les interrogations.

Le travail mené par l'équipe d'A.Li.C.E. demande une disponibilité d'esprit et un fort engagement. Il requiert une adaptabilité aux publics et à l'organisation propre à chaque projet, des temps de préparation pour une connaissance forte du terrain, un lien permanent avec les bibliothécaires et les libraires pour trouver les livres. Hélène Bottaro souligne la richesse de leur métier : « Nous côtoyons des personnes aux univers variés et très différents des nôtres, qui nourrissent notre vision du monde. » Par leur voix, les lectrices et les lecteurs d'A.Li.C.E. révèlent la puissance des albums, leur capacité à mettre de côté les turbulences d'une vie, l'espace d'un instant, pour faire émerger la beauté de l'humanité, pour entrevoir qu'il est possible de construire et de reconstruire, avec de l'attention, du temps, des mots et des images.

© A.Li.C.E.

* Retrouvez la biographie de Lucie Braud et ses articles sur *prologue-alca.fr*

1. Équivalent temps plein moyen 2022.

alprado.fr/service-a-li-c-e-alp

Un site et un plaidoyer en faveur de la lecture dans les établissements de santé et médico-sociaux

Par Marie-Pierre Quintard

À la suite de la convention interministérielle Culture et Santé signée en 1999[1] et dans le prolongement d'une première publication du ministère de la Culture en 2008, intitulée *Faire vivre la lecture à l'hôpital : recommandations et bonnes pratiques*, la Fédération interrégionale du livre et de la lecture et ses membres se sont saisis du sujet du développement de la lecture dans les établissements et services de santé et médico-sociaux. Un groupe de travail réunissant notamment Christine Loquet, de Livre et Lecture en Bretagne, et Claudie Guérin, coordinatrice des médiathèques et des centres de documentation à l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, a ainsi travaillé pour aboutir à la rédaction d'un plaidoyer et à la création d'un outil pratique et facile à actualiser : un site Internet dédié (**etablissements-sante-livrelecture.org**), qui a ouvert en juin 2021. Ce travail a reçu l'appui des ministères de la Culture et de la Santé et de la Prévention.

Ce site propose quatre boîtes à outils qui sont mises à disposition des porteurs de projets, chacune étant adaptée à leurs besoins spécifiques :

• une première boîte à outils pour les établissements de santé et médico-sociaux, coconstruite avec l'École des hautes études en santé publique ;

• une seconde pour les bibliothèques de lecture publique, réalisée en partenariat avec la commission AccessibilitéS de l'Association des bibliothécaires de France ;

• une troisième dédiée aux associations de bibliothécaires bénévoles, créée avec la Médiathèque des malades des hôpitaux de Bordeaux ;

• et une dernière pour les artistes-auteurs et autrices, pensée avec la Société des gens de lettres.

Un glossaire, des expériences et des témoignages – recueillis avec l'aide de la Bibliothèque publique d'information –, des documents utiles, des contacts et enfin une liste des aides financières, publiques et privées, complètent ces menus.

À travers ces différentes coopérations, l'objectif était de sensibiliser tous ces acteurs, notamment les directeurs d'hôpitaux, à la nécessité d'implanter la lecture publique dans l'univers du soin.

« Environ 90 % de l'offre de lecture dans les hôpitaux sont gérés par des bénévoles, souligne Claudie Guérin, et notre objectif était aussi de les mettre en lien avec le réseau de lecture publique. Nous voulions que chaque acteur potentiel dispose de conseils méthodologiques, d'astuces, de ressources et qu'il puisse identifier les bons interlocuteurs. » Donner confiance et envie à chaque personne concernée, quelle que soit l'envergure du projet, pour se lancer et « faire en sorte que l'offre de lecture soit un peu plus professionnelle », comme le précise Claudie Guérin, telle est l'ambition de ce site, qui sert aussi d'outil de sensibilisation auprès des acteurs de la culture et de la santé.

1. Voir p. 6-7 dans ce numéro.

POÉSIE

La Vie atteinte

Jean-François Mathé

Éditions Rougerie
15 x 23 cm – 74 p. – 13 €
ISBN : 978-2-85668-186-2 ; mars 2014

Jean-François Mathé, avec ce recueil, entend faire persévérer l'espoir dans le temps qui reste à vivre. En rappelant que les choses les plus simples sont inestimables : les souvenirs, l'eau, le poids de l'air, les mots qui servent à écrire des poèmes, le chant des oiseaux et mille autres que le lecteur trouve dans les vers de Jean-François Mathé.

BANDE DESSINÉE

Ce n'est pas toi que j'attendais

Fabien Toulmé

Éditions Delcourt
17 x 23 cm – 256 p. – 21,90 €
ISBN : 978-2-4130-1100-2 ; août 2018

Dans la vie d'un couple, la naissance d'un enfant handicapé est un ouragan, une tempête. Quand sa petite fille naît porteuse d'une trisomie non dépistée, la vie de Fabien s'écroule. De la colère au rejet, de l'acceptation à l'amour, l'auteur raconte cette découverte de la différence. Un témoignage poignant qui mêle avec délicatesse émotion, douceur et humour.

BANDE DESSINÉE

Le Plongeon

Séverine Vidal
Victor Lorenzo Pinel (dessins)

Éditions Bamboo – Grand Angle
22 x 29,8 cm – 80 p. – 18,90 €
ISBN : 978-2-8189-7899-3 ; janvier 2021

En fermant une dernière fois les volets de sa maison, Yvonne, 80 ans, abandonne quarante ans de vie pour intégrer un Ehpad. Le changement est rude pour cette femme indépendante, d'autant qu'elle a encore toute sa tête. Elle a du mal à s'acclimater à cette nouvelle vie qui la rapproche douloureusement de la mort. Prise dans le tourbillon inéluctable de la vie, l'octogénaire décide de s'offrir une dernière parenthèse enchantée.

BANDE DESSINÉE (SÉRIE JEUNESSE)

Boule à zéro

Ernst, Zidrou, Diaz

Éditions Bamboo
10 tomes – 21,6 x 29,2 cm – 48 p. – 11,90 €
ISBN tome 10 : 978-2-8189-9188-6 ; mars 2023

« Bonjour, je m'appelle Zita Sayyah. Mais vous pouvez m'appeler "Boule à Zéro", comme tout le monde. J'aurai bientôt 14 ans. Enfin ! Si j'arrive jusque-là !
J'habite au 6e étage de l'hôpital La Gaufre, au service d'oncologie pédiatrique. "Oncologie", ça sonne un peu comme "magie". Mais c'est tout le contraire, croyez-moi.
Je souffre d'une espèce de leucémie. "Leucémie", ça sonne un peu comme "amie". Mais c'est tout le contraire, croyez-moi !
Enfin ! Comme le dirait Happy Papy, un de mes plus vieux amis (94 ans au compteur !) : "On peut perdre la tête, on peut perdre ses cheveux – jusqu'à ses dents, même ! – mais l'espoir, jamais !" Les cheveux, je les ai déjà perdus. L'espoir, un peu aussi, je dois bien l'avouer. Mais tant qu'il me restera des dents pour mordre… »

DOCUMENTAIRE

Fréquence Julie

Mia Ma

VraiVrai Films
78 min – France – 2021

Film soutenu au développement et à la production par la Région Nouvelle-Aquitaine et le Département de la Charente-Maritime, en partenariat avec le CNC et accompagné par ALCA

Prix des Écrans 2021, mention spéciale au Sheffield Doc/Fest (Royaume-Uni) 2022

Un jour, Julie a entendu des voix qui la menaçaient. Des médecins lui ont fait des électrochocs, des marabouts ont tenté de l'exorciser, elle a avalé plein de médicaments, bu tout un tas de potions, passé des jours à l'hôpital et de longues heures enfermée chez elle à tenter d'oublier le passé et d'imaginer l'avenir. Administrativement parlant, elle est depuis sa première hospitalisation une handicapée mentale à 80 %. À mes yeux, elle est une amie précieuse, une âme sensible, une résistante qui a décidé qu'elle ne ferait pas « une carrière de victime ». Depuis cinq ans, je la filme. Ensemble, nous plongeons dans son passé et nous y découvrons l'histoire d'une héroïne.

DOCUMENTAIRE

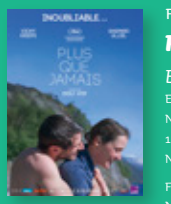
Des cœurs bombardés

Tamara Erde

Mara Films
80 min – France – 2021

Film soutenu à la production par la Région Nouvelle-Aquitaine, en partenariat avec le CNC, et accompagné par ALCA

Ce documentaire accompagne le chemin de patients souffrant de traumatismes, de leur confrontation à leur cicatrisation. Nous suivrons, fait rare et exceptionnel, les séances de thérapie de patients avec le psychologue clinicien Emmanuel Faraüs. Nous découvrirons les patients et leur histoire, la manière dont les traumas ont brisé leur vie et à quel point la relation thérapeutique leur est nécessaire pour aller au mieux. Entre espoirs, douleurs, colère et sentiments de victoire, nous serons témoins de leur combat.



FICTION

Plus que jamais

Emily Atef

Eaux Vives Productions/Samsa Film/Mer Film/NiKo Film
122 min – France/Allemagne/Luxembourg/Norvège – 2022

Film soutenu à la production par la Région Nouvelle-Aquitaine et le Département de la Gironde, en partenariat avec le CNC et accompagné par ALCA

Sélectionné au Festival de Cannes 2022, Fema – La Rochelle 2022 et Les Vendanges du 7e Art 2022

Hélène et Mathieu sont heureux ensemble depuis de nombreuses années. Le lien qui les unit est profond. Confrontée à une décision existentielle, Hélène part seule en Norvège pour chercher la paix et éprouver la force de leur amour.

DOCUMENTAIRE

Nos corps gravés

Morgane Doche

France 3 Nouvelle-Aquitaine (NoA)/Aloest Productions
52 min – France – 2023

Film soutenu à la production par la Région Nouvelle-Aquitaine, en partenariat avec le CNC et accompagné par ALCA

Morgane avait trois ans quand une première opération chirurgicale entaille sa peau et bouleverse sa vie. Trente ans plus tard, la jeune réalisatrice, muette et hémiplégique, surmontant les traumatismes liés à divers maux, mêle son histoire à celle de Yannick, Marie, Saïda et Jean-Michel. Ensemble, ils racontent le long chemin parcouru pour accepter un corps changé et le combat mené pour vivre heureux de nouveau.

Photo : Vanessa Chambard

Une artiste à l'œuvre :

Marine Laclotte

« Écrire, c'est se jeter dans le vide en se disant je serai rattrapé ; par le sens, évidemment. » Ce grand saut, dont parle Jean Rouaud, est aussi celui qu'effectue l'artiste lorsqu'il se tourne vers l'univers de la santé. Il accepte de prendre des risques et d'aller vers l'inconnu. Il sait aussi que, quoi qu'il advienne, cette rencontre produira du sens.

Parce qu'elle permet de les comprendre, d'en témoigner, de les partager et de les transcender, la création artistique est sans doute une voie à explorer pour mieux appréhender les problématiques actuelles du monde de la santé. Elle bouscule les points de vue, opère des déplacements, donne la parole et la visibilité à ceux qui ne l'avaient pas ou plus.

Elle est finalement source d'émotion et de joie, comme celles qui se dégagent des dessins de Marine Laclotte. La rencontre et l'inattendu sont aussi au cœur des créations documentaires de cette jeune cinéaste, dont le mouvement nous porte vers un imaginaire empreint de poésie.

ALCA
AGENCE LIVRE CINÉMA & AUDIOVISUEL EN NOUVELLE-AQUITAINE
Région Nouvelle-Aquitaine
PRÉFET DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE
Liberté
Égalité
Fraternité